

Mary Pittsborough

ALPHONSE D'INANGE ;

O U

LE NOUVEAU

GRANDISSON.

QUATRIEME PARTIE.

A L O N D R E S ,

Chez THOMAS HOOKHAM, Libraire ;
N°. 147, New-Bond-Street.

Et à P A R I S ,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire ;
Rue S. Jacques, au Temple du Goût.

1 7 8 7.

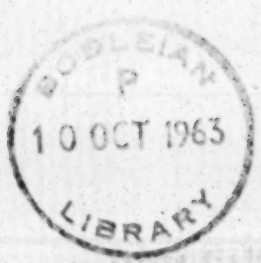
ALPHONSE D'AMANCE

O O

THE UNIVERSITY

OF CHANDLER

LIBRARY



N. L. O. W. D. H. E. S.

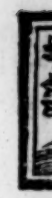
CHURCHMAN, LIBRARY

W. L. W. H. S. S. S. S.

W. L. W. H. S. S. S. S.

CHURCHMAN, LIBRARY

W. L. W. H. S. S. S. S.



M
=

L

C

mi
le
qu
ère
con
pri
che
con
vai
d'y



LE
NOUVEAU GRANDISSON.

LETTRE LXVIII.

La Comtesse de CLOSMARRE

• au Marquis d'HERMANCÉ.

QUELLE mercuriale ! qu'elle Jérémie ! quel lambeau de chronique ! & le tout pour me convaincre du penchant que vous avez à rire ! En vérité , vous êtes fou , Marquis. Si c'étoit moi , comme vous crierez à l'absurdité , aux principes démentis ! Sçavez-vous que c'est chercher à produire précisément l'effet contraire de celui que vous attendez ? Je vais relire vos dernières lettres & achever d'y répondre , afin que l'idée de votre

mérite efface des impressions désagréables, & suspende des mouvemens que je ne pourrois plus modérer pour peu que je m'y livrasse. J'ouvrirai ensuite le paquet de Perganne, qui m'est enfin parvenu.

Non, d'Hermancé, non, la chasse au filet ne se fait pas avec de grosse artillerie, & ce n'est pas votre faute si un coup de canon vient rompre vos rêts de soie. Mais reprenez la navette & formez de nouvelles mailles; on vous donne le tems. Que Madame de Saint-Phar s'empare de ce qui peut rester de sens au d'Ucé, & s'il est condamné à végéter comme plusieurs de ses confrères, il sera bien-aise que sa fille égaie son double rôle de garde-malade & de secrétaire. La dame lui *servira de chaperon*, comme disoient nos grand'mères qui, malgré leurs satyres de nos mœurs, n'étoient pas plus mijaurées que nous dans leur tems. Il y a mille ans qu'on a reconnu que ce que je propose pour Madame de Saint-Phar tire décidément une femme qui est sur

le
ph
pré
qui
d'en
enf
cru
app
mén
par
d'ab
nou
fat
n'a
mira
D
à Pe
traite
avec
ment
il a
bien
peut

le retour , de la classe des désœuvrées.

Ce qui me charme sur-tout , c'est votre philanthropie. Comptez en effet que j'apprécie à leur juste valeur ces apparences qui sont aussi des réalités. J'aurois tort d'en méconnoître le prix , moi qui vous enseignai que jamais femme qu'on a crue des nôtres , n'a contribué à ce qu'on appelle bourgeoisie le bonheur d'un ménage. Ne finissons-nous pas d'ordinaire par devenir ce que nous voyons qu'on a d'abord résolu de nous croire quoique nous fassions ? De là vient que jusqu'au fat qui , pour se vanter , raconte ce qu'il n'a pas fait , rien n'est inutile dans l'admirable économie de notre société.

D'après ces maximes , rendons justice à Perganne , & en cessant de le maltraiter comme vous faites , convenez avec moi que s'il ne met pas promptement à fin une expédition particulière , il a du moins le talent de concourir au bien général. Il tient une lettre dont on peut faire un jour le meilleur morceau

de jalousie. Il ne l'a pas dictée , soit ; mais il a sçu la rendre & la garder , & supprimer le portrait qu'il a dû sacrifier, le détruire pour qu'on ne dît pas ; *c'étoit le mien*. Je l'ai toujours soutenu : il a d'assez bonnes parties.

Quelle nuit j'ai passée ! si vous êtes digne des sentimens que vous inspirez , prouvez-le , M. le Comte , en sacrifiant ce portrait qui ne me laisse aucun repos. — Le tourment affreux que j'endure.... Cédez à ma prière , & je vous aurai plus d'obligation que si vous me sauviez la vie... La petite personne a écrit tout cela ; son nom est au bas , & l'adresse est de sa main.

Il faut avouer qu'il s'agit de son propre portrait qu'on avoit sans qu'elle l'eût donné ; que son *tourment affreux* est la peur qu'on voye ce portrait ; que ces sentimens sont ceux que M. le Comte inspire au monde entier , à tous les gens qui ne le connoissent pas , *estime* &c ; que c'est la mère , le père , la famille , M. de Salny , le public , la pudeur qui

font dire : *quelle nuit j'ai passée !* Mais qui peut y croire ?

Perganne n'a qu'à composer une prétendue copie d'une lettre antérieure de lui à sa Belle ; cet original devient une réponse excellente à faire circuler. Les *sentimens* , le *tourment* , l'*obligation* acquièrent une énergie admirable ; le portrait , qu'elle ne peut plus montrer , est celui d'une autre , d'une rivale ; & pour la nuit suivie d'un beau point d'exclamation , comment résister au desir de lui en accorder les honneurs ? Je me propose de fournir moi-même le brouillon au Comte. Malgré ses défauts il mérite qu'on l'aide ; d'ailleurs on fait aussi le bien pour soi.

Un officier de ma connoissance devoit se battre le 8 , avec le fils du plus détestable des hommes. J'ignore quelle aura été l'issue de cette affaire ; je n'en sçais pas même le prétexte. Il est vrai qu'en parlant du Colonel , de sa Claire , des

Bellefont , de Casimir , de Caroline & des assiduités de Perganne au château , je n'avois pas tâché d'inspirer à l'Officier le plus profond respect pour cette famille ; j'avois même gratifié Casimir de quelques traits d'insolence à l'égard de militaires qui ne sont pas nobles : mais tout cela ne promettoit rien de positif. Le premier avis m'est parvenu avant-hier , au moment où j'achevois mon commentaire sur la lettre de Caroline. J'attendois des nouvelles ultérieures pour continuer la présente.

On vient de me dire que M. de Salny & M. Bellefont sont partis en toute hâte pour l'endroit où se sera passé la scène , & qu'ils assurent que le Sous-lieutenant n'est pas dangereusement malade , qu'il n'est qu'incommodé. Perganne ou moi nous sçaurons bientôt ce qu'ils en auront mandé à l'oncle. Rien ne prospère.

Perganne sort de chez moi ; il court les champs ; il est furieux. Madame d'I,

nage ne reçoit personne. Le craindrait-on ? N'est-ce que pour lui que les portes sont fermées ? Ses estaffiers nous en instruiront. D'ailleurs une des femmes lui est vendue. Tout s'expliquera. Caroline en tient , ils se retrouveront , & alors , s'il n'est un franc maladroït , les obstacles eux-mêmes lui seront utiles. S'il étoit éconduit ! ma fureur égaleroit la sienne ; elle la surpasseroit.

Imprudent que vous êtes ! Vous avez tourné le poignard dans mon cœur , vous l'y enfoncez en voulant étourdimement l'en retirer. Ne me rappelai-je donc pas assez , sans tous vos reproches , la plus violente passion payée de la plus cruelle indifférence ? ah ! quand je médite les suites du parti extrême où me précipita mon désespoir ; quand je mesure de degré en degré chaque abyme d'où je tombai dans un autre , je me demande : où est-il ce bonheur que j'attendis du désordre d'une

imagination bouleversée ? hélas ! dans les momens de calme elle ne m'offre qu'un vuide horrible & d'épouvantables ténèbres peuplées de fantômes mille fois plus hideux que ceux qui vous obsèdent. O d'Inange ! d'Inange ! sans cette Claire tu m'aurois aimée ; je n'aurois pas dénaturé mon caractère pour changer mon sort.... Seule & malade , je ne me nourris que de pensées affreuses. Je m'indignois de les avoir malgré moi. Je m'efforçois de les repousser , & vous avez la barbarie de me les rendre une à une , en vous flattant follement de les détruire toutes !

Le cœur d'un époux adoré.... comme l'étoit d'Inange , l'estime publique , les doux épanchemens de l'amour confiant & de l'amitié sincère , les jouissances d'un âme satisfaite des autres & d'elle-même , des enfans à la vue desquels on se chérit davantage , leurs caresses , leurs charmes , leur innocence , leurs progrès... Cette femme me tue ; sa famille , ses connoissances , ceux qui la respectent & qu'elle

estime , font autant d'assassins qui me poursuivent nuit & jour ; que dis-je ? Ils me tenaillent , ils me dévorent , depuis que je suis hors du tourbillon dont la bruyante activité m'enlevoit continuellement à moi-même , à mes réflexions , à ces monstres qui versent le poison corrosif de leur bonheur sur les parties les plus sensibles de mon âme bouleversée.

Tandis que le torrent du monde nous cahote , nous sommes légers , fémillans , tout nous rit ; nos douleurs délayées nagent dans un fluide brillant qu'elles colorent à peine & qui n'en est point terni ; mais le repos les fait tomber , & le fond du vase est rongé par le sédiment qui s'aigrit. Ah , d'Hermancé ! je m'abreuve de fiel , & ma soif en augmente. — Je pars pour Paris. Oui , je m'y rendrai aussi-tôt que j'aurai recouvré les forces nécessaires pour le voyage. Sera-ce la haine qui me les donnera ?

En fuyant loin de cette maison que

j'abhorre , peut-être bannirai-je de ma tête embrâsée , peut-être me rendrai-je impossibles à moi-même de sinistres projets qui renaiissent de mes propres efforts pour les détruire. — Pardon , Marquis ; je vous désolé & je ne puis pas dire , comme vous , que ce soit là me soulager. Non , ce qui seul me soulageroit est de telle nature que mes cheveux se dressent quand lassé d'une lutte inutile , je succombe au fatal besoin de m'en occuper.

Ne me parlez plus de mon Code. Si je suis conséquente & si je l'achève , ce que je devrai y ajouter ne fera pas à votre portée , & pour que rien ne s'y démente , pour que j'y fasse tout concourir à ce que je nommerai obstinément *notre bonheur* , vous ne prévoyez pas où je serai forcée de le placer , de le chercher , de l'indiquer à mes amis. — Mais, adieu. J'aurois dû terminer plutôt une lettre qui me nuiroit dans votre esprit si vous ne la receviez dans l'un de ces momens où l'on prend bien tout. Vous

aviez trop d'humeur en m'écrivant pour en avoir encore. Nous rirons , croyez-moi ; nous rirons à notre manière , & ce ne fera pas de rien. Sophie vengée prodiguera les plaisirs en les savourant ; & si sa jalousie & sa haine une fois satisfaites , vous restituent ce qu'elles vous en enlevoient , vous avouerez alors que votre imagination exaltée n'atteignit jamais à Sophie toute entière.

Vous êtes le seul être avec lequel je m'exprime ainsi sans réserve , parce que vous êtes le seul qui le méritiez. Vîte une lettre de vous qui me le confirme & me divertisse. De mauvaises plaisanteries valent mieux que le *spleen*.

(N^o. 64.)



L E T T R E L X I X.

M. BELLEFONT

à Madame D'INANGE.

MA chère sœur, le petit héros se porte parfaitement bien pour un blessé. Son bras ne donne plus la moindre inquiétude, & ses forces reviennent à tel point qu'il repartiroit pour l'armée si la playe étoit cicatrisée. Nous lui défendons d'écrire, quelque envie qu'il ait de vous donner lui-même de ses nouvelles, & quoique le chirurgien, plus instruit & moins timide que nous, ne fasse aucune difficulté de le lui permettre. Il n'est plus alité, il se promène dans sa chambre, & si sa tête n'avoit perdu l'habitude du grand air, nous ferions ensemble un tour de jardin.

M. de Salny s'est fait raconter mot à

mot les propos qui ont amené cette incartade de jeune-homme ; & voici ce que nous en jugeons tous les trois ; car je compte aussi votre fils qui prononce sur sa propre conduite avec une impartialité charmante.

Il y a eu des deux côtés une appréhension mal fondée d'une insulte que ni l'un ni l'autre ne prétendoit ni faire ni rétracter. L'Officier est un brave homme qui malheureusement avoit pris deux verres d'un vin falsifié qui l'empêchoit de peser ses paroles ; & la jeunesse, l'air enfantin , & le ton décidé de mon neveu lui ont persuadé , le lendemain , que s'il se dédisoit , on attribuerait cette honnêteté à une circonspection dont un échappé des académies pouvoit fort bien être soupçonné de tirer vanité.

Ce Capitaine nous a protesté que s'il eût été en compagnie d'officiers qui l'eussent connu & qui eussent répondu de son courage , il n'auroit pas manqué de faire à M. le Sous-lieutenant toutes

les réparations & rétractations que celui-ci eût raisonnablement exigé. Mais ils étoient seuls : la modération , la prudence , la justice même pouvoient compromettre ; & l'affaire s'étant engagée , la gloire & l'humeur s'en sont mêlées. Notre oncle a reçu de M. de Salny la lettre que , le jour même , le fidèle Landron écrivit à ce dernier ; vous y verrez les circonstances exactement particularisées par ce témoin oculaire. Nous pensons que M. de la Vaudière arrivera aussi-tôt que la présente au château.

Il n'est point de marque d'estime ; d'intérêt , d'amitié même que le convalescent ne donne au malade & ne reçoive de lui , ce qui prouve leur bon caractère. Nous ne les voyons jamais rapprochés que nous n'ayons la plus irrésistible envie d'embrasser notre petit héros. Le Capitaine est hors de danger ; mais sa cure menace d'être longue. Nous lui rendons tous les services qui dépendent de nous. Les sentimens distingués que nous dé-

Couvrons en lui , effacent l'impression que nous avoient faites des procédés peu réfléchis : nous le blâmons moins à mesure que nous le connoissons davantage.

Cet estimable militaire n'est pas d'origine noble ; il a supposé que mon neveu le sçavoit , & il a cru voir que le ton du Sous-lieutenant tendoit à l'humilier. Celui-ci l'ignoroit & n'auroit jamais laissé entrevoir qu'il le sçût ; mais la supériorité de rang & la différence de l'âge le tenoient sur son quant-à-soi , & son premier uniforme lui faisoit craindre d'y manquer ; il avoue aussi qu'il n'est pas impossible que sa fermeté & sa vivacité eussent un air de bravade.

Ce qui est très-sûr , c'est que nous croyons devoir une juste considération au Capitaine , & puisque le malheur n'a pas de suites fâcheuses , nous sommes bien-aîses que Casimir ait reçu cette leçon dont il paroît avoir déjà singulièrement profité. Celle qu'il a donné à son adversaire lui en a fait un admirateur.

M. de Salny , vous connoissez , ma sœur , sa manière d'observer ce qui nous intéresse , avoit cru apercevoir que les expressions de l'estime du Capitaine pour d'Inange depuis leur combat , annonçoient ce plaisir qu'on éprouve à revenir d'une prévention désobligeante. Nos recherches , nos questions à ce sujet ne nous ont pas tout découvert ; mais il est certain que des personnes que l'Officier ne nomme pas , lui avoient mal parlé de nous tous , & lui avoient peint Casimir comme un insolent , un orgueilleux & un lâche. « On leur a menti , nous a-t-il dit ; & je suis enchanté de pouvoir les détromper ».

Au reste , le Capitaine , que je ne l'oublie pas , déclare très-positivement que les propos inconsiderés que ce mauvais vin lui a fait tenir , n'avoient aucune connexion avec ce qu'il a pû voir ou ce que lui a dit M. de Perganne , qui n'a jamais , au sçû de cette Officier , parlé de ma nièce Caroline & de votre maison

que dans les seuls termes convenables :
 Tel est le sens des réponses catégoriques
 qu'ont exigées les informations circon-
 spectes mais directes de M. de Salny, dont
 le zèle embrasse à la fois tout ce qui est
 du ressort de la plus active amitié.

Priez de notre part M. de la Vaudière
 de tout arranger de façon que nous puis-
 sions partir pour Paris quelques heures
 après que nous serons de retour chez
 vous. Les lettres de M. d'Ucé, écrites
 par Mademoiselle Amélie, nous causent
 de vives alarmes sur les jours de cet
 ami de M. de Salny & de notre oncle,
 & nous voudrions à tout prix le voir avant
 sa mort. Je n'ai pas lû ces lettres, & le
 refus que me fait le meilleur des hommes
 de me les communiquer, m'effraye beau-
 coup sur le succès si retardé de l'unique
 projet auquel j'aye attaché mon bonheur
 à venir.

Mes amitiés à Adélaïde. Dites-lui de
 m'écrire, d'oublier mes badinages, de
 me rendre le bien pour le mal, si c'en

fut un que de rire , ou si cela devient un tort à reprocher à ceux qui ne se sentent plus que des dispositions à pleurer. M. de Salny lui adresse aujourd'hui une lettre qui lui fera certainement autant de plaisir que j'ai de douleur des nouvelles qu'on me tait. Patience. Celui qui nous porte tous dans son cœur , sçait mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes.

Vous trouverez ci-joints des Bulletins d'Allemagne , que M. d'Ucé , tout moribond qu'il est , a eu soin de nous envoyer , & qui ne peuvent que vous donner bien de la joie ; car il s'y agit de paix ou d'armistice. La lettre de M. d'Inange qui y est incluse vous en apprendra davantage. Je vous prie de me faire part de ce qu'elle contient d'heureux au cas que nous nous arrêtions ici assez de tems pour avoir une réponse. Mes respects à notre oncle. J'embrasse la famille , vous connoissez l'affection qu'a pour vous , ma chère sœur , le plus tendre des frères.

L E T T R E L X X.

M. de S A L N Y

à Mademoiselle ADÉLAÏDE BELLEFONT.

JE suis bien assuré, chère amie de mon cœur, de l'exactitude avec laquelle vous remplirez tous les articles de nos conventions préliminaires de correspondance; c'est pour cela que mes lettres seront longues & pleines. Je vous y entretiendrai comme si nous étions encore dans ce bosquet silencieux où nous n'entendions que nous, quelques oiseaux & une onde limpide,

Là, j'éprouve une douce émotion en répétant ce que je n'oublierai pas même lorsque vos mains m'auront fermé les yeux; là je vous choisis, à la face des cieux & de la nature, pour l'objet de mon affection, pour la confidente de mes pen-

fées , pour mon amie , mon épouse , la moitié de moi-même ; & nos âmes , en se liant l'une à l'autre par des vœux que leur pureté rend peut-être dignes d'un regard de bonté de leur créateur , reconurent dès-lors que leur effusion mutuelle étoit des deux parts une véritable augmentation d'existence à laquelle aucune autre âme ne pouvoit participer.

Oui , mon Adélaïde ; de pareils rapports furent destinés par la suprême sagesse , à fortifier la vertu , à tempérer les peines , à ajouter au bonheur ; & ce qu'on croit y voir d'exclusif n'est que dans le faux jugement que nos passions & notre vue bornée nous font porter de cette admirable & divine économie. Vous apprendrez avec un tout autre plaisir que personne ce qui me réjouira , & mes douleurs , quelle que soit leur cause , seront émoussées par l'intérêt que vous y prendrez : il en sera de même de moi à votre égard. Je ne vous l'écris pas , ma bonne amie , pour vous en instruire ; mon fort

tout entier ne dépendroit pas encore de vous : je vous le redis seulement pour que nous pensions & sentions ensemble.

Casimir est dans un état de convalescence décidée qui ne laisse aucune crainte, & son Domestique est pour lui autant un ami que peut l'être d'un maître l'homme condamné par le sort à vendre ses soins pour exister. Je suis toujours surpris qu'on achète , & qu'on croye payer avec de l'argent & si peu d'argent , des services aussi généreux que ceux d'un valet tel que Landron. L'homme est bien meilleur que ne le pensent la plupart des moralistes. Votre frère écrit à Madame votre sœur tous les détails qu'on peut souhaiter ; vous lirez sa lettre & celle de Landron , que j'ai envoyée au cher oncle.

Bellefont est fort attristé de ce que je ne lui communique pas celles de mon ami d'Ucé ; il le feroit infiniment davantage si je lui en laissois prendre lecture. Je les joins ici , jugez-en , & conseillez-moi. Autrefois vous n'osiez pas ; mainte-

nant vous le devez. Vous voyez clairement quels sont mes profits dans nos marchés. Vous aurez la bonté de me rendre ces lettres à mon retour au château. Je ne les ai gardées que pour y réfléchir ; depuis que j'ai deux esprits , l'ordre veut que chacun ait son tour dans l'examen de ce qui m'intéresse. (1)

Ou ce que M. le Comte de Perganne a écrit à son ami a été mal entendu , ou M. le Comte a été mal connu au château. J'ai beau méditer la dernière réponse de d'Ucé , je ne vois que cette alternative ; mais sçavons-nous bien tout ? L'une & l'autre de ces deux opinions ont également & leur danger & leurs autorisés pour & contre. M. d'Ucé m'a paru quelquefois trop susceptible de préjugés défavorables ; il est fort possible qu'il ait mal entendu. M. de Perganne auroit eu quelque intérêt à écrire ce qu'on lui attri-

(1) On voit qu'il manque dans cette collection , une ou deux lettres de M. d'Ucé.

bue s'il *aimoit* encore autant Mademoiselle Amélie ; je sçais d'ailleurs qu'il l'a aimée , & je ne conçois pas qu'on cesse d'aimer : voilà des idées qui me meneroient à conclure qu'il a été mal connu chez vous. Je me méfie de ces idées & ne sçaurois juger de rien d'après ce que certaines gens appellent de l'amour , & que je ne nomme à présent ainsi que dans leur style.

La poste nous tireroit de doute si l'ami d'Ucé pouvoit obtenir les originaux , & si nous étions capables de les demander & d'en faire usage. Mais c'est encore une de mes répugnances dont nul exemple ne triomphera , contre laquelle les raisonnemens ne me semblent que des sophismes spécieux. Une lettre écrite à un ami ne doit , selon moi , servir de preuve que pour lui & en ce qui ne concerne que lui contre celui qui l'a écrite , lorsque rien ne porte à présumer que l'intention de ce dernier étoit de la rendre ostensible à ceux qui s'en prévaudroient.

Je ne blâme personne , je n'écris que pour vous ici , & c'est tout bas , à l'oreille que je vous le dis : ce foible de communiquer des écrits confiés en secret m'a toujours paru renfermer une sorte de trahison , de lâcheté , qu'exclut le commerce loyal d'honnête - homme à honnête-homme. Je ne produirois de ma vie aucune lettre pour faire condamner son auteur qui m'auroit tenu pour son ami. La vertu la plus pure peut , doit même quelquefois avoir ses mystères ; & ne connoissez-vous pas tel acte d'équité de la dernière importance qui deviendrait impraticable si l'on n'empêchoit que tels yeux voyent quelques mots de telle écriture ?

N'admettons donc point dans notre jugement sur M. de Perganne ce qu'il aura confié à tout autre qu'à celui qui nous consulte , ou qu'à nous-mêmes. Il résulte cependant de notre indécision une conséquence qui ne vous paroîtra pas hasardée ; c'est que celui sur lequel nous avons

des doutes que nous n'avons point cherchés aux dépens de notre droiture , n'est point l'homme qu'il faut offrir à Mademoiselle d'Inange , comme pouvant aspirer à sa main.

D'après cela , & sans nous mêler , ni vous ni moi , de donner des conseils dont une mère aussi sage que tendre n'a pas besoin , bornons nous à nous féliciter , par amitié pour elle & pour sa fille , de ce qui écarte naturellement tout danger ; applaudissons au parti qu'elle a pris de ne recevoir que les visites de parens. Dans vos conversations & promenades avec Mademoiselle Caroline , vous ferez bien de la prémunir , sans affecter de le vouloir , contre une séduction que sa tournure de tête rendroit redoutable , & que le refus des visites accroîtroit au lieu de l'affoiblir si elle étoit commencée. Pour se conduire prudemment avec le cœur humain , il faut à tout instant sçavoir où l'on en est. Aussi n'ai-je jamais plaint mes soins pour m'en assurer. J'use

de toutes les précautions imaginables , je l'entoure de ce qui peut le porter à s'ouvrir & de tout ce qui peut y féconder le bien que j'y entrevois.

Celles que j'ai prises à l'égard de M. de Perganne redoublent aujourd'hui mon embarras. Elles me forcent à le tenir pour un scélérat s'il m'a trompé ; & plus il feroit fourbe & moins je dois le présumer. S'il aime réellement Caroline , ce n'étoit point de l'amour qui le dominoit à Paris. Eh ! mon Adélaïde & moi , pouvons-nous nous y méprendre ? Il n'a donc pas d'intérêt opposé à nos vues sur Amélie.

Il aura eu des défauts , des travers , des vices ; & le véritable amour , bien fait pour l'en guérir , n'en effacera l'empreinte que peu à peu. Jusqu'à ce qu'ils soient totalement expulsés , les vices ressemblent à ces plantes qui végètent encore après qu'on en a coupé les racines. Si nous nous sommes abusés , songeons que nos précautions perdues étoient un devoir dont nous nous acquittions , &

qu'elles n'ont été mêlées d'aucune imprudence qu'on puisse nous reprocher ; les circonstances vont faire ce que nous n'aurions pû nous permettre ou conseiller sans inconvéniens.

Quant au frère , tranquillisez-vous. Il n'est point de préjugé , de mal-entendu qui puisse résister à ce que nous aurons à dire pour lui à d'Ucé. Cette assurance me donneroit celle de ne plus faire à Bellefont un secret de cette cacaphonie ; mais Amélie est dans la même erreur que son père , Bellefont en seroit inconsolable , & de tout cela pourroit naître quelque nouvel obstacle , quelque autre difficulté que je suis bien-aise d'épargner à lui , à moi , à vous , à elle & à ce bon père. Mon bonheur comprend en soi tous mes amis.

D'Ucé me mande qu'on croit à Paris la paix signée & qu'il compte avoir dans peu le plaisir de revoir M. le Colonel. Il ne dit toutefois là-dessus rien d'assez

positif pour qu'on doive s'y attendre de frôt.

Si le Sous-lieutenant va toujours de mieux en mieux , comme il y a toute apparence , nous partirons d'ici lundi , nous irons vous chercher pour ne plus vous quitter. Observez bien que nous ne partirons qu'après l'arrivée de la poste , & qu'ainsi je pourrai avoir une lettre de vous où vous remplirez vos promesses , où vous me nommerez votre ami. Une lettre de vous , ma bien-aimée ! je vous lirai en route en attendant le bonheur de vous voir , après lequel vous sçavez seule combien ardemment soupire celui qui est du fond du cœur tout à vous....



L E T T R E L X X I.

Mademoiselle ADÉLAÏDE BELLEFONT

à M. D E S A L N Y.

A PRÈS votre présence , mon inestimable ami , vos lettres font ce qui peut me causer le plus de joie. Si vous ne l'exigiez expressément , je ne répondrois pas à celle que je tiens , tant il m'est difficile de cesser un instant de la relire. Mais vous le voulez , j'en détacherai mes yeux mouillés des plus douces larmes , & je ne les fixerai sur cette feuille où je trace ces lignes , que pour y lire au plutôt votre nom , celui que vous avez si généreusement adopté , le titre que je vous dois mille fois plus que vous ne pouvez le désirer , celui de mon ami , de l'unique ami de votre Adélaïde. Vous voyez que si j'observe nos traités avec tant de zèle , c'est

que je sens bien que tout y est à mon avantage.

Le moment que vous vous complâchez à me rappeler , sera toujours présent à ma mémoire ; & chaque fois que nous y penserons ensemble , il renâtra pour celle qui vous a voué tous ses sentimens & dont votre estime fait le bonheur. Comme j'éprouve ce que vous seul pouvez exprimer ! Et encore , permettez moi de le remarquer , vos expressions indiquent mais ne rendent pas exactement ce que j'éprouve. Elles ne sont pas exemptes d'une certaine partialité en ma faveur , qui me flatte d'autant plus que j'ai peu d'espoir de la justifier.

Oui , mon cher Monsieur , nos âmes n'en font qu'une ; mais c'est la mienne seule qui gagne beaucoup , qui gagne tout à cette délicieuse réunion que j'aime tant à croire , avec vous , avoir été formée de l'aveu du suprême auteur de toute vertu. Si nous mettons , vous & moi , nos pensées en commun , c'est qu'elles ne peuvent

se rapprocher sans se mêler : ce seront toujours les vôtres , mon ami , qui attireront & absorberont les miennes.

Je me conformerai en tout à vos intentions , & j'agirai en conséquence dès aujourd'hui.

Ma sœur entre dans ma chambre. Elle me demande si je vous écris , me lit la lettre de mon frère , & me charge de vous informer que M. le Colonel est sur son départ de l'armée , qu'il a la permission de s'en absenter pour deux mois , qu'il espère qu'avant ce terme la paix sera conclue , qu'ainsi il ne sera pas obligé de retourner en Allemagne , & que le Sous-lieutenant recevra en chemin l'ordre de revenir ici. Elle est si joyeuse de toutes ces nouvelles , qu'elle ne peut écrire ; elle s'en remet à moi de ce soin , & en vous remerciant de vos obligeantes attentions pour son fils & en vous faisant bien des amitiés , elle vous prie d'apprendre ceci à Bellefont & au jeune-homme.

En comptant les jours , je trouve que

si la présente ne parroit pas dans une heure , vous seriez trompé dans l'attente où vous êtes de la recevoir lundi ; ainsi je n'ai pas le tems de multiplier mes lettres. Vous aurez donc la complaisance , & sans doute le crédit de m'excuser auprès de Bellefont , si je ne lui répons que par ce qui le concernera ici.

Ma sœur & moi nous imaginons qu'il est bon que vous sçachiez d'avance des particularités qu'elle ne veut confier qu'à vous , jusqu'à l'arrivée peut-être encore douteuse ou du moins éloignée de M. d'Inange , ou jusqu'à celle de notre oncle qui ne nous en fixe pas le jour.

M. de Perganne s'est présenté plusieurs fois , & toujours on lui a répondu qu'on ne recevroit que les personnes de la famille tandis que ces Dames & les enfans seroient seuls. Il a témoigné à la fin une impatience marquée , s'est fâché , a dit que ce procédé étoit extraordinaire , peu civil , que sûrement ce n'étoit que lui que par-là on prétendoit exclure. Le

gouverneur des enfans a été chargé d'aller le saluer , à la portière , de la part de ces dames , de lui protester qu'il n'y avoit dans les ordres donnés aux gens aucune exception qui lui fût personnelle ; qu'en effet nous ne recevions personne que M. de la Vaudière ou M. Bellefont ne fussent au château ; qu'il n'avoit aucun sujet de se plaindre d'un arrangement de pure décence pour des Dames seules. M. le Comte s'est retiré d'assez mauvaise humeur.

Peu de tems après , il est revenu & a déclaré qu'il vouloit parler à Madame d'Inange , qu'il avoit à lui dire des choses de la plus grande importance & très-pessantes. Les pour-parlers ont recommencé. Claire , que de pareilles instances inquiétoient , a persisté à répondre qu'elle étoit pour le moment , hors d'état de recevoir aucune visite. Il a demandé qu'on lui indiquât un autre moment. Cette obstination a redoublé les craintes. On lui a rapporté , pour dernière résolution , que

notre oncle devant être dans quatre ou cinq jours ici , on attendroit jusques-là pour écouter ce que M. le Comte avoit à dire ; que si c'étoit quelque nouvelle de l'armée , on le prioit de vouloir bien la communiquer par écrit. Il s'est retiré très-mécontent.

Vous observerez que depuis votre départ , depuis que nous sommes seules , Caroline est d'une tristesse que rien ne dissipe ; qu'elle ne se plaît plus tant avec nous ; qu'elle recherche de préférence les allées ou les cabinets solitaires ; qu'elle passeroit , si on la laissoit libre , toute la journée dans sa chambre , où nous remarquons qu'Annette même n'est pas aussi long-tems , n'est pas aussi bien accueillie qu'à l'ordinaire.

Enfin , hier au soir , au lieu de faire une promenade projetée , dont Caroline n'avoit pas voulu être , se disant ou étant incommodée , nous prenions l'air sur la terrasse , & les enfans jouoient au loin dans le jardin , lorsque tout d'un coup

nous vîmes M. de Perganne sortir du corridor. Nous apercevoir & venir à nous fut pour lui comme une seule action. Jamais homme ne parut plus agité, plus hésitant, plus décontenancé. Un voleur pris sur le fait ne l'est pas davantage. Vous concevez notre étonnement ; mais vous ne pouvez juger de la frayeur dont Madame d'Inange étoit saisie.

Dès qu'on put parler de part & d'autre, une nouvelle surprise succéda à la première. La substance de ce qui fut dit, est que M. le Comte *aime* Caroline au point de ne pouvoir vivre loin d'elle ; qu'il s'étoit présenté si souvent, qu'il venoit alors *exprès* pour faire cet aveu à ma sœur, lui jurer qu'il n'ambitionnoit que de devenir son fils ; qu'après cette déclaration formelle, il se flattoit qu'on ne le traiteroit plus en étranger, qu'il lui seroit accordé de venir passer avec nous les après-dinées & de s'occuper sous nos yeux à mériter le cœur de celle qui régnoit impérieusement sur le sien. Je

tâche de retenir dans mon extrait le plus que je peux de ses termes.

Claire lui dit qu'elle consulteroit son mari ; que jusqu'à ce que M. d'Inange lui eût répondu , elle ne pouvoit pas assumer sur elle de faire aucune réponse , pas même de témoigner son sentiment particulier ; que , sans consulter personne , elle l'assuroit avec plaisir & sincérité que la démarche qu'il faisoit ne devoit qu'honorer infiniment toute la famille ; que d'après les intentions qu'il montrait , elle espéroit qu'il se refuseroit d'autant moins à la prière d'attendre que la société fût réunie pour continuer ses visites.

« Je l'exigerai avec plus de confiance , ajouta-t-elle , de quelqu'un qui desire de ne pas être traité en étranger ; qui peut conséquemment approuver mes raisons plus qu'un autre , & qui daigne penser à m'accorder quelques droits. » — M. le Comte répliqua , on riposta ; nous ne voyons aucun moyen de terminer cet entretien fort embarrassant. Nous étions

très-contentes que Caroline n'y eût pas assisté , & nous tremblions qu'elle ne descendît , ce que sembloit attendre M. de Perganne. J'envoyai la gouvernante auprès de ma nièce pour lui dire , de la part de Madame d'Inange , de rester dans sa chambre jusqu'à ce qu'on l'appelât.

En me rendant compte de ma commission , on me rapporta que Caroline venoit de rentrer dans sa chambre & qu'elle sortoit de celle de la Souchaie ayant son mouchoir sur les yeux. Je recommandai à la gouvernante de n'en rien dire , me proposant de faire là-dessus un tour de labyrinthe avec ma nièce ; vous sçavez que c'est là que nous causons longuement. Au cas que sa petite manie de se décider par elle-même en ce qui lui paroît honnête , m'eût opposé quelque résistance , j'étois bien déterminée à recourir à vous , à vous nommer , à étayer mon opinion de votre suffrage. Cette enfant est comme tous ceux qui vous connoissent, Elle m'a dit cent fois : — « si

J'avois une mauvaise pensée , je n'oserois pas regarder M. de Salny. »

Le plus grand embarras naissoit de ce que M. le Comte étant arrivé à pied , on ne pouvoit ni le renvoyer de même , ni faire atteler sans qu'il le voulût. Il s'informa de la santé de Caroline ; nous dûmes qu'elle étoit indisposée. Lorsqu'il fut convaincu qu'elle ne descendroit pas , il abrégéa la séance , nous apprit que sa voiture & ses gens étoient au bout du parc , & il se retira assez peu satisfait de n'avoir recueilli que des complimens de tous ses efforts pour entrer dans la famille. Caroline s'étoit couchée n'en pouvant plus de maux de tête & d'estomac , suivant ce que nous dit Annette.

Ce matin , l'aveugle *Charles* a demandé à parler aussi en particulier à ma sœur , & il lui a remis une lettre sous enveloppe , en disant qu'une fille ou Demoiselle dont il n'avoit pas reconnu la voix , étoit entrée chez lui tandis qu'il étoit seul , & l'avoit chargé d'apporter lui-

même cette lettre à Madame d'Inange ; de la lui remettre en secret , en main propre , parce que cela étoit de la plus grande conséquence ; c'est ainsi que s'annonce tout ce qui trouble à présent cette maison autrefois si paisible.

J'ignore le contenu de cette lettre ; mais Claire a remercié & congédié l'aveugle , fait venir Caroline , s'est renfermée avec elle plus d'une heure dans sa chambre à coucher. Elles en sont sorties en s'embrassant & en pleurant beaucoup , & j'apprends que la Souchaie fait ses paquets & qu'elle partira après-midi.

Nous partirons à quatre heures pour Champcy , où l'on se dispose , dit-on , à un voyage. Le Comte de Blansac vient de nous mander que , vû la défense d'entrer chez nous , il nous attendroit à une portée de pistolet , & qu'il nous ramèneroit après souper à la même distance. Il plaïsante sur la vieillesse de notre cavalier , & prétend qu'il aura l'air de Saturne enlevant les trois Déeses. Il ne doute

pas que quelque beau Pâris ne lui en veuille d'une expédition *si peu mythologique*. — » Qu'il garde , ajoute-t-il , sa pomme jusqu'à notre retour. » — Nous lui avons une véritable obligation de cet enlèvement , & en riant , aux éloges près , il devine mieux qu'il ne croit.

Veillez assurer mon cher frère de la part que je prends à ses chagrins , & lui persuader que , sans lui sçavoir mauvais gré de l'habitude qu'il a long-tems eue de ne me parler qu'en plaisantant de ce que je trouve très-grave , je n'imite point son exemple , & que je le traite comme moi-même. Mes souhaits pour lui se sont étendus quand le ciel a excédé la mesure des vœux que je formois pour moi. Plus heureuse que jamais je n'aurois pû espérer de l'être , il est bien naturel que je desire plus de bonheur que jamais à ceux que j'aime.

On me crie que l'homme qui doit porter ma lettre au village , est déjà à cheval. Je ne cesse de vous écrire que pour

relire la vôtre. Comptez , mon vertueux
ami , sur tous les sentimens d'ADÉLAÏDE.

LETTRE LXXII.

La Comtesse de CLOSMARRE

au Marquis d'HERMANCÉ.

ON ne peut compter sur rien , Mar-
quis ; pas même sur soi. Ne dites pas :
j'avois tout prévu. Vous avez beau être
un prophète de malheur , cessez - vous
d'espérer que mes chagrins finiront ? ces-
sez - vous d'être étonné de les voir re-
naître ? Perganne est , pour moi , l'objet
d'un espoir aussi tenace & d'une surprise
continuelle. Sans doute les contradictions
font l'harmonie de ce monde.

Une de vos dernières lettres m'annon-
çoit de ces choses qui n'arrivent jamais ;
& elle ne contenoit , au bout du compte ,
qu'une attaque d'apoplexie qui interrompt
un cours de sçavoir - vivre. Voici bien

d'autres sujets de se recrier. Si je n'avois des yeux & des oreilles par-tout , l'insupportable Perganne ne renversoit-il pas mes projets ? Tout étoit perdu. Heureusement j'ai de quoi le broniller avec l'univers ; sans cette ressource , que deviendrait-il ? ne donnoit-il pas tête baissée dans un pathétique roman , tel qu'on n'en lit plus de pareils chez les plus ennuyées des pensionnaires de couvent , un roman d'une vertu... à la Salny enfin ; car ce Quaker est toujours sur mon chemin ?

Qu'une belle femme , ayant beaucoup d'esprit , tourne une tête , vingt , mille têtes , rien de si simple ; mais qu'un malautru de sauvage charme , fascine les yeux , la raison , non-seulement de villageoises qui n'ont jamais rien vû , rien sçû , de Provinciaux qui sont toujours prêts à s'extasier pour peu qu'on les flatte ; mais d'un homme du monde , de mon élève , de Perganne ! Tenez , Marquis ; lisez ces copies. Voyez quels pièges ces personnages vertueux tendent à la sensibilité.

Le tour de l'építaphe est atroce. Il faut qu'un ordre supérieur fasse enlever la pierre de ce tombeau. Intéressez le Comte de N***, sa famille. On me mande que sa femme le persécute, quelle le couvre de boue, d'opprobre; comment avec d'immenses richesses & un nom souffre-t-il de ces avanies-là? Que du moins il ne laisse pas subsister un monument qui l'insulte; quelqu'un peut passer par ce village. Ne devroit-on pas poursuivre les auteurs de cette impertinence? Je m'en remets à vos soins.

Encore d'autres paquets. Voyez, voyez; Perganne confie au Salny qu'une *très-dangereuse compagnie l'a souvent égaré, plus souvent compromis & décrié*. Lui donnoit-on la question extraordinaire pour lui arracher de pareilles sottises?... *La raison, l'honnêteté & même quelque chose de plus impérieux...* S'infatuer de cette petite créature! Oui, je ferai ce *mauvais génie* qui sèmera le mal autour de vous... Et le benêt de Capitaine, cet *estimable*

militaire , ne va-t-il pas leur rapporter ce que je lui avois dit pour qu'il fût bien disposé au cas de rencontre ; il est *enchanté de pouvoir me détromper*. Nous nous reverrons & je m'en souviendrai. A quelles espèces on a affaire , & avec quelle patience ces honnêtes-gens vous fouillent l'âme d'un sot ! Vous parcourrez tout ceci. Je reviens à Perganne.

Monsieur sècheoit , grilloit , dépérissoit loin de sa belle qu'il n'avoit pû voir depuis quelques jours ; & Monsieur ne sçait trouver d'autre remède à son martyre que d'implorer la clémence d'un paysan qui lui ferme la porte au nez , d'un laquais qui lui dit qu'on ne veut pas de lui , d'un gouverneur qui le harangue pour lui signifier son congé ; & parce que son Agnès ne sçait que l'attendre en baillant , parce que la confidente craint d'être suspecte & se borne prudemment à souhaiter qu'il ose , il ne sçait , lui , que frapper & refrapper à cette porte ouverte , effrayer , amener tous ceux dont

il n'a que faire : pour couronner tant d'inepties , c'est à la mère de sept enfans qu'il a à dire des choses de la dernière importance , comme si elle en écoutoit ; & c'est en face qu'on vient me détailler de semblables prouesses !

J'admire que la colère ne m'ait pas étouffée. Il faudroit une constitution de fer pour se charger de diriger plus long-tems un frénétique.

Hier , il me le raconte lui-même ! hier ; un peu remis sur la bonne voie à force de m'entendre tonner , de voir la honte , le ridicule , mon indignation , mon mépris , vos railleries le suivre , l'atteindre , le devancer dans toutes les fausses routes que son égarement lui faisoit prendre ; il laisse enfin l'étalage , gens , chevaux , voiture , cérémonial ; il veut tout devoir à lui seul ; il endosse le manteau couleur de muraille , il se promet d'être homme , il arrive & s'introduit. Trois portes sont mystérieusement ouvertes & fermées par la Souchaie qui l'a vu de loin , qui se

morfondoit à l'épier , qui lui conte les peurs qu'elle a eues , & lui reproche celles qui l'ont retenu. Elle lui dit que les Dames ont fait la partie de se promener & doivent être déjà loin , que Caroline n'a pas voulu les suivre. — » Je vais la faire venir dans ma chambre ; montez par un côté tandis que nous arriverons par l'autre. »

Il n'y a plus aucun parti à tirer de cet extravagant. Il n'a plus ni bouche ni épé-ron. En vain nieroit-il un fait manifeste ; il est amoureux , & amoureux jusqu'au délire. S'il n'eût été yvre d'amour , si son chien de cœur ne s'en étoit pas mêlé ; s'il n'eût apporté là , comme je me tuois de le lui prêcher , que des sens , de l'esprit , une sage & ferme résolution d'aller droit au but , au fait ; il auroit vu cette porte ouverte , il auroit réfléchi , il auroit supposé que d'autres pouvoient l'y voir ; en guétant le moment , il auroit entraîné la porte avec lui , l'auroit fermée en se tenant caché derrière : point du tout. Il

va
le
tun
la
voie
pou
Oh
mèn
L
pou
gler
que
noit
entre
pieds
rie ;
qu'à
le fil
en eff
S'il
mes y
feroit
pas ph
fureur
II

va son train, & au beau milieu, lorsqu'on le voit de cap à pied, & dans quel costume ! il aperçoit la mère & la tante, la mère *vertu*, la tante *raison*, qui n'avoient plus voulu se promener. Elles poussent un cri de nones qu'on viole. Oh ! alors ils n'est plus reconnoissable même à la suite de si nombreuses bêtises.

Le Dieu d'hymen lui serre les pouces pour le faire jurer, le menace de l'étrangler s'il ne se dévoue ; car il faut croire que quelque puissance invisible le dominoit : ou le terrible Salny lui apparut entre ces deux Dames. Il vient à leurs pieds *tout exprès* supplier qu'on le marie ; il déclare ses intentions, il n'aspire qu'à mériter l'honneur d'être le gendre, le fils, l'enfant de Madame d'Inange ; en effet il tombe en enfance.

S'il est digne d'être son fils, c'est à mes yeux qu'il le mérite. Oui, Perganne feroit né d'elle, que je ne le détesterois pas plus justement. Mais je déguiserai ma fureur. Saisirez-vous, Marquis, la vraie

'cause & le seul terme de tout ceci ? Vous ne soupçonniez pas combien étoit horrible ce que vous avez prévu ; vous l'apprendrez des efforts que je ferai pour m'y soustraire.

Le Comte ne me joue pas ; il est lui-même sa propre dupe. Il aime comme on n'aime plus , comme je n'ai que trop aimé , malheureuse que je suis ! Cette passion écoutée , payée de retour , m'eût rendue capable ... capable de tout. La sienne le changeroit malgré lui , si l'on y fourioit. Sincère quand il la combat avec moi , sincère quand il y cède auprès de Caroline , il ne veut pas tromper , il ne sçait ce qu'il veut , il ignore ce qu'il est ; mais il s'attriste en y cédant & ne s'égaye qu'en tâchant de se persuader qu'il en triomphe ; & je suis bien certaine que ce Salny qui le subjugué ailleurs , l'importune lorsque nous en parlons ensemble.

Si je ne redoublois de vigilance , vos prédictions seroient bientôt accomplies.

Des nœuds que mes malédictions perduës n'empêcheroient pas d'être saints, qu'elles ne rendroient même que plus doux pour eux, ces nœuds que j'aurois préparés de mes mains, honoreroient cette famille ; renouvelleroient, augmenteroient, perpétueroient le bonheur de d'Inange & de sa Claire ! Non ; non , vous dis-je ; il n'en fera rien. Je n'ai pas de plan formé ; mais tous moyens me sont bons. Si mon élève m'échappoit , je ne verrois en lui qu'une victime de plus.

Je crois cependant que je le tiens encore. Une foiblesse dont on rougit aide à recueillir toutes les forces qui restent. Mes leçons font de vives impressions sur cette cervelle dérangée. S'il doit aimer, s'il doit extravaguer , j'y consens ; mais que ce soit en forcené qui rende au centuple à mes ennemis les peines qu'il en recevra , & à ce prix qu'il en ait autant qu'il pourra en porter ; qu'il en ait , s'il est possible , d'égales aux miennes. Sa facilité à donner dans les extrêmes , dans

les partis violens , me présage encore quelques succès.

Il m'avoit envoyé un billet original de la Souchaie , dans lequel elle lui donnoit un premier rendez-vous. Louise l'a apporté , par mon ordre , au vieil aveugle qui loge à quelque distance du château , en le priant d'aller lui-même le remettre en particulier à Madame d'Inange. La Souchaie fera indubitablement chassée ; j'ai pris mes mesures pour qu'on me l'amène , & je me propose de me servir d'elle en tems & lieu , de concert avec Perganne ou sans lui , selon les circonstances.

En attendant , & comme par accessoire , la fille *a dans son cœur le trait vainqueur* , la mère le sçaura , s'en désolera ; cette femme chassée clabaudera , calomniera , le billet à Perganne & la lettre *aux tourmens* les achèveront de peindre. Le Comte sera exclu , il jettera feux & flammes , & nous le pousserons ainsi à ces emportemens , à ces coups de désespoir

pour lesquels il eut toujours une prédilection marquée , & qui deviennent de plus en plus de mon goût.

Mon sang s'épaissit , croupit , se corrompt dans mes veines ; il faut que la haine le fouette , & ses parties plus subtiles , redonneront les vibrations tumultueuses du plaisir aux fibres trop tendues ou trop relâchées, de mon frêle cerveau. Adieu , Marquis. Ebranlez toujours agréablement les vôtres. La présente ne part que demain. J'y en joindrai peut-être une seconde. Quand pourrai-je partir !

(N^o. 65.)

LET TRE L X X I I I.

LA MÊME A U MÊME.

JE viens de faire avec ce Perganne & la Souchaie un travail qui promettoit beaucoup , si nous n'avions à craindre les inconféquences de ce brouillon & le cha-

pitre des événemens. A tout hazard ; voici de quoi il s'agit. Ne pourriez-vous pas faire de votre côté quelque tentative, non pas absolument pareille, la plus grande forêt n'a pas deux feuilles qui se ressemblent ; mais dans ce genre pour lequel un père malade & une femme-de-chambre de la main de la gracieuse Madame de Saint-Phar, vous donneroient d'attrayantes facilités ? Cela nous conviendrait d'autant mieux que le grand *Marieur* ne sçauroit ou courir, Salny ne pourroit se partager pour être ici & là.

La Souchaie ayant été appelée, on lui avoit présenté, sans colère apparente, son propre billet avec une page de son écriture ayant rapport aux affaires dont elle étoit chargée dans la maison ; elle n'a pû nier que l'un & l'autre ne fussent de la même main. Comptant sur la générosité de Perganne, dont elle avoit fait un encourageant essai, cette femme a dit à Madame d'Inange avec qui elle étoit seule : — « Je vois bien, Madame,

qu'après cela , on ne me verroit pas de bon œil au château. Mes intentions me justifient ; je n'ai , selon ma conscience , aucune faute à m'imputer. Je vais tout préparer pour m'en aller après dîner. Une demande que je me permettrai & qui vous prouvera mon honnêteté , c'est de n'apprendre rien de ceci à Mademoiselle Caroline , & qu'elle ignore pourquoi je quitte la maison. »

Toutes ses conditions étant jugées admissibles , on a dit simplement que la Souchaie vouloit s'en aller ; & son coffre achevé , elle s'est hâtée d'arriver en ville chez le Chanoine Brivone qui l'a aidée à trouver le Comte dont ils ont parlé comme d'un *digne seigneur*.

Ce *digne seigneur* avoit reçu à tems une lettre de moi , dans laquelle je me plaignois de l'infidélité d'un Domestique & disois qu'il falloit que j'eusse un espion chez moi , que j'avois perdu quelques papiers. J'y ajoutois que , venant d'apprendre que la Souchaie étoit sans place , je

le priois de me l'adresser dès qu'il la ver-
roit , en me la recommandant comme sa
protégée & de son propre mouvement.
Il me l'a envoyée.

Au milieu d'un souper , d'une orgie des
plus gaies que j'aie fait depuis des siècles ,
tant il est vrai qu'avec de l'esprit & certai-
nes dispositions , on peut extraire le plaisir
de tout , parce qu'il est , sans doute , la quin-
tescence de tout pour nous ; nous avons
fait entrer la Dame Souchaie , & l'avons
traitée comme un Général traite un trans-
fuge de distinction , qui connoît à fond
le fort & le foible de l'ennemi. C'est une
femme d'un mérite rare dans son espèce.
Elle n'est embarrassée de rien , & a les
plus saines idées du monde. On ne com-
prend pas d'abord comment une personne
de cette classe peut s'être ainsi perfec-
tionnée , s'être mise au-dessus des préju-
gés & des scrupules du peuple. Mais ,
en y réfléchissant depuis , j'ai vu que notre
doctrine , notre morale aisée & notre
exemple ont plus de succès que nous n'i-

imaginons ; aussi ont-elles pour base la nature rendue à elle-même.

Nous sommes convenus ensemble ; après avoir discuté le pour & le contre en riant aux éclats , que l'aveugle recevrait , tout seul , la visite d'un frère Capucin venant de la part du R. P. *Eusèbe* , oncle d'Annette ; que ce frère Capucin remettrait à l'aveugle une lettre pour faire tenir à la nièce du R. P. , en prétextant qu'il n'avoit pas le tems d'aller au château , devant quêter d'un autre côté : Que sous le couvert d'Annette seroit une incluse adressée à Caroline à qui il étoit de toute certitude que sa femme-de - chambre ne manqueroit pas de la rendre dans le plus grand secret : Que , dans cette lettre , Madame Souchaie la conjureroit de permettre qu'elle lui offrît ses respects & ses regrets de ne plus être la dépositaire de ses peines ; lui annonceroit qu'elle avoit à lui révéler en confidence des choses essentielles qu'il étoit indispensable qu'elle sçût ; & que , pour

céla , elle iroit , absolument seule , un peu avant la chute du jour , se placer dans le bosquet auprès du buste de Flore , où elle la supplioit de vouloir bien se rendre seule aussi pour une ou deux minutes.

Telle fut la substance de la lettre ; chacun de nous y mit son mot , y fit sa rature ; & lorsqu'on la trouva bonne , la veuve Souchaie copia le tout , en fit le dessus , & celui de l'enveloppe fut écrit par Germain , qui se chargea du rôle de frère quêteur à jouer chez l'aveugle , en nous garantissant que celui-ci ne reconnoîtroit pas sa voix bien déguisée , jureroit avoir parlé à un moine de nouvelle recrue & , qui plus est , lui donneroit la quête.

Les choses essentielles que la Souchaie aura à dire à Caroline sont : — que l'obligation que le Colonel a mandé qu'il avoit au Comte , ne consistoit en rien moins qu'en ce que le Comte lui avoit sauvé la vie ; & Perganne , à qui la petite mule dictoit son thème sous la table , a raconté à ce propos à la veuve une de

ces aventures durant le récit de laquelle une tête campagnarde doit nécessairement oublier toute la terre. — Que le père du Comte , M. le Duc (cela ronfle) informé de l'amour de son fils pour Mademoiselle d'Inange , avoit écrit à ce fils qu'il consentoit à leur mariage. — Que le Comte l'avoit formellement demandée pour épouse à Madame d'Inange de vive voix & à M. le Colonel par écrit , &c. — Vous imaginez bien , Marquis , que , malgré tout le mérite de la veuve on n'a eu garde de lui faire ses grandes confidences. Or les voici.

Demain , à l'heure où la Souchaie fera le pendant du buste de Flore , des hommes qui font voir un chameau & danser des chiens & des singes au son aigu d'un flageolet & d'un tambour de basque , ce cortège que l'ingénieux Germain croit devoir opérer la plus utile diversion & qui rode depuis quelques jours dans notre voisinage ; tout cela , payé d'avance , se campera dans la cour intérieure du châ-

teau , & y commencera , qu'on le veuille ou non , la plus bruyante représentation qu'aient jamais exécuté ces personnages. Les amateurs de tout âge & de tout sexe y accourront en foule ; le spectacle se prolongera jusqu'aux flambeaux dont provision aura été faite & payée ; & dès que l'attention générale sera fixée sur cette scène , il s'en fera une dans le bosquet pour laquelle tout aura été prudemment préparé. Celle-ci commencée là entre chien & loup d'une manière un peu brusque & larmoyante , se terminera , après un détour convenu , dans mon appartement couleur de feu , dans la jolie chambre *aux réconciliations* , comme il est d'usage que tout s'y termine.

On dit ici que la paix est faite , que le Colonel arrivera incessamment. Eh bien ! qu'il guerroye ici ; ma partie s'arrange. Je me sens renaître. Il me semble déjà qu'on se débat , qu'on gémit , soupire & se tait dans mon alcove aux quatre glaces. Mes fibres redeviennent

élasti
Cet
vous
ceau
de l
A
pas
pas
raire
fance
bien
tois
tois
cessai
chez
vous
Perga
men
le lui
la fan
que
faire
c'est
pour

élastiques , mes esprits se dégourdisse-
 Cette nuit m'a été de bonne augure. Je
 vous ai écrit la présente en vingt mor-
 ceaux. Je suis trop contente pour mettre
 de la suite à quoi que ce soit.

A qui pense-t-on ? Ne quitterez-vous
 pas tout pour moi si j'arrive ? N'aurai-je
 pas sur vous tous les droits , tant hono-
 raires qu'utiles , d'une nouvelle connois-
 sance ? Ecrivez toujours. Je me porterai
 bientôt comme à quinze ans. Si je par-
 tois , vos lettres me suivroient ; si je res-
 tois , elles me feroient d'autant plus né-
 cessaires que d'Inange mettra pied à terre
 chez d'Ucé , & que je suis certaine que
 vous ne ferez pas là pour rien. Quand
 Perganne n'aura plus à obtenir de l'hy-
 men ce qui n'a quelque prix que lorsqu'on
 le lui dérobe , il rompra en visière à toute
 la famille. Il n'est point de forme bizarre
 que ne prenne le desir afin de se satis-
 faire ; c'est de la raison , de la vertu ;
 c'est de la soumission , c'est du respect
 pour les mères , c'est de la déférence

pour un Salny ; c'est de la générosité ; de l'humanité. Est-il satisfait ? plus de métamorphose ; c'est de l'ennui. Caroline ne possède aucune de ces qualités rares dont l'ensemble peut faire une exception à cette règle. Parvenus à ce premier but , nous ne nous arrêterons pas en si beau chemin , & vous nous ferez utile de plus d'une manière.

Je revois d'un coup-d'œil vos titres à ma confiance , & je m'assure toujours avec un nouveau plaisir qu'elle doit être telle qu'elle est , sans bornes.

La poste part. Adieu , Marquis. Occupez Salny , punissez d'Ucé , souvenez-vous que Bellefont est le frère de Claire ; c'est vous recommander chaudement Amélie.

(N°. 66.)



M.

A

cher

état

hier

plus

ici l

rez.

près

toute

votre

ront

Quar

actue

m'en

laïde

fomn

Ra

L E T T R E L X X I V.

M. DE LA VAUDIÈRE à M. DE SALNY.

A Peine puis-je tenir la plume , mon cher Monsieur , & personne n'est ici en état d'écrire une ligne , un mot. J'arrivai hier au soir ; nous avons tous passé la plus horrible nuit. De grâce , revenez ici le plus promptement que vous pourrez. Bellefont restera , s'il le faut , auprès de Casimir ; mais vous , venez en toute hâte. Votre amitié , vos conseils , votre présence , vos consolations ne feront jamais plus nécessaires à la famille. Quand je pourrai vous détailler nos peines actuelles , vous serez ici , votre bon cœur m'en assure. Madame d'Inange & Adélaïde vous en conjurent avec moi. Nous sommes dans la plus profonde désolation.

Raymond a ordre d'aller jour & nuit.

Nous compterons les heures. Votre ami
& serviteur D. L. V.

P. S. de Mademoiselle Adélaïde.

Venez , au nom de Dieu , venez. Ah!
que n'étiez-vous ici !

LETTRE LXXV.

M. de la VAUDIÈRE

à M. D'INANGE.

(Sous le couvert de M. d'Ucé.)

MONSIEUR MON NEVEU,

Vous ne m'écrivez guère & vous avez
raison de vous épargner cette peine ,
puisque vous permettez qu'on me com-
munique tout ce qui vous concerne dans
les lettres qu'on reçoit ici de vous ou
d'ailleurs. Je me garderai bien de con-

clure que vous ne m'aimez pas , de ce que vous n'avez pas de tems à perdre. Je ne vous écris aussi que lorsque j'ai à vous faire part de quelque idée qui doit passer immédiatement de ma tête dans la vôtre ; & c'est ici le cas , ou jamais il n'arrivera. La présente m'a tout l'air d'être longue : je me suis arrangé en conséquence aussitôt que cela m'a été possible.

Je revins au château avant-hier au soir , aux sollicitations réunies de ma nièce Adélaïde , de mon neveu & de M. de Salny , que mes affaires , les leurs & la maladie de notre ami M. d'Ucé vont faire partir pour Paris où vous vous rencontrerez ensemble. Si je ne me compte pas au nombre de ceux qui auront ce plaisir , voici mes raisons : d'un côté , M. de Salny , en suivant les instructions qu'il veut bien que je lui donne , pourra y mettre ma partie adverse à la raison aussi infailliblement que moi ; de l'autre , ma présence est indispensable ici au repos , peut-être à l'honneur de votre mai-

fon jusqu'à ce que vous y veniez ; & c'est à ce sujet que j'ai à vous écrire.

M. le Comte de Perganne a déclaré positivement à Madame d'Inange qu'il aime votre fille , qu'il aspire à l'épouser. Ma nièce a remis la réponse à votre retour ; elle se proposoit de vous en écrire , & se retranchoit à ne recevoir que la famille tandis que Bellefont & M. de Salny étoient auprès de votre fils alors malade & depuis convalescent , & moi à mes procès.

Le lendemain de cette déclaration , veille du jour de poste où Claire vous en auroit écrit , avant-hier , époque de mon arrivée , je trouvai en entrant , vers les sept heures du soir , les cours remplies de gens & de bêtes , un chameau , des chiens , des singes habillés qui dansoient aux flambeaux , des gueux qui amusoient une foule de badauds ; je crois qu'on y étoit accouru de toutes les terres voisines. Le village & tous les hameaux étoient là. J'avois entendu cette musique gla-

pissan
étoien
âme
vu d
autres
d'eux
ne pa
J'e
nièce
couru
ce fu
étant
qui l
enfan
coin
rigab
dépe
peu
après
épuir
de g
lorsq
T
tion

piffante depuis le moulin ; les maisons étoient vuides ; on n'auroit pas attiré une âme en criant au feu ; & jamais je n'ai vu de gens plus entêtés à divertir les autres , quoiqu'on fît pour se débarasser d'eux & de leur ménagerie ambulante. Je ne parvins qu'à grand'peine à l'escalier.

J'entrai enfin & j'embrassai mes deux nièces qui étoient seules , les enfans ayant couru l'un ici , l'autre là pour jouir de ce superbe spectacle , & les Domestiques étant tous sourds aux coups de sonnette qui les appeloient pour qu'ils dissent aux enfans de rentrer. Nous admirions , du coin d'une fenêtre , la constance , l'infatigable industrie de ces bateleurs , & leur dépense en torches qui devoit leur laisser peu de profit sur la collecte qu'ils firent après que leurs animaux & eux eurent épuisé toutes les manières de sauter & de grimacer. Il étoit plus de huit heures lorsqu'ils partirent.

Tous les enfans rentrèrent , à l'exception de Caroline qu'on crut être remontée

dans sa chambre , où l'on me dit qu'elle séjournoit plus que de coutume , étant incommodée. Au moment du souper on l'envoya prier de descendre. Quelle fut notre surprise quand on vint nous dire qu'on ne la trouvoit nulle part. Minuit sonnoit au donjon , lorsque au milieu d'une averse subite , toutes les personnes de la maison & nous , nous rentrâmes désolés , harassés de fatigue , épuisés après trois heures & demie de recherches inutiles par - tout où nous crûmes que Caroline pouvoit être allée & s'être trouvée mal.

Vous imaginez quelle fut la consternation de sa mère, d'Adélaïde, la mienne, celle de tout le château. Pour que la vôtre n'y soit pas égale , je me hâte de vous apprendre que cette chère enfant est retrouvée , en bonne santé , & je continue mon récit.

Je passai la nuit entière à interroger tous ceux & toutes celles que je pus faire réveiller aux environs. Je parlois de

Mad
on n
les c
Nous
per n
cham
Votr
ne p
la re
espo
donn
A
j'avo
& m
enfant
une v
roline
la ve
& jeu
mée
chez
de ch
une p
qui n

Mademoiselle d'Inange ; on n'avoit vu ; on n'entendoit encore que le chameau , les chiens , les singes & leur musique. Nous ne nous étions pas couchés ; le souper nous attendoit toujours dans l'autre chambre ; aucun de nous n'y pensoit. Votre épouse se désespéroit ; Adélaïde ne pouvoit ni lui adresser la parole ni la regarder ; je m'efforçois d'inspirer un espoir que je n'avois pas , que rien ne me donnoit.

A tout instant arrivoit quelqu'un que j'avois mandé sur les indications vagues & mêmes absurdes de quelqu'autre , un enfant , un homme fait , un vieillard , une vieille femme , jamais rien de Caroline , & toujours le beau spectacle de la veille. J'interrogeai jusqu'à une pauvre & jeune fille tombée en démence , nommée Thérèse , que M. de Salny a placée chez de bons fermiers à deux cents pas de chez vous , & à laquelle il a assuré une pension viagère. Elle étoit la seule qui n'eût pas eu envie de voir le cha-

meau & les singes. Cette apparence de raison me séduisit.

« Sçavez - vous où est Mademoiselle d'Inange , dis-je à Thérèse , & l'avez-vous vue hier au soir ? — J'étois avec elle lorsqu'on m'a reveillée , répondit Thérèse. » — Claire lui saute au cou en poussant un cri de joie ; Adélaïde embrasse Claire. — « Mademoiselle , poursuivit Thérèse dès qu'elle put parler , a la charité de me tenir compagnie toutes les nuits depuis la mort de M. de Salny qui étoit le père de tout le monde. » — Enfin nos questions & informations nous prouvèrent qu'il ne s'agissoit que d'un songe qu'on avoit interrompu. Nous certifiâmes à cette fille que M. de Salny n'étoit pas mort ; elle soutint qu'il l'étoit puisqu'il ne venoit plus la consoler tous les jours ; on lui protesta qu'elle le reverroit dans peu , & elle s'en retourna avec une satisfaction que nous ne voulumes pas troubler par la confidence de nos peines.

J'étois dans un état horrible , mes

nièces étoient méconnoissables , les enfans qu'on n'avoit pû déterminer à se coucher , pleuroient autour de nous. Nos douleurs multipliées chacune par toutes , étoient à leur comble. Ne sçachant que faire , n'osant vous écrire avant d'avoir quelque nouvelle moins affreuse à vous annoncer , ne pouvant pas même entreprendre une lettre de quelque étendue , je fis un billet presque illisible pour M. de Salny , où nous le priâmes tous de venir vite , & j'en chargeai mon valet-de-chambre avec ordre d'aller à toute bride. Je continuai mes perquisitions.

Dubois le fils , George , vint à son tour , mandé comme les autres & aussi peu instruit qu'eux. Je le somme d'aller trouver M. le Comte de Perganne en ville , de s'informer du lieu où il est , s'il n'est pas en ville. Ce brave garçon conçoit la pensée que je lui cache mal tant je suis agité , ne me laisse pas achever , & aussi imprudent qu'honnête , il me dit : — « Monsieur , je suis au fait.

Je ne dirai rien ; mais je vais le chercher , & fût-il à tous les diables , je le déterrerais , j'aurai main-forte & je vous l'amènerai ; comptez - y. Mademoiselle d'Inange m'a rendu à mon père , & je ne suis pas un ingrat. Il faut qu'il la reconduise ici , il faut qu'il l'épouse , ou bien il verra que l'honneur ne se perd pas en labourant. »

Il étoit dans une effervescence qui ne laissa d'accès à aucune réflexion. J'eus beau lui expliquer ce qu'il devoit faire , ce que je ne voulois pas qu'il se permît ; il s'écoutoit seul , ne répondoit qu'à ses idées , & me répétoit toujours les mêmes promesses. Voyant que je renonçois à l'employer s'il ne se modéroit , il jura de se borner d'abord aux informations , & de me faire son rapport. Il monte à cheval & part comme un trait.

Cinq heures se passèrent en nouveaux interrogatoires aussi infructueux. Je tombois de lassitude , d'épuisement ; le moral , le physique , les objets que j'avois

sous

f
pe
fa
ja
pa
ha
pea
me
sibl
pou
A
de
auss
de
dam
napé
respe
son a
d'hor
plus c
Il no
d'éton
« C
& m'a
IV

sous les yeux , ma tendresse pour vous , pour mes nièces , pour cette chère enfant , quinze heures de courfes dans les jardins , le labyrinthe , les bosquets , le parc , ou de discours animés ; tous mes habits mouillés sur le corps & jusqu'à la peau ; mon âge , la privation de sommeil & d'alimens qu'il m'eût été impossible de prendre ... en un mot , je n'en pouvois plus.

Arrive George ventre à terre , suivi de M. le Comte en personne courant aussi vîte que lui. En un clin-d'œil , M. de Perganne est dans le salon , & Madame d'Inange est expirante sur son canapé. Nous la secourons ; il s'approche respectueusement & plus mort que vif : son aspect donne comme des convulsions d'horreur à la femme la plus douce , la plus calme , la plus égale qui fut jamais. Il nous dit , en balbutiant d'émotion & d'étonnement :

« George m'a fait réveiller en sursaut , & m'a paru si effrayé en me priant de

venir au château, que je n'ai eu rien de plus pressé que de le suivre. Il a été fort surpris de me trouver en ville & dans mon lit. Cette surprise extraordinaire m'a fait craindre qu'on ne m'imputât quelque tort grave ou qu'on n'attendît de moi quelque important service dont on auroit manqué de me prévenir plutôt.... Je ne vois pas ici Mademoiselle d'Inange, poursuivit-il du ton de la plus grande vérité! — Ne sçavez-vous point, lui demandai-je, ce qui lui est arrivé hier au soir?

— Qu'est-ce donc, reprit-il avec toute l'impétuosité de l'amour alarmé & de l'intérêt le plus vif? Que dites-vous? Où est-elle? Est-elle morte, malade? L'aurois-je perdue? Ne la verrai-je plus? Ne me le permettrez-vous pas? — En proférant ces mots il fondoit en larmes, & sa douleur avoit les plus touchans caractères de la sincérité.

Madame d'Inange se lève, tombe à ses pieds, embrasse ses genoux : — « Rendez-la moi, lui dit-elle; sauvez-la,

fauvez-nous ; rendez-moi ma fille. » —
 Il ne conçoit rien à cette prière , il nous
 aide à reveler une mère éplorée & dé-
 faillante dont on l'eût pris pour le fils ;
 & tandis que j'allois l'instruire de ce que
 nous sçavions de notre inconcevable mal-
 heur , un Domestique prie Adélaïde de
 sortir , & elle rentre au moment même
 en criant : — « Elle vient , elle vient ;
 voici une lettre de M. de Salny : mon
 frère & lui nous l'amènent. »

De plus d'une demi-heure je ne fus
 en état de lire cette lettre ; pour Ma-
 dame d'Inange , elle ne pouvoit que la
 baiser , pleurer de joie , embrasser Adé-
 laïde , baiser encore la lettre , l'appliquer
 sur son cœur & recommencer à pleurer.
 Elle l'avoit enlevée de force à sa sœur
 qui ne vouloit pas la lui laisser. Je l'en-
 levai à mon tour , & usant de mon au-
 torité de vieillard & d'oncle , je pris
 sur moi d'en faire lecture à haute voix.
 Les instances inouïes d'Adélaïde me
 l'ayant arrachée depuis , je n'en joindrai

ici que la copie qu'elle m'en a remise de sa propre main, & qui suffira du moins pour vous tranquilliser sur la santé de votre enfant qui est aussi le nôtre.

J'en étois à la dernière ligne de cette lettre qui avoit fait succéder les plus doux transports au plus morne désespoir, lorsque le galop d'un cheval attire toute notre attention. On vole aux portes, aux fenêtres. C'est une autre lettre de M. de Salny; ce sont les détails que nous brûlions de sçavoir; & l'expres nous assure que ce digne ami est en route. Nous en avons reçu depuis une troisième. Adélaïde les a toutes transcrites pour vous. Les voici. Lisez. Je reprendrai mon journal historique dès que ma main se fera un peu reposée.

Je vous embrasse, Monsieur mon Neveu, & suis de tout mon cœur votre très-affectionné Oncle.



 LETTRE LXXVI.

M. de S A L N Y

à Mademoiselle ADÉLAÏDE BELLEFONT:

HATEZ-VOUS, ma bonne amie, d'apprendre à Madame d'Inange que Mademoiselle sa fille est avec nous, & que M. Bellefont & moi nous lui en répondons. Nous l'avons heureusement délivrée des mains de ses infâmes ravisseurs. Ils ont tous disparus, & nous ne savons encore ni qui ils sont, ni quel étoit leur dessein, ni en quel endroit ils vouloient conduire leur proie qu'ils n'ont abandonnée que lorsqu'ils se sont vus dans le danger le plus imminent d'être ou tués ou découverts.

Il vaut mieux que cette mère affligée en soit informée par vous, que si une lettre adressée directement à elle, lui laissoit craindre quelque fâcheuse nou-

velle pendant le tems qui s'écouleroit avant qu'elle pût lire ; car dans l'extrême affliction tout écrit fermé effraye plutôt qu'il ne console. Vous aborderez avec allégresse cette respectable sœur ; elle n'aura pas tremblé un instant de plus pour sa fille , elle sçaura même avant qu'on lui parle & sans s'être inquiétée en ouvrant une lettre , que son enfant est sauvée & lui sera incessamment rendue.

Comme nous ferons obligés d'aller lentement & de nous arrêter quelquefois pour des raisons qui ne doivent causer aucune inquiétude , chaque pause que nous ferons, je l'emploierai à vous écrire ; & de nouveaux exprès vous apporteront ainsi successivement tous les détails dont il tarde trop à la famille d'être instruite pour que je les diffère jusqu'à mon arrivée au château.

En attendant Madame d'Inange & vous devez être bien certaines que tout est hors de péril , honneur , vie & santé.

Mes respects , mille amitiés.

L E T T R E L X X V I I .

L E M Ê M E A L A M Ê M E .

U N E pause , une ou deux pages , ma chère Adélaïde , & plus s'il est possible. Je partage l'impatience de Madame d'In- nange & la vôtre. Vous vous empresserez de lui lire cet exposé de ce que nous avons vû & dû faire. Je voudrois que le trouble où je suis encore me permît de mettre un peu-d'ordre dans des idées qui n'en sont guère susceptibles.

Après avoir recommandé le Sous-lieu- tenant à Landron qui le ramenera au château dès que le bras blessé pourra sup- porter le mouvement du cheval ; nous re- venions bien assurés qu'il n'y avoit aucune crainte à avoir à son sujet. Le manque de chevaux dans une misérable poste peu fréquentée , nous ayant obligés de faire un détour , pour regagner le tems perdu ,

Le chemin étant bon & la soirée agréable, nous nous déterminâmes à courir la nuit. Nous comptons sur quatre postes encore, lorsqu'un léger accident survenu à l'une des roues de la voiture, nous a forcés de nous arrêter chez un paysan dans une petite chaumière isolée où nous avons été surpris de trouver un relai de chevaux destinés, nous a-t-on dit, pour un équipage qui alloit passer.

Une averse qui ne dura pas dix minutes, nous avoit empêchés de descendre, & lorsque le tems redevint serein, l'accident étoit réparé; il n'avoit fallu que serrer une vis. Nous étions sur le point de reprendre notre route, quand un bruit de chevaux nous annonça la venue de cet équipage attendu. Il me sembla que le gardien du relai n'étoit pas content que nous nous fussions arrêtés là; qu'il s'impatientoit de notre séjour, & qu'il se disposoit à aller atteler quelques pas en avant si nous restions. Ces observations auxquelles je m'attachai fort peu

& dont je ne fis part à votre frère que pour parler , lui donnèrent la curiosité de voir ce qui en étoit.

Je la combattis d'abord & il me l'inspira ensuite presque malgré moi : vous sçavez que je n'aime pas à fouiller dans ce qu'on me cache. Son Henri & mon Thomas en furent beaucoup plus curieux que nous. A cet air de mystère , je crus que ce pouvoit être quelque prisonnier d'État , quelqu'homme de naissance ou quelque femme de nom que la Police générale ou le Gouvernement faisoit transférer en secret ; le desir de voir , ou du moins d'entendre en redoubla , & l'on m'objecta qu'en ne disant rien & laissant faire , on ne contreviendrait à aucun ordre supérieur.

Pendant notre consultation , l'équipage s'étant arrêté à quelque distance , le relai y fut conduit ; & au travers du bruit des chevaux de main qui entouroient cette berline , des fouets qu'on faisoit claquer , & des cris d'aller vite , nous crumes ouir

les gémissemens de quelqu'un dont on s'efforçoit d'étouffer la voix , & les instances de gens qui vouloient qu'on se tût , ce qui me confirma dans mon opinion.

Un de ces cavaliers brisa d'un coup de bâton ou de manche de fouet , la lanterne du valet d'écurie ou d'étable qui s'approchoit pour qu'on vît à atteler. Le payfan accourut pour demander qu'on lui payât sa lanterne , un autre coup lui fit tomber la chandelle qu'il tenoit. Il se fâcha , on voulut l'appaiser en lui donnant de l'argent. Les chevaux n'étoient pas attachés, les gens de l'équipage pestoient ; le payfan dit qu'il voyoit bien que tout cela ne se faisoit pas *de par le Roi* , puisque l'Exempt ne se nommoit ni ne se montrait ; qu'on l'avoit battu , qu'il exigeoit satisfaction. On le menaça de le rosser , il s'opposa au départ , son valet se joignit à lui ; on leur offrit de l'or ; il étoit irrité , il dit qu'il y avoit *là-dedans quel-*

que infamie : aucun mot ne se perdoit dans le silence de la nuit.

Durant ces disputes de l'extérieur , ceux qui étoient dans l'équipage avoient l'air de s'y débattre. L'un disoit : *hausses les glaces* ; l'autre disoit : *nous suffoquons*. Tout à coup la voix plaintive s'écrie : *au secours , au secours* & nous croyons tous reconnoître cette voix , sans qu'aucun de nous puisse nommer personne. Votre frère prend ses pistolets , Henri & mon valet-de-chambre prennent les leurs , Thomas saisit l'épée de M. Bellefont restée dans la voiture. Nous sommes descendus sans trop sçavoir ce que nous allons faire. J'avance avec eux n'ayant pour toute arme que ma canne.

Henri & notre postillon imaginent de feindre d'appeler & de conduire là un détachement de maréchaussée ; ce qu'ils imitent à merveille dans l'obscurité , en prenant par la bride & faisant courir à nous les chevaux dételés qu'on avoit abandonnés auprès de notre chaise. — Ici,

Messieurs ; au secours ! Ici , Messieurs ! Vous arrivez bien à propos , disoient-ils à tue-tête. — *Qu'on allume des flambeaux ,* dit d'un ton de commandement Thomas qui s'étoit huché sur l'un des six chevaux fatigués qui représentoient la brigade. *Que personne ne bronche. Dételez , dételez. Postillons , vous m'en répondez sur votre tête.*

On ne voyoit pas alors à distinguer un cheval d'un homme. Nous criions tous qu'on apporte de la lumière. Les paysans étoient allés en chercher dans la chaumière où il leur fallut le tems d'en faire. Le tumulte augmentoit autour de la Berline , & l'on eût dit qu'on s'égorgeoit dedans. Tous les chevaux de main firent divers mouvemens , la portière du côté opposé à nous s'ouvrit , on en sortoit. M. Bellefont ouvre brusquement l'autre , il y monte , on lui demande de quoi il se mêle , il répond : *je vous brûlerai la cervelle* , & retient une jeune personne qu'on vouloit forcer de descendre. Je monte

aussi, & joignant mes efforts à ceux de votre frère, j'appuie avec vigueur le bout de ma canne sur la poitrine de quelqu'un dont le bras nerveux les eût entraînés tous les deux, & que j'obligeai ainsi à lâcher prise.

Dubreuil avoit fait le tour, en criant à Thomas : à moi, *M. le Brigadier* ; deux coups de pistolets avoient répandu l'alarme, & une torche de paille que le valet du payfan a enfin pû allumer & avec laquelle il paroît sur la porte de la chaumière, vient éclairer de loin le tableau le plus frappant, le plus touchant, le plus bizarre que jamais Romancier puisse fournir à un peintre.

Imaginez sept ou huit hommes & un postillon masqués qui fuyent, les uns à toutes jambes, les autres à toute bride, emmenant plusieurs chevaux, ne laissant que ceux dont l'un porroit Thomas ; Dubreuil & Henri succédant aux fuyards dans la berline où votre frère & moi nous soutenons une belle & jeune per-

sonne qui a perdu l'usage de ses sens , qui ne peut ni voir M. Bellefont ni en être vue , nous entendre ni nous parler ; qui a le visage tourné vers la lumière , & en qui je reconnois le premier Mademoiselle d'Inange.

Le saisissement m'ôta la parole. Quand je pus m'exprimer , votre frère crut longtemps que je me trompois , même lorsqu'à la clarté de la torche plus rapprochée , il eut considéré les traits de sa nièce altérés par tous les efforts qu'elle avoit faits , par l'état d'insensibilité où l'avoient réduit les mauvais traitemens qu'elle avoit endurés , & la frayeur que lui avoit causée le dépit de ses ravisseurs furieux de devoir l'abandonner.

Nous la transportâmes lui & moi chez le payfan , & elle y reçut de nous tous les secours que nous permettoit l'extrême pauvreté de notre hôte. Son valet & Thomas montèrent deux des chevaux qui étoient restés , & ils allèrent au premier village chercher un chirurgien & des

gens de justice. Le chirurgien nous fut parfaitement inutile ; les gens de justice ne nous auroient pas servi davantage jusqu'à présent , s'ils ne m'avoient procuré ce dont j'avois besoin pour vous écrire ma précédente.

On n'attend que moi , nous allons toujours lentement. Je vous ferai part du reste à la prochaine station. Remplissez ma promesse en payant un louis au porteur s'il arrive en trois heures. Il en est onze. Mes respects & mille amitiés.

LETTRE LXXVIII.

LE MÊME A LA MÊME.

DERNIERE pause & dernière lettre , ma bonne amie , c'est-à-dire , lettre après laquelle nous nous reverrons. Je conçois avec qu'elle ardeur une tendre mère desire de tout sçavoir , d'être informée de tout , même lorsqu'elle n'a plus de

frayeurs ; je me reprocherois un instant de loisir qui prolongeroit pour Madame d'Inange & pour vous cet état d'anxiété qui naît d'une pareille attente. Nous étions dans la chaumière du payfan.

Mademoiselle Caroline , en revenant à elle , faillit à retomber en syncope par un excès d'étonnement & de joie lorsqu'elle se vit entre son oncle & moi. Quand elle eut entièrement recouvré ses esprits , elle nous raconta qu'elle étoit dans le bosquet , près du buste de Flore , qu'un bruit de flageolets & de tambourins s'étoit fait entendre dans les cours ; que les gémissemens de quelqu'un qui paroissoit souffrir & que le lieu lui avoit persuadé ne pouvoir être qu'une personne du château , l'avoient attirée un peu plus loin ; qu'aussitôt elle s'étoit vue entourée d'hommes masqués qui l'avoient enlevée en lui tenant un mouchoir sur la bouche pour l'empêcher de crier ; qu'ils l'avoient conduite à une porte qui donne sur un chemin de traverse à l'usage de la maison ,

& l'y avoient portée sur leurs bras dans une voiture à six chevaux qui les attendoit & où ils s'étoient mis trois avec elle afin de s'opposer aux efforts qu'elle faisoit pour se dégager ou pour crier ; que plusieurs cavaliers étoient à côté de chaque portiere ; qu'on avoit couru le plus grand train & changé deux fois de chevaux dans des endroits écartés ; qu'aucun des masques ne lui étoit connu.

Elle ignore quelle route on lui a fait tenir. Elle a cru entendre la Maréchaussée venir à son secours ; mais ensuite elle a pensé que ce n'étoit qu'une feinte pour lui donner le change , & qu'elle passoit sous la conduite d'autres ravisseurs les maîtres des premiers. Lorsque deux partis s'étoient disputés , selon elle , à qui l'arracheroit de force de cette berline , lorsqu'elle avoit entendu les coups de pistolets , elle s'étoit imaginée que ces brigands alloient l'égorger pour qu'elle ne déposât pas contre eux ; alors elle avoit perdu toute connoissance , & au moment où

elle avoit repris ses sens , dans la confusion de ses premières idées , elle a cru que c'étoit nous , son oncle & moi , qui l'avions enlevée de l'aveu de la famille : rien n'est plus singulier que la manière dont elle s'expliquoit & motivoit un procédé si étrange. Cela ne s'écrit point. Je vous en ferai confidence de bouche , ainsi qu'à Madame d'Inange. Tel fut son récit ; je poursuis le mien.

Nous lui donnâmes le tems de se remettre & je vous mandai qu'elle étoit avec nous. M. Bellefont , en son nom , au nom de M. d'Inange & en sa qualité d'oncle , forma une plainte. On verbalisa , on mit la berline & les chevaux en lieu sûr , & l'on pourvut à ce qu'on fît toutes les perquisitions nécessaires. Nous plaçâmes Mademoiselle Caroline au fond de notre voiture , dans l'intention d'arriver le plutôt possible au château. Mais elle ne put soutenir le mouvement de la chaise ; il renouvelloit de douloureuses impressions , en rappeloit les traces en-

core
avio
roit
term
à ne
quen
C
victo
vous
Mad
je vo
peut
& la
espr
se ra
secou
rapp
roit
Q
avis
& d
dant
prés

core trop récentes , au point que si nous avions fait une poste , votre nièce en auroit été malade. Ces raisons nous ont déterminés à nous arrêter quelques heures , à ne plus aller qu'au pas , & à de fréquentes stations.

C'est de la seconde depuis le champ de victoire , que je vous écris la présente qui vous parviendra avant que nous arrivions. Mademoiselle d'Inange ne sçait pas que je vous donne ces détails ; elle voudroit peut-être écrire , ses idées se presseroient & la tourmenteroient. Il faut laisser à ses esprits le tems dont ils ont besoin pour se rasseoir peu à peu après une si rude secousse , tandis que chaque instant la rapproche d'une autre scène qui ne sçauroit être que fort attendrissante.

Quand je vous expédiois mon premier avis , elle me croyoit occupé d'enquêtes & de procédures. Elle sommeilloit pendant que j'écrivois ma seconde lettre. A présent elle sçaura seulement que Tho-

mas prend les devants pour vous informer que nous vous la ramenons.

Il lui tarde d'arriver, elle ne nous parle que de Madame sa mère & de vous; mais, & vous le présumez sans lui en vouloir, elle craint aussi d'arriver. Nos propos, nos haltes & jusqu'au pas des chevaux, tout se conforme à ces deux sentimens combinés. Vous, ma chère amie & sa bonne tante, préparez les voies de façon que le dernier disparoisse entièrement dans le tendre accueil qu'elle recevra.

Les poursuites n'ont atteint aucun des masques. Personne ne réclame ni ne reconnoît la berline & les chevaux. On n'a pû encore sçavoir où étoit le dernier relai & où devoit être le quatrième. Mais de premières démarches ne découvrent pas tout. Je défends à mes conjectures de battre les buissons.

Nous allons remonter en voiture. Votre niece se calme à vue-d'œil. Offrez mes respects à Madame d'Inange & les amitiés

de M. Bellefont qui berce de son mieux
 les chagrins de Mademoiselle Caroline,
 tandis que je suis censé répondre à des
 lettres de gens de justice qui n'ont pas
 besoin de réponse. Nous nous reverrons
 enfin ce soir, ma chère Adélaïde. J'ai
 appris avec peine que votre oncle n'é-
 toit pas encore au château hier à l'heure
 où il y auroit déjà été rendu s'il eût dû
 arriver dans la journée.

J'ai baisé vingt fois votre lettre & me
 suis acquitté de votre commission. Il est
 impossible, ma bien aimée, que vous
 sçachiez jamais au juste combien je suis
 & me fais gloire d'être à vous.



 LETTRE LXXIX.

M. de la VAUDIERE

à M. D'INANGE.

(Sous le couvert de M. d'Ucé)

JE me suppose, Monsieur mon neveu; au moment où vous recevrez ma précédente & ses trois incluses, & je me dis que vous êtes fort curieux d'en sçavoir la suite; cette idée me fait tout quitter pour vous entretenir, & j'oublie ce qui empêcheroit une autre d'écrire. Je vous ai laissé un peu après l'arrivée des deux premières lettres de M. de Salny. Vous auriez dû voir vos jolis enfans faire chacun leur cadeau à ce postillon essoufflé; & caresser son cheval tout suant; le mener presque dans la chambre & lui offrir leur déjeûner quoiqu'ils n'eussent point soupé. Mais je reviens à M. de Perganne;

La lecture de ces lettres a fait la plus profonde impression sur lui. Sa sensibilité est allée jusqu'à de l'emportement ; il a juré qu'il vengeroit cette injure comme la sienne propre , qu'il n'auroit aucun repos que cet attentat ne fût puni , que Mademoiselle d'Inange & sa famille n'en eussent reçu la satisfaction la plus parfaite qu'elles aient le droit d'en attendre.

On servit le dîner , nous n'avions ni soupé ni déjeûné & nous ne pûmes prendre qu'un bouillon. Le Comte vit qu'il nous falloit du repos ; en partant , il fit entendre qu'il reviendrait le soir vers l'heure où la voiture pourroit arriver. Madame d'Inange le pria de s'en abstenir , en lui confiant qu'elle croyoit que sa fille & elle-même seroient de quelques jours hors d'état de recevoir personne , absolument personne , répéta-t-elle ; ce à quoi il ne se soumit pas sans en paroître très-mortifié. Il sortit , & nous allâmes nous coucher.

Je dormis jusqu'à cinq heures ; je trouvai alors les Dames déjà levées & aux fenêtres , croyant à chaque minute voir arriver nos voyageurs. Ils arrivèrent à sept heures. Je ne vous décrirai pas cet instant. Reste qu'aucune main féminine ne pouvoit encore tenir la plume hier ; que tout *Scribe* imperturbable que vous me connoissez , ce n'a été qu'hier après-midi que j'ai pu former des caractères lisibles , aussi vous ai-je écrit le plus qu'il m'a été possible ; & aujourd'hui nous ressemblons tous à des gens qui relèvent d'une violente maladie.

Nous avons pris , M. de Salny , Bellefont & moi , toutes les mesures imaginables pour la tranquillité de la maison. Nous avons requis une garde & des patrouilles que le Commandant & le Gouverneur de la Province nous ont accordées avec beaucoup de politesse ; & je m'impatronise ici jusqu'à ce que vous m'en délogiez. Les recherches se poussent avec vigueur , il n'en résulte encore aucun éclaircissement.

écl
ache
un i
dent

L
témo
autre
l'équ
On
ment
où il
qui le
où il
un gr
idée
tures.

Je
qu'à
n'igno
tis de
trouve
ont fa
n'impo
faisant

IV.

éclaircissement. La berline avoit été achetée en ville, argent comptant & par un inconnu ; les chevaux détenus attendent en vain que quelqu'un les réclame.

La trace des relais, si l'on en croit des témoins qui auront pris dans la nuit un autre train pour celui-là, feroit venir l'équipage d'un côté tout opposé au nôtre. On sçait bien d'où il venoit, certainement ; mais sur la route d'ici à l'endroit où ils ont pris la fuite, pas un vestige qui les décèle. On ne comprend pas mieux où ils alloient, à moins qu'ils ne fissent un grand circuit pour revenir plus près, idée que je n'oublierai pas dans les écritures.

Je crains que ces enquêtes n'aboutissent qu'à découvrir à grands frais ce qu'on n'ignore pas, que des inconnus sont partis de la petite porte du bosquet, que j'ai trouvée le soir fermée en dedans ; qu'ils ont fait un tour plus ou moins long, n'importe, toujours payant bien & ne se faisant jamais connoître, pour arriver,

au milieu de ces impénétrables ténèbres ; précisément où la peur d'être obligés de se nommer les a fait s'évader.

George m'a assuré qu'on avoit éveillé le Comte , lui étant dans l'antichambre ; que tout respiroit un long repos dans l'appartement ; que le Domestique lui avoit dit que son Maître s'étoit retiré à l'ordinaire , que même il avoit soupé chez M. Brivone avec le Chanoine. Ce Chanoine a bien voulu venir , à ma sollicitation ; George s'étoit chargé du message : le fait est incontestable , & ce témoin digne de foi y ajoute les plus grands éloges du Comte qu'il connoît particulièrement. Il y a plus , l'oncle des Brivone , homme d'une vertu exemplaire , a élevé M. de Perganne dès l'enfance , & il se loue infiniment de l'excellent caractère de son pupille , dans une lettre qu'on m'a montrée. Mon cher neveu , vous vous piquiez autrefois de deviner les énigmes ; en voici une qui exercera votre sagacité : la mienne s'y bloufe.

Vous voudrez probablement sçavoir comment Caroline s'expliquoit à elle-même l'idée qu'elle a eue un instant que M. de Salny & Bellefont étoient ceux qui l'avoient fait enlever de l'aveu de la famille. Je vais vous transmettre sa confidence, telle que M. de Salny nous l'a rendue après lui en avoir demandé la permission.

Elle pensoit que vous aviez été informé par Madame d'Inange, de l'*attachement* de M. de Perganne pour votre fille & de l'*estime* de votre fille pour M. de Perganne ; que vous aviez chargé M. de Salny & Bellefont de la faire enlever par des gens qui demeureroient inconnus, & qu'on vouloit la transporter *bien loin*, *bien loin* & l'enfermer dans un couvent. Par ce moyen fort simple & assez neuf, vous pouviez la refuser à M. le Comte sans vous exposer au ressentiment d'un grand Seigneur qui sera un jour très-puissant, & à qui vous avez des obligations, mais à qui toutes ces raisons ne

vous forcent pas à donner votre fille si ce mariage ne vous plaît pas ou si vous avez engagé votre parole à quelqu'autre. C'est ainsi que travailloit l'imagination de Caroline ; & lorsqu'elle prit M. de Salny pour le chef des ravisseurs , elle ne lui dit que ces mots : » Vous me pardonneriez de pleurer , puisque vous êtes l'ami de mon père. » — Je vous aime trop , mon neveu , pour vous laisser perdre de ces traits-là.

Sans doute , en arrivant à Paris , vous verrez le Ministre qui vous protège ; vous ferez votre cour , vous donnerez quelques jours à l'ami d'Ucé ; vous attendrez M. de Salny , Bellefont , Adélaïde , qui partiront d'ici dès que nos artères battront un peu moins fréquemment ; tout cela est juste : mais revenez pourtant le plutôt possible , dussiez-vous faire un second voyage ce printems ou quand l'équilibre sera rétabli ici.

M. le Comte de Blansac & M. le Président de Grissol partiront aussi incessam-

ment ; ils ont déjà pris congé de nous. Leur absence fera de quelques semaines. Il est vraisemblable que vous les verrez. Le Chanoine Brivone ne résistera pas à la tentation de voir enfin ce Paris dont il a tant parlé toute sa vie ; ces Messieurs lui offrent une place dans leur voiture.

Le bon M. de Salny & moi , nous allons nous vautrer ensemble dans les procédures afin qu'il puisse me suppléer. Il se prête si volontiers à tout ce qui oblige ! quel plaisir je vous promets de sa connoissance !

Nous nous portons tous aussi bien qu'on le peut humainement après de pareilles crises. Adieu. Donnez-nous d'heureuses nouvelles de la santé de d'Ucé, & faites - lui mes amitiés ainsi qu'à la belle Amélie. J'ai pour vous , Monsieur mon neveu , l'estime que vous méritez , & je vous embrasse , sans façon , avec toute l'affection dont je suis capable.

L E T T R E L X X X.

M. B E L L E F O N T

à Madame D' I N A N G E.

Nous arrivons à Paris , ma chère sœur ; & , selon toute apparence avant que vous n'ayez reçu la présente , M. le Colonel vous aura appris lui-même de vive voix que nous n'avons pas eu le bonheur de le trouver encore ici. Il en étoit parti depuis deux jours. M. d'Ucé lui ayant indiqué , d'après les lettres de M. de Salny , le village où le Sous-lieutenant attend la fin de sa convalescence , M. d'Inange a voulu prendre cette route pour voir son fils & l'amener au château ; c'est la raison pour laquelle nous ne nous sommes pas rencontrés en chemin.

Amélie , oh ! qu'il me tarde de vous en entretenir. Tout ce que vous avez oui dire de sa ressemblance avec ma nièce ,

de son autre manière d'être aussi belle ; aussi aimable , tout cela n'est dans les discours ni dans les lettres , la millième partie de ce que c'est aux yeux de celui qui est assez heureux pour la voir & l'entendre.

M. d'Ucé m'a accueilli d'abord avec une bonté si singulièrement mêlée de tristesse & de retenue , que j'ai cru y voir de la froideur ou même de la crainte ; mais depuis que M. de Salny a eu une longue conversation avec lui , les prévenances qu'on me fait me semblent coûter moins & être plus cordiales.

Pour Amélie , elle a plus l'air de m'examiner que de me voir , de m'écouter que de m'entendre. Vous penserez que je joue sur le mot , j'exprime cependant une vérité sensible dont ma sœur est convenue en observant Amélie , qui lui paroît comme à moi indécise sur ce qu'elle voit & sur ce qu'elle entend. Mais à peine suis-je ici ; je ne sçaurois y juger de rien que de mon cœur &

des charmes dont j'avois la fidèle image.

L'amitié de M. d'Ucé pour M. de Salny , est un lien d'une espèce dont on ne nous donne pas d'idée dans notre éducation presque immorale sur cet article. Il n'y a aucune sorte d'union au monde que je croie d'une nature plus sublime que celle qui se resserre tous les jours davantage entre M. de Salny & notre chère Adélaïde.

M. d'Ucé a destiné à son ami l'appartement que venoit de quitter M. le Colonel. Leurs chambres à coucher se touchent , une porte est entre deux , & ni l'un ni l'autre ne peut se résoudre à la fermer de son côté. Ma sœur a son logement près de celui d'Amélie , & elles sont déjà inséparables , ce qui tournera , j'espère , à mon profit. J'occupe la chambre où est mort le fils de M. d'Ucé , & ce père me l'a dit tout à l'heure avec une effusion de tendresse qui m'a prouvé combien il défère aux jugemens de mon protecteur.

Sa santé va beaucoup mieux depuis qu'il a revu M. d'Inange & qu'il possède son ami ; il peut lire , écrire , mais peu encore ; il dîne & soupe en compagnie sans en être incommodé.

Une Madame de Saint-Phar , qui pendant le plus fort de la maladie de M. d'Ucé , n'a cessé de lui témoigner son attachement par les soins les plus assidus , étoit la seule société qu'eussent lui & Amélie , avant l'arrivée de M. le Colonel & la nôtre. Cette Dame est toujours bien venue & paroît aimer tendrement le père & la fille ; mais je croirois presque qu'elle ne me voit pas avec plaisir. Je m'en suis ouvert , comme de tout , à M. de Salny ; il m'a répondu qu'il connoissoit Madame de Saint-Phar , que M. d'Ucé en faisoit grand cas , qu'elle étoit la bonté même , & qu'elle n'avoit pour tout défaut que le foible de penser que tous ceux qui lui font des confidences sont aussi vrais & aussi bons qu'elle. Il est probable qu'on

m'a desservi. C'est au tems à effacer de mauvaises impressions.

Elle a introduit dans cette maison un M. le Marquis d'Hermancé, jeune-homme de l'extérieur le plus prévenant, du commerce le plus attrayant; mais qui a un genre de gaieté dont nous n'avons pas d'idée vous & moi, ma chère sœur; une gaieté qui fait à tout instant sourire sans qu'on soit bien-aise, & sans persuader que celui de qui elle vient en soit pénétré. Je ne vous rends pas ce que je conçois. Ce n'est pas la gaieté franche & naturelle que nous avons lorsque nous sommes ensemble, vous, Adélaïde, & moi; ce n'est pas celle de notre oncle; &, s'il est possible, c'est encore moins celle de M. de Salny. Oh! pour celui-là, vous conviendriez que la différence est comme de la nuit au jour. On la sent, on en est frappé, & il est difficile de l'exprimer. Si vous y avez pris garde, vous aurez vu que M. de Perganne a eu chez vous, certains momens de cette gaieté

que je trouve , en mon particulier , glaciale & fastidieuse , malgré la vivacité , la subtilité & l'agrément qu'elle affecte.

Vous ne manquerez pas de prendre ceci pour le verbiage à prétentions d'un Provincial qui se donne les airs de juger de ce qu'il n'a pas eu le tems d'observer. Néanmoins , ma sœur , la distinction que je fais a eu le suffrage de M. de Salny. Il l'appèle , en riant , ma découverte ; & il me garantit sérieusement qu'elle fera bientôt goûtée d'Amélie , qui lui a paru , m'a-t-il dit , être aussi disposée que moi à raisonner des différences.

Dussé-je passer la nuit à écrire , il faut que je vous fasse part d'événemens qui vous intéresseront plus que tout ce que je pourrois déjà vous mander de Paris. Adélaïde me gronderoit bien fort , & avec raison , de n'avoir pas commencé par-là la présente , si je la lui donnois à lire. Entre nos adieux & notre arrivée ici , ne diroit-on pas que nous n'avons fait que courir la poste ? Nous avons

cependant été les personnages d'une scène dont il est juste que vous soyez informée , & qui vous plaira infiniment ainsi qu'à notre oncle. Je vous l'aurois racontée plutôt , même en chemin , si je n'avois dû , pour cela , me priver d'être auprès de M. de Salny durant tout le tems qu'auroit exigé le récit que je vais entreprendre tandis que je suis seul.

En partant du château , nous avions fait un détour afin de passer par le village où fut inhumée Cécile. Tous les paysans qui nous ont reconnus , sont accourus nous souhaiter un bon voyage & nous prier de revenir. Leur foule croissant à mesure que nous avancions , il nous ont comme portés au presbytère , où ils ont conjuré M. de Salny de ne pas les abandonner. Ce n'a pas été assez pour eux que de lui entendre dire que son absence ne changeroit rien à leur sort , qu'il avoit pris ses précautions en conséquence ; il a dû , pour les tranquiliser , promettre de revenir les voir au plus tard le printems

prochain *avec la famille & ses amis*. Quelques vieillards , & après eux tout le village , ont prié le Curé de donner régulièrement jusques-là , chaque semaine à sa paroisse , des nouvelles de M. de Salny ... *& de Madame , & de Madame aussi*, se sont-ils écriés tous à la fois , lorsqu'ils ont vu des larmes d'attendrissement & de joie couler en abondance des yeux d'Adélaïde. Ce cri unanime , ce rapprochement inspiré à ces bonnes-gens par la simple nature , ont tellement ému notre sœur & M. de Salny qu'ils ne pouvoient que se serrer les mains sans se rien dire.

Des payfans d'autres villages , qui se trouvoient-là , ont dit qu'ils demanderoient à leur Curé communication de ces nouvelles tous les dimanches ; & il a été arrêté que le jour de notre retour seroit célébré par des réjouissances. Le Pasteur ayant témoigné qu'il avoit à nous entretenir d'une affaire particulière de la plus grande importance , tous sont allés nous attendre autour de la voiture , & au mo-

ment de notre départ ils nous ont comblés de bénédictions.

L'affaire dont le Curé devoit nous parler l'inquiétoit singulièrement. Dès que nous avons été tous les quatre seuls , il nous a beaucoup surpris en nous lisant une lettre par laquelle on lui annonce qu'il a été porté des plaintes contre lui & contre les auteurs & fauteurs de l'épigramme de Cecile , & que M. le Comte de N *** avoit obtenu un ordre rigoureux , dont tout le crédit & l'amitié de la personne qui donnoit cet avis , ne pourroient retarder l'exécution que de quinze jours. Les mots *calomnie* & *poursuites extraordinaires* que contenoit cette lettre , caufoient d'excessives frayeurs à ce Pasteur pacifique , tant pour lui-même que pour M. de Salny qui avoit conçu l'idée de cette leçon publique , & qui l'avoit chargé de rendre ce dernier honneur aux vertus des Benoît.

« Nous avons le tems de conjurer cet orage , lui dit M. de Salny du plus grand

sang-froid. — La lettre a trois jours , répondit le Curé tout troublé ; reste à douze , & après ce terme que ferons-nous ? Je tremble qu'il ne suffise pas d'effacer l'épitaphe demain. C'est ce matin que j'ai reçu cet avis d'un de mes anciens condisciples : l'éducation des Collèges a cela de bon qu'elle forme entre le grand & le petit des liaisons qui sont quelquefois très-utiles à ce dernier. Je me proposois d'aller demain au château pour vous consulter sur ce qu'il y auroit à faire. Nous commencerons d'abord par obéir , par supprimer l'épitaphe , je le sçais bien ; mais quel moyen pourra nous soustraire à ces poursuites ? — Attendez l'ordre , lui répliqua posément M. de Salny , & ayez la bonté d'écrire ce que je vais vous dicter. »

Je joins ici , ma chère sœur , une copie de cet écrit , & je me contenterai d'ajouter que les frayeurs ayant disparu , nous laissâmes le bon Curé persuadé comme nous que cette cruelle affaire pouvoit

d'avance être regardée comme heureusement terminée.

Adieu , Claire. Bon soir. Nos respects & nos amitiés réunis ne feront ici qu'une seule ligne , tant j'ai besoin de repos. J'embrasse de tout mon cœur mon cher oncle , vous & vos aimables enfans.

O B S E R V A T I O N S

E T

P R O P O S I T I O N S

*Faites en confidence à M. le Comte de N***
par M. le Curé de *****.*

(C'est ce que M. de Salny a dicté au Curé.)

Ou M. le Comte se désisterra purement & simplement de ses prétentions mal fondées , fera révoquer l'ordre & cesser toute poursuite , & personne ne lui en sçaura le moindre gré , attendu que s'il a le pouvoir d'effacer des traits gravés sur une pierre , il n'a pas celui d'effacer

des traits gravés dans la mémoire & dans les cœurs ; ou M. le Comte doit s'attendre à ce qu'on prouvera à lui & à tous ceux qui sçavent lire , l'incontestable certitude des vérités suivantes.

1°. Le vieillard qui est venu s'établir dans ce village sous le nom de Benoît , étoit , pour le moins , d'aussi bonne maison que M. le Comte.

2°. Dans leur infortune , ce vieillard & son fils ont fait autant de bien qu'ils ont pû en faire , & sans orgueil & sans bassesse , ils ont volontiers souscrit au mariage de Cécile leur fille unique , avec un artisan qu'ils croyoient honnête. Cécile ignoroit la noblesse de son origine , & M. le Comte ne l'ignoroit pas.

3°. Cette famille a été ruinée par l'ayeul de M. le Comte , ruinée par le plus criminel abus d'une autorité respectable. Les biens maternels de M. le Comte ayant été dissipés , son opulence actuelle est le patrimoine des héritiers légitimes des Benoît ; il ne possède rien qui ne leur soit dû.

4°. Le père de M. le Comte a dernièrement enlevé aux Benoît les seules ressources qui leur restoient. Une longue jouissance injuste lui a servi de titre pour une nouvelle injustice. Les Benoît , dans une demande équitable , où ils ne cherchoient que du pain , ont succombé au crédit du successeur de celui qui les dépouilla de leur patrimoine.

5°. M. le Comte avoit appris de la confiante bonhomie des Benoît ce qu'ils étoient , lorsqu'il a trompé Cécile. Les Benoît le croyoient un artisan , lorsqu'ils l'ont estimé pour les sentimens qu'il leur montrait.

6°. Le chagrin n'a pas conduit au tombeau toute la famille des Benoît. Leur unique héritière , Thérèse , subsiste encore. Elle est tombée en démence.

CONCLUSION. Si M. le Comte laisse subsister l'építaphe de Cécile , on s'en remettra à lui-même , à sa conscience pour les restitutions qu'il croira devoir. Qu'il soit honnête-homme ou non , Thérèse,

née dans la peine & n'ayant jamais connu l'aifance ni une autre condition que celle de la nièce d'un pauvre laboureur, jouira du sort paisible qui lui est assuré. Si M. le Comte ne suspend aussi-tôt toute poursuite, M. le Curé, comme tuteur de Thérèse & au nom de sa paroisse, en réfutant l'imputation de calomnie, prouvera tout ce qui est énoncé ici & revendiquera les biens usurpés. M. d'Ormezan & M. de la Vaudière ont, en dépôt, les pièces justificatives. M. le Curé & sa paroisse ont *cent mille écus* consignés à Paris entre les mains de M. d'Ucé, pour les frais & risques de cette preuve, au cas que M. de N*** soit assez mal conseillé pour leur faire un crime d'une inscription qui ne nomme que des gens vertueux, & s'il veut inconsidérément substituer à cette pierre qui le fâche, un arrêt qui durera plus qu'elle & le ruinera en le nommant.

L E T T R E L X X X I.

M. BELLEFONT

à Madame D'INANGE.

JE commencerai , de peur d'y manquer , par vous charger , de préférence , d'une commission que m'a donnée M. de Salny ; c'est de prier notre oncle d'arranger tout de façon que l'aveugle *Charles* se rende commodément ici , soit avec M. Brivone le Chanoine , s'il vient , soit avec quelqu'autre voyageur connu aux soins duquel on puisse le confier , soit avec quelqu'honnête-homme qu'on payera de ses peines ; vous sçavez , ma chère sœur , qu'on ne regardera pas à la dépense. L'intention de M. Salny est de se charger des frais d'allée , de séjour & de retour. Un oculiste à qui il a parlé , lui fait espérer qu'une opération rendra la vue à ce vieux Domestique : l'excellent cœur n'oublie personne.

Ce M. d'Ormezan , que notre oncle ne nomme qu'avec vénération , ainsi que M. d'Ucé , ainsi que tous ceux qui le connoissent , est absent pour quelques jours. Il est allé respirer à la campagne un air plus pur que celui de la ville. M. de Salny ayant voulu lui faire sa visite , a été renvoyé au 20. Cette visite étoit une affaire capitale pour cet homme ; il est sans exemple en tout ce qui tient au sentiment ; & l'émotion avec laquelle il s'étoit disposé à revoir ce bon vieillard à qui il fut jadis intimément lié , surpassoit de beaucoup celle que le commun des enfans éprouveroit au moment de revoir un père absent depuis plusieurs années.

Le Comte de Blanfac , & le Président de Grissol , que vous aurez sçû être ici , se sont empressés de venir voir M. de Salny , & il n'est point de témoignage d'estime qu'il n'en ait reçu. Ils ont aussi voulu saluer M. d'Ucé , qui afin de jouir plus long-tems des égards qu'on a pour

son ami , a tant prié , tant insisté , que ces Messieurs ont dû souper avec nous hier. Lorsqu'Amélie & ma sœur sont entrées , ils ont été d'autant plus frappés qu'il leur a semblé d'abord que c'étoit Caroline , & qu'ils ont aussi-tôt vu que ce n'étoit pas elle. Je vous rapporterois ici tout ce qui s'est dit à ce sujet , que vous n'en feriez pas plus avancée ; c'est en voyant mon Amélie qu'on peut se convaincre que parler & se taire donnent presque aussi peu l'un que l'autre un aperçu de la réalité. Combien je souhaite de vous la présenter !

Madame de Saint-Phar & son Marquis étoient de ce souper. Celui-ci avoit beau s'exciter , on découvroit , malgré lui , qu'il n'étoit pas dans son élément , quoiqu'il troublât un peu le mien. M. de Salny m'a dit , ce matin , que nous avions ressemblé , M. d'Hermancé & moi , à deux aiguilles aimantées placées trop près l'une de l'autre.

Le Marquis connoît le Comte de Per-

ganne , a vécu autrefois avec lui , & l'a cité dans la conversation , comme un exemple des travers & des peines auxquels s'expose un jeune-homme qui ne s'habitue pas de bonne-heure à avoir ce qu'il appeloit de la tenue dans les idées. — « Il s'attaque , disoit-il , à une femme toujours comme si elle étoit seule au monde & comme si elle devoit croire qu'il y fût seul aussi. Encore *Deucalion* & *Pyrrha* réduits l'un à l'autre , durent-ils , pour se distraire , s'amuser à faire l'un des hommes & l'autre des femmes en jettant des cailloux par-dessus leur tête : aussi méritoient-ils par leur justice d'être sauvés d'un déluge. Perganne veut allier trois choses incompatibles ; il veut avoir , ennuyer , & passer pour aimable. Ce garçon aura été changé par une fraude de nourrice ; on découvrira quelque jour qu'il est le fils d'un gros marchand de la rue Saint-Denis. » — Voilà , ma chère sœur , un échantillon de l'esprit que *fait* M. le Marquis ; vous jugez

qu'il aura pris votre frère pour un Orang-outang.

M. d'Ucé parloit d'argent, d'emprunt, de placement de sommes, au Comte de Blansac & au Président qui ne font ici que pour des affaires; Madame de Saint-Phar félicitoit des yeux Amélie de ce que son Marquis s'occupoit de la former; Adélaïde le portoit à s'épanouir encore plus, l'interrogeoit, renouoit les propos rompus. Il ne soupçonnoit pas qu'elle le tenoit, pour ainsi dire, sur la sellette, ou même comme au pilori, tant ces êtres sublimes se méfient peu de la raison. Amélie cherchoit à se défaire d'un air pensif qui lui revenoit, quelque effort qu'elle fît pour le bannir, & dont elle ne vouloit pas que le Marquis s'aperçût. Toutes les fois qu'elle craignoit que je ne le visse, elle regardoit M. de Salny qui, de son côté, mettoit sans discuter, sans amertume, chaque prétendu bon-mot de M. d'Hermancé dans un point de vue qui n'en ternissoit le faux brillant
que

que pour nos yeux. Dans les intervalles ce digne ami parloit à Madame de Saint-Phar du bonheur de la fille & du caractère solide du gendre de cette Dame , en combinant toutes les pensées d'autrui & les siennes avec cette aisance que personne n'a comme lui , resultat d'une sagesse naturelle prompte à discerner la vérité dans une multitude de rapports qui ne se croisent plus pour elle.

Je continue toujours à déjeuner avec lui ; autant qu'il me le permettra je ferai ici & par-tout comme au château ; je ne renoncerois pas sans le plus grand regret à cette coutume qu'il a souhaité lui-même que je prisse , & qui me procure tant d'avantages que j'apprécie chaque jour mieux que la veille. Ce matin , lorsque nous déjeûnions tête à tête , il m'a dit : - « Je suis très-content d'Amélie & de son père , & son père est très-content de vous. » — Il alloit poursuivre quand Dubreuil est entré & lui a annoncé M. le Comte de Perganne qui demandoit instamment à lui parler.

en particulier & desiroit de n'être vû que de lui seul. Il a d'abord été fort surpris de cette visite , il hésitoit à la recevoir ; mais enfin s'y déterminant par un mouvement où j'ai lû bien plus de cette bonté qui nous charme tous , que de cette curiosité dont il auroit été difficile de se défendre , il a ordonné qu'on introduisît le Comte , & je me suis sauvé chez ma sœur où étoit Amélie.

Adélaïde a vu que je cachois un secret , & le hazard ayant fait qu'on parlât du Marquis lorsque je suis entré , mon air préoccupé a donné à Mademoiselle d'Ucé l'idée assez singulière que j'étois fâché de n'entendre que ce nom-là ; & elle a tout de suite changé le sujet de la conversation. Ma sœur l'a embrassée , elle a rougi , & je les ai embrassées toutes deux. Madame de Saint-Phar nous a envoyé inviter à dîner pour demain ; ces Messieurs dicteront notre réponse : je ne m'en inquiète guère.

J'espérois pouvoir , avant le départ de

la
la
Pe
qu
vo
jou
refl
blâ
déc
n'ai
M
inst
resp
part
crois
en e
Salny
écri
Vau
L'
préfe
sœur.
à fair
confu

la poste , vous mander quelque particularité de l'audience obtenue par M. de Perganne ; mais voilà bientôt deux heures qu'ils se démènent duement renfermés ; vous n'en apprendrez pas davantage aujourd'hui. Ma prochaine vous dira le reste , si on me le permet. Peut-être me blâmera-t-on d'en avoir tant écrit. Je ne déchirerai cependant pas ma lettre , & je n'ai pas le tems de la refondre.

M. de Salny à qui on ne laisse pas un instant , m'a chargé de vous offrir ses respects , & de faire mille amitiés de sa part à notre oncle & à la famille. — Je crois que le Comte descend ; j'entend en effet leur voix dans l'escalier. M. de Salny rentre dans son appartement ; il écrira , sans doute un mot à M. de la Vaudière.

L'heure presse , je dois terminer la présente en toute hâte. Adieu , ma chère sœur. Adélaïde a des courses sans nombre à faire pour *se mettre décemment* , pour consulter les *bonnes faiseuses*. Amélie la

mène par-tout. Elle vous écrira dès qu'elle fera *vêtue & coëffée*, car en Province, ne vous déplaîse, on n'est ni l'un ni l'autre, & mieux vaudroit aller tout nud. Je m'habille aussi, mais quoique ce soit une affaire d'état, ce n'en est pourtant pas une si importante, si pressante qu'il faille tout quitter. Je voudrois pouvoir donner à notre cher peintre une idée du ton *capable*, de l'air *penfieur* de mon tailleur au moment où il me parcouroit des yeux pour me faire un habit sans me prendre mesure. Il me paroît qu'ici les gens chargés de fonctions graves affectent le plus qu'ils peuvent d'être lestes & de parler ou d'agir sans réflexion, & que ceux qui exercent les arts les plus mécaniques font semblant de travailler de génie & finissent par se le persuader.

Dites à Caroline que sa tante lui enverra un carton tout rempli d'*emplettes essentielles*. Nous vous embrassons tous à la Provinciale, *voire même* à la Gauloise & à la campagnarde ; en attendant de vos nouvelles.

L E T T R E L X X X I I.

Le Marquis D'HERMANCÉ

à la Comtesse de CLOSMARRE.

LA place n'est pas tenable , ma belle Dame. Un Suisse pesant trois quintaux abandonneroit mon poste , renonceroit à ma consigne. On ne quitte pas tout pour de pareilles bêtises. La canne à bec de corbin accroche ici toutes mes affaires, j'entends celles que je m'y étois volontairement faites pour vous prouver mon zèle à vous complaire. Il n'est amour du bien public qui puisse y résister. Vous sçavez que certains oiseaux dorment six mois de l'année , que l'approche de l'hiver les rend comme morts, & que la chaleur du printems les ressuscite. Eh bien ! celui que je comptois apprivoiser touche au moment du sommeil , & nous sommes fort loin du joli mois de Mai.

F iij



Je reprends votre dernière en deux parties.

Perganne n'a pas plus de consistance dans le caractère que le plus turbulent des singes qui ont été à sa solde. L'hymen lui serre les pouces , dites-vous ? le menace de l'étrangler s'il ne se dévoue ! Je crois au contraire que s'il y a quelque violence entre eux , c'est de Perganne qu'elle vient ; c'est lui-même qui se met en quatre pour qu'on le marie. Le prophète de malheur a eu raison. Vous souvenez-vous que je vous l'ai prédit lorsque vous vous chargeâtes assez étourdiment de refaire cette éducation manquée ? Je vous pronostiquai que vous perdriez vos soins , que vous vous compromettriez , que le Comte ne serviroit en rien & nuiroit même un jour à votre règne qui eût été si paisible si vous aviez voulu ! Mais on ne répond ni de foi ni des autres.

Ce n'est pas un demi méchant ; il n'est pas sincère ici & sincère là ; non , encore

une fois , non. Il n'a pris que nos couleurs , du jargon , des mines. Vos leçons , dirai - je prostituées ? ne lui ont donné qu'une théorie superficielle. Il n'a été parmi nous , que ce que parmi les dévots on appelle un hypocrite. Soyez certaine que lorsqu'il étoit aux pieds de Madame d'Inange , & lorsqu'il la supplioit de lui permettre de mériter l'honneur de devenir son fils , il étoit exactement lui , lui tout pur , tout ce qu'il peut être ; & que lorsqu'il s'en est repenti , lorsqu'il en a rougi chez vous , lorsque le Salny l'importunoit , c'étoit alors , & seulement alors qu'il se déguisoit , qu'il se contraignoit , & ne cédoit qu'à une foiblesse dont il aura été désespéré le moment d'après.

Ne me citez plus en lui parlant ; je dois éviter de le pousser davantage ; ce seroit l'achever ; ce seroit le *river aux bottes* du Salny au lieu de l'en détacher. La métaphore ne vaut pas le diable ; mais vous la retiendrez mieux qu'une meil-

leure. De pareils animaux font déraisonner.

Votre élève ne vous échappera point ; vous ne l'avez jamais tenu : son cœur , son *chien de cœur* se déroba toujours. Vous comptiez trop facilement sur des dehors qui masquoient & ne changeoient pas un intérieur que vous n'aviez pas fondé , & qui réèle peut-être l'âme d'un d'Ormezan , peut-être celle d'un Salny. Son esprit versatile n'a fait le prothée que pour vous éblouir. Vous n'avez sçu le dresser à feindre qu'avec vous , qu'entre nous ; que pour qu'il pût mieux vous abuser sur les efforts douloureux que lui coûtoit sa feinte.

Sçavez-vous qu'elles feront les extrémités auxquelles vous le porterez ? Je vous le répète ; toutes celles que vous craigniez le plus ; & il s'y précipitera avec la véhémence que vous lui connoissez , dès qu'il ne perdra plus de ses forces en les divisant , en tâchant de vous persuader qu'il combat pour vous contre

lui-même ; contre son amour ; contre Salny.

Que l'enlèvement réussisse ou non , ce sera vous seule qui le marierez , la noce se commençât-elle dans votre appartement couleur de feu. On diroit que vous vous entendez avec le *Marieur*. Votre doctrine est lumineuse , elle est appuyée sur de vraies notions de l'humaine machine ; c'est l'art précieux de devoir aux passions ménagées & satisfaites le plus de bonheur & le moins de peines qu'il est possible. Mais il est des passions qu'on ne peut ménager ; il est des cœurs qu'on ne morigène pas ; vrais cailloux anguleux que rien ne dissout , & dont le poids & la forme entraînent & déchirent tous les fragiles ligamens de la philosophie spéculative. Notre morale est bien la nature rendue à elle-même ; mais observez que l'instinct doit avoir fait le premier pas ; elle n'a de zélés partisans que ceux qui avoient de l'inclination pour elle avant de la connoître à fond , que ceux

qui s'étoient déjà conduits comme s'il la pratiquoient , & à qui l'éducation n'avoit pas fait contracter un pli en sens contraire.

Vous revoyez avec plaisir mes titres à votre confiance ; j'en suis digne du moins par ma sincérité. Rappelez-vous la marche que vous avez tenue pour les acquérir , & avouez qu'une marche absolument opposée ne pouvoit aboutir à rien de semblable entre vous & votre dernier élève. Les mêmes causes produisent seules les mêmes effets. Mes dispositions cultivées par un homme rare , qui étoit dans notre genre ce qu'est Salny dans le sien ; le concours de vos goûts & des miens , & votre suprême artifice , ont fait de moi tout ce que vous avez voulu. Comment avez-vous pû vous persuader qu'en débutant crûment par vos leçons , vous conduiriez à tout votre autre disciple sans qu'il fût préparé à rien ?

J'ai long-tems pensé que vous aviez

sur Perganne de ces droits que vous entendez ainsi que moi , & qui répondent de tout. Je vous croyois d'autant plus assurée de lui , que je vous voyois assayer vos préceptes , ne vous attacher à aucun système suivi. Il est , sans doute , utile & agréable de multiplier les expériences ; mais il faut choisir & arranger convenablement ses instrumens & le sujet ; il faut que ce qu'on en a obtenu tranquillise sur les suites de ce qu'on en exigera. Un jeune chimiste de ma connoissance voulut opérer sur des serpens en vie avant de les bien assujettir ; il cherchoit un excellent remède pour le public , il ne trouva qu'une maladie très-grave pour lui. Puissiez-vous n'avoir pas à gémir de vos bonnes intentions ! Convenez que la jolie male en sçait plus que la tête. Qu'elle *dicte* davantage.

Raymond Laurent nous seroit très-nécessaire ici. C'est-là un sujet bien conditionné. Aussi vous est-il incontestablement acquis. La prudence particulière &

la philanthropie universelle n'ont aucun reproche à se faire quant à ce choix.

Il vous fera plus qu'indifférent de sçavoir que le père de Perganne a cessé ; depuis huit ou dix jours , de boire & de manger ; c'étoit tout ce qui lui restoit de la vie. N'allez pas faire une Duchesse de votre petite fille d'Officier. Perganne , maintenant d'Olincourt , seroit bien assez sot pour la rendre heureuse par - dessus le marché. Prenez-y garde.

D'Inange a passé ici quatre jours. Il est allé saluer le Ministre comme on va saluer un gentillâtre des champs , en voisin ; sans qu'aucune femme ait fait mention de lui , sans qu'on ait même sçû où cela logeoit. Il n'aura parlé que du service , de son métier , de quelque nouveau rêve de Tactique , de quelques vues pour l'amélioration de l'état du soldat , ou d'autres rapsodies de cette espèce ; il en est tout plein. Or jugez comme on l'aura reçu après ce qui m'est arrivé , à moi , vous dis-je. J'avois pro-

posé u
tumer
nuds.
été ,
manch
ches
millie
je vo
mais
mand
en ch
sion.
tion
tenan
Les f
à leu
pour
cher
Je
plus
hum
ques
deux
à pie

posé un projet admirable , celui d'accoutumer le soldat à avoir toujours les bras nus. L'action de l'air fortifie , & c'eût été , en drap , doublure , toile , fil , manchettes , façons & boutons de manches , une économie de près de deux millions par an ; j'en ai les tableaux que je vous ferai voir. L'idée étoit vaste ; mais on ne voit qu'en petit. Je ne demandois pour cela qu'un commandement en chef & cinquante mille écus de pension. Eh bien ! il n'a pas plus été question de mon projet que si le Sous-lieutenant Casimir en avoit été l'inventeur. Les femmes cependant , je dois l'avouer à leur gloire , ne se sont pas épargnées pour le faire réussir. De peur de me fâcher , je reviens à votre d'Inange.

Je l'ai entrevu quelque part, je ne sçais plus où. Je n'ai pas oui dire qu'une figure humaine se soit présentée chez lui : quelques vieilles croix y ont laissé leur carte ; deux Invalides , forcés habits noirs allanz à pied , une douzaine de perruques lon-

gues , une couple de simares ; comme je vous disois , personne ; & rien ne lui sied mieux. Il m'a paru avoir quelque envie de nous mener Madame d'Inange. Le chagrin qu'elle vous cause , & dont vous ne voulez pas , *quoi qu'on die* , vous corriger , est en vérité , le seul motif qui me porte à desirer de la voir ici. Il seroit plaisant qu'il produisît sa Bourgeoise , & que sa fille , qui arriveroit vraisemblablement avec elle , vînt me payer de mon tems perdu auprès d'Amélie.

Mais ne trouvez-vous pas mauvais qu'on plaïsante , vous à qui j'ai l'obligation du précieux don de railler de tout ? Vous vous plaignez de mes bouffées d'humeur. Elles passent du moins , & votre haine vous tourmente sans relâche & va toujours croissant. Vous souvenez-vous encore du petit aspic qui mordit un jour son dard , l'avalâ & creva du venin ! Je ne prétend pas que ce soit-là votre histoire , cependant il y a un avis

sage f
votre
moins
ne cel

Les
les m
reux p
aux v
qu'on
livren
nôtre.
blit.

Ne
Ne m
j'augm
plice.
de la
tenue
occasio
mens
de l'a
rendre
frémis

sage sous cette ancienne plaisanterie de votre façon. De grâce , ressemblez le moins que vous pourrez à ceux dont nous ne cessons de nous moquer.

Les fots sont faits pour nos menus plaisirs , les méchans pour nous aider , les amoureux pour nos gorges-chaudes ; & quant aux vertus , elles ennuyent assez pour qu'on ne les envie pas à ceux qui s'y livrent dans une autre sphère que la nôtre. Vous voyez que ma tête se rétablit.

Ne m'attristez pas ; je vous désolerois. Ne me mordez pas dans votre rage ; j'augmenterois , malgré moi , votre supplice. Si je retrouvois mon cœur pour de la haine , de cette haine sentie , soutenue ; je le retrouverois , par la même occasion , pour une foule d'autres sentimens , pour l'amour platonique , pour de l'amitié comme personne ne m'en rendroit , pour tout le reste enfin. Je frémis de penser où cela me meneroit.

Non. Etourdissons nous l'un & l'autre : Venez vous faire cahoter. Plus d'impromptu qu'à table , plus de fiel qu'au bout de la langue. Venez bien vite.

Si vous ferez une nouvelle connoissance ! certainement. Il ne fera bruit que de nous deux , jusqu'à ce que vous ayez quelqu'un. Je consens même à être quitté , à être inconsolable pendant autant d'heures que vous voudrez. Puis-je me mettre davantage à votre discrétion ? Peut-on faire plus pour distraire une femme ? J'irai plus loin. Donnez - moi trois jours , & je plante là brusquement , sans dire gare , la commère Saint-Phar , Amélie , une autre , une Polonnaise que vous ne connoissez pas , que je ne connois guère mieux , mais qui est assiégée de tous nos jeunes-gens , & qui me soutint hier que je l'avois depuis la semaine passée ; & je me charge de telle de vos novices que vous m'indiquerez , afin que l'instant de votre arrivée soit , entre elle & moi , celui de la plus éclatante rup-

ture. A
me , &
point c
Permet
& à ce

Belle
individ
à plus
sçaurai
quittan
avant
me fige
autant
pas au
cluerez
times.

On
& il n
on bâi
en pa
eux. I
vous ,
doutés
feront

ture. Avouez que je suis toujours le même, & que quelques jours nébuleux n'ont point changé la température dominante. Permettez-moi de revenir à mon oiseau & à ce qui l'entoure.

Bellefont, Salny, Adélaïde, sont des individus, dans l'atmosphère desquels, à plus de cent pas de distance, on ne sçauroit avoir la moindre gaieté. En les quittant, il faudroit faire quarantaine avant de parler & d'écrire. Leur regard me fige l'esprit; & ils s'attirent l'un l'autre autant qu'ils repoussent tout ce qui n'est pas aussi absurde qu'eux, d'où vous concluerez qu'ils sont tout seuls & très-intimes.

On ne rit que quand Salny l'approuve; & il ne rit que de ce dont, parmi nous, on bâille ou on lève les épaules. Je puis en parler sçavamment; j'ai soupé avec eux. Il falloit nous entendre. Diriez-vous, Comtesse, qu'ils ne se sont pas doutés que je me surpassois? Ces Dames seront délicieusement amusées. Je leur

souhaite beaucoup de plaisir , & ne me présenterois plus si je ne me flattois de vous être utile. Mais Laurent le feroit plus que moi dans ce chenil. Vous feriez bien d'y penser.

La tête branlante de d'Ucé n'est plus qu'une machine à compter de l'argent. Il a toujours passé pour fort riche. Les projets de Salny à l'égard de Bellefont le confirment , & je crois que l'Américain sçait presser l'éponge. Ce sera quelque faiseur d'or. Madame de Saint-Phar m'a dit que d'Ucé , dans les premiers jours de sa maladie , a fait un testament où Salny est nommé légataire & chargé de la tutelle d'Amélie , si elle n'est mariée au décès du radoteur. Après ces notes détachées , dont vous tirerez tel parti que vous pourrez , je reviens à la charmante cotterie.

L'imbécille Saint-Phar trouve Salny un génie très-profond ; Bellefont un jeune-homme de belle espérance ; elle se connoît en gens. Cela relève singu-

lièrement
moi ,
un obj
auprès
la chou
gratifié
a voulu
Comte
campag
Puissan
qui n'a
dentell
& qui
aux Fr
aux Bo
de là
votre p
la cruat
le barb
aux bê

Gra
l'ai vû
pas m

lièrement les éloges qu'elle a faits de moi , & vous voyez que ce n'étoit pas un objet de vanité que mon assiduité auprès d'elle. Amélie fait précisément la chouette. Pour m'achever on nous a gratifiés d'un Président qui dit : *ma femme a voulu... J'ai promis à ma femme* ; & d'un Comte de Blansac qui a fait vingt-deux campagnes pour & contre toutes les Puissances , qui a reçu dix neuf blessures , qui n'a sçû qu'hier au soir qu'il y a des dentelles d'hyver & des dentelles d'été , & qui venoit de voir jouer du *Racine* aux François tandis que tout Paris étoit aux Boulevards. Ne me tirerez-vous pas de là ? N'aurez-vous aucune pitié de votre pauvre factionnaire ? Imiterez-vous la cruauté de ces maîtres qui se donnoient le barbare plaisir de livrer leurs esclaves aux bêtes ?

Grande nouvelle. Perganne est ici. Je l'ai vû , je lui ai parlé ; je n'en devine pas mieux ce qu'il trame : son deuil &

la succession ne l'occuperont pas tout entier. Il m'a dit ce que vous sçaurez déjà, que Salny & Bellefont ont ramené Caroline au château. Ce dont il n'a pas jugé à propos de me faire confidence & que j'ai sçû par le moyen de petites intelligences que je me suis conservées, c'est qu'il a passé ce matin plus de deux heures tête à tête avec Salny, chez celui-ci, qui l'a reconduit avec toutes les marques de la satisfaction la plus parfaite & d'une paternelle cordialité. Il est né coëffé : il ne pouvoit manquer de père. Le plaisant, c'est qu'il dîne demain chez d'Ucé qui vient de donner cette excuse pour se refuser à l'invitation que leur avoit fait faire à tous l'approbative Madame de Saint-Phar, qui ne fera point de ce festin de famille, où, sans doute, on tuera le veau gras.

Vos commissions seroient bien faites si leur succès dépendoit de moi. Le Comte de N*** a pris feu d'abord, & je l'artisois deux fois par jour. Tout alloit grand

train, S
taphes
quatre
lettre d
d'étouff
Comte
noître l
Vaudiè
égards
j'extrav
que ce
que ve
& sans
de foll
révoqu
Je cro
de ce c
Que
que M
table à
le mor
de Sal
ou la
a nié

train , Salny & ses collaborateurs en épi-
 graphes auroient été bientôt mis entre
 quatre murailles. Une lettre , une simple
 lettre dont j'ignore le contenu , a servi
 d'étouffoir à ce beau feu. Il y a plus ; le
 Comte de N*** veut absolument con-
 noître les d'Ucé , Salny , d'Ormezan , la
 Vaudière , & il a d'avance pour eux des
 égards inexplicables. Vous penserez que
 j'extravague. Il n'en est pas moins vrai
 que ce même homme qui ne respiroit
 que vengeance , s'est apaisé tout à coup ,
 & sans avoir honte de se démentir , vient
 de solliciter & d'obtenir des ordres qui
 révoquent ceux qui avoient été expédiés.
 Je crois qu'il ne faut se mêler de rien
 de ce qui peut intéresser ce Salny.

Que je n'oublie pas de vous informer
 que M. de Blansac vous a nommée à
 table à propos de gens qui voient tout
 le monde excepté leurs voisins ; que M.
 de Salny vous a donnée pour la Cousine
 ou la parente de Perganne ; que d'Ucé
 a nié le fait , & a été fort surpris d'ap-

prendre où vous étiez ; que Blanfac , Salny & lui se sont parlés bas , & que j'ai feint de ne pas m'appercevoir de leur conférence particulière.

J'attends impatiemment l'explication de tout ceci , & je brûle de connoître vos résolutions actuelles. Vous devez bien compter sur mon ardeur à vous servir puisqu'elle triomphe de ma paresse au point de me faire écrire aussi long-tems. Je baise humblement les mains de ma *belle Dame*. Si ces noms expriment charme & pouvoir , personne ne les mérite comme vous.

P. S. En rentrant pour fermer ma triple lettre , j'ai rencontré quelqu'un de notre connoissance qui sortoit de chez Salny , le Comte de N*** & son père. Concevez-vous quel aimant les y avoit attirés ? Pour moi , je m'y perds. Ils m'ont paru si émus , si pénétrés , si confits en beaux sentimens , que si j'avois pû les éviter je ne les aurois pas abordés. A la

troisième
vies , r
a dit l
tout ce
de vou
quel m

L E
La Co
au

R A Y
présent
instruct
me dir
main ,
indigné
& de l'i
Que fa
de moi
découve

(143)

troisième phrase, — « Oh ! si vous sçaviez, m'a dit le fils ! — Taisez-vous, lui a dit le père. » — Voilà, Comtesse ; tout ce que j'en ai découvert. Je me hâte de vous l'apprendre. Quelles têtes & quel mystère !

(N^o. 71.)

L E T T R E L X X X I I I.

La Comtesse de C L O S M A R R E
au Marquis d' H E R M A N C É.

RA Y M O N D Laurent vous remettra la présente, Marquis ; il aura d'ailleurs mes instructions que je vais dresser. J'ai beau me dire que j'aurai de vos lettres demain, je n'en suis pas moins dépitée ; indignée de n'en avoir pas aujourd'hui, & de l'impossibilité qu'il y a que j'en aie. Que fait-on où vous êtes ? Je suis hors de moi quand je pense à ce que j'ai découvert ici. Laurent sçait tout, vous

contera tout. Il n'y a que vous & lui pour moi au monde. Ma douleur & ma haine ont besoin de s'exhaler. Que je vous détaille ce que je pourrai ; ma tête se fend quand je la penche pour écrire. J'ai passé toute la nuit à mordre mon oreiller imbibé de larmes de sang.

En s'insinuant de chambre en chambre , en furetant par-tout à l'aide de ses fausses clefs , Raymond a trouvé l'un des porte-feuilles de d'Inange. Nous en avons feuilleté les papiers ; vieilles lettres , fadeurs de sa Claire , affaires domestiques , argent payé , ordres remplis , réponses de connoissances ou d'amis ; dans le nombre , est une lettre où il s'agit de moi , de Sophie , de l'absurde Sophie , à qui l'on porte encore lâchement & dans l'ombre , des coups mortels , tandis qu'elle est furieuse , gémissante , désespérée en ne se croyant qu'oubliée.

Malheureuse ! Elle est donc bien convaincue maintenant qu'elle a été , qu'elle est l'objet , non pas de l'indifférence ,
mais

mais
du se
quel
ce qu
cette
qu'il y
qui a
L'opin
oppro
Je
ne me
au mi
lies qu
faut u
des m
supérie
à leur
pour
térées
relire ,
tée tou
ne four
Moi
elles de
IV

mais du mépris de l'homme qu'elle aime ,
 du seul homme qu'elle ait aimé ; & de
 quel mépris ? de celui qu'on ne doit qu'à
 ce qu'il y a de plus vil , ou même de
 cette exécration que n'inspire que ce
 qu'il y a de plus infâme ! Et c'est d'Ucé
 qui a écrit cette lettre. Je lis , je lis...
 L'opinion de ces hommes feroit-elle mon
 opprobre ?

Je le vois bien à présent ; les passions
 ne meurent pas sous ces vaines illusions ,
 au milieu de ces puérités ou de ces fo-
 lies que nous nommons des plaisirs. Il
 faut une massue pour les écraser , il faut
 des moyens plus qu'humains , des forces
 supérieures aux nôtres pour les dompter
 à leur naissance. Eh ! que faut-il donc
 pour les extirper lorsqu'elles sont invé-
 térées ?... Je dépose ici , sans oser les
 relire , des pensées qui m'ont tourmen-
 tée toute cette nuit. Ceux qu'on torture
 ne souffrent pas plus que moi.

Moi infâme ! ces lignes fatales m'ont-
 elles donc donné une âme pour le sentir ?

ou n'avois-je fait jusqu'ici que me le nier à moi-même ? Marquis , je suis franche avec vous. Consolez-moi si vous le pouvez ; mais ne répondez rien à ces horreurs. J'ai cependant un affreux plaisir à les répandre dans le sein de quelqu'un qui ne pourra du moins y croire qu'en les partageant. Non , vous n'y croirez pas , vous m'en dissuaderez , vous me rendrez ce courage que vous ne dûtes qu'à moi , le courage intérieur qui brave des reproches ennemis de ce bonheur que nous avons pourtant fçû trouver quelquefois.

Mais la flamme qui va détruire ces perfides caractères , ne détruira pas l'idée qu'ils ont exprimée , l'image qui est restée dans la tête du lâche qui les a tracés , en passant dans celle de celui qui les a lus. Quelle image de Sophie ! Que ne puis-je l'exterminer par-tout avec le même feu qui va réduire ce papier en cendre !

J'y apperçois quelques mots de la main de d'Inange ! Ah ! pourquoi cette main

ne
est
le 2
dam
Peut
die ,
je n
assur
péril
tout
quan
déter
que

A
récon
imag
mon
Ai-je
les d
je l'a
rentr
silenc
vous
empi

ne me donna-t-elle aucun signe d'une estime... que j'aurois méritée ! *Répondu le 27. Répondu !* Peut-être aura-t-il condamné , mitigé l'opinion de son ami. Peut-être l'aura-t-il confirmée , applaudie , fortifiée. Plus de repos pour moi que je ne le sçache. Je le sçaurai , je m'en assurerai , dussai-je m'exposer à tous les périls imaginables. Je me vengerai de tout ce que je serai forcée de croire , quand je devrois périr avec ceux que je déteste : mon supplice ne peut désormais que s'abrèger , il ne peut augmenter.

Aidez Raymond. Je lui ai promis une récompense... je suis bien heureuse qu'il imagine que c'en soit une ! Il connoît mon but ; je lui abandonne les moyens. Ai-je la présence d'esprit nécessaire pour les discuter avec lui ? Quoi qu'il fasse , je l'approuverai. Servez-lui seulement à rentrer chez d'Ucé. Ce bon office & votre silence font tout ce que je souhaite de vous , & des conseils qui me rendent mon empire absolu , non pas sur ma haine qui

me promet seule du plaisir , mais sur cette honte rébelle qu'il faudra bien que nous assoupissions ensemble.

Laurent emportera les regrets de son dernier maître , qui lui donnera des lettres de recommandation pour d'Ucé , Salny , Bellefont, d'Ormezan. Il part sous le prétexte que son père vient d'avoir une attaque de paralysie , ce que je lui ai fait écrire , & que ce père demande absolument à le voir. Il ne prendra congé que pour le tems que cette maladie exigera qu'il séjourne à Paris. Il tâchera de se placer chez d'Ucé , Salny ou Bellefont ; & si la Vaudière alloit à Paris , ce Domestique reconnoissant s'empresseroit de rentrer à son service. Le prétendu père paralytique fera , au besoin , un frère de la Souchaie qui est prévenu en conséquence.

Perganne a fait une rechute inconcevable. Pour éviter une affaire au criminel , il n'avoit pas paru dans l'enlèvement , & avoit remis la conduite de l'entreprise

à G
quat
mien
la pl
une
niss
cile
mien
tort ,
fanté
noît
ici ,
cassé
premi
tabli.
que b
Ce vi
par-to
montr
de for
alibi ;
tous é
J'at
étoit a

à Germain qui avoit sous ses ordres quatre des gens du Comte & trois des miens. Les précautions étoient prises avec la plus grande sagesse , & même avec une prudence trop timorée. L'or apla-
nissoit toutes les voies , rendoit tout facile en passant par les mains de l'un des miens , sujet unique , esprit fécond , re-
tort , souple comme un gant , âme & fanté de bronze ; que personne ne con-
noît parce qu'il a été blessé , en arrivant ici , d'un coup de fusil qui lui a presque
cassé une jambe , & qu'il a fait alors sa
première sortie , étant parfaitement ré-
tabli. Je ne l'avois d'ailleurs appelé ici
que beaucoup plus tard que les autres.
Ce visage étranger s'étoit présenté seul
par-tout où il falloit que quelqu'un se
montrât. Perganne constatoit donc ainsi
de son mieux ce qu'il entend par son
alibi ; car c'est un homme de plume à
tous égards.

J'attendois qu'on m'avertît que la belle
étoit au lit chez moi , & le Comte y

feroit venu le matin , de bonne heure , à cheval , en se promenant. Le fort veut qu'on se querelle , que la Maréchaussée soit-là à point nommé. Les valets avoient ordre de ne faire aucun mal à Caroline ; ils n'auroient pû l'emporter par force sur un cheval , en l'empêchant de crier , qu'au risque de lui tordre le cou ; ce scrupule les a long-tems embarrassés ; enfin le danger croissant pour eux ; ils ont dû décamper en laissant leur proie que Salny & Bellefont ont reconduite au château ; car il est écrit qu'ils se rencontreront éternellement sur mes pas. Berline , chevaux , on ne réclame rien de ce qu'on a laissé , pour ne point se trahir. Germain est revenu le matin raconter l'équipée à son maître. Ses compagnons sont rentrés de jour , un à un. Mes gens ont encore eu le secret de me faire rire de leurs peurs & de l'utile manière dont Perganne sème les louis d'or.

Tout ceci n'est qu'un accident ; on n'a pas le mot à dire. Mais voici la re-

chute
pour
reau ;
rôle d
la fian
fort d

Il n
répon
nageo
l'attri
il n'a p
vu qu
Vaudi
dit on
qu'un
rous f
élégia
sées ,
étoien

Ces
où je
certain
croyoi
nage

chute du Comte , qui me le fait tenir pour incurable. On l'a mandé au château ; il y a comparu , & y a joué le plat rôle d'un fiancé dont le diable a emporté la fiancée ; & ce n'est pas encore le plus fort des symptômes.

Il n'est plus venu chez moi , il n'a pas répondu à mes billets où je ne me ménageois plus , où je n'omettois rien pour l'attirer ; il a été invisible pour mes gens , il n'a pas voulu parler à la Souchaie ; il n'a vu que son Chanoine Brivone , M. de la Vaudière , & le Salny , avec lesquels il a eu , dit on , des conférences sans fin , jusqu'à ce qu'un exprès de Paris lui a fait habiller tous ses gens en noir , prendre le plus élégiaque congé de la *Dame de ses pensées* , de la mère & de l'oncle ; les autres étoient déjà partis.

Ces autres s'acheminoient vers Paris où je compte que vous le verrez , & où certainement Raymond les verra. Ils croyoient être à tems d'y trouver d'I-nange ; mais celui-ci est arrivé au châ-

teau , par une route détournée , le lendemain du départ du Comte qu'il a dit n'avoir pas rencontré , non plus que la bande des amoureux. Grâce à Laurent , je sçais encore tout ce qui se dit. Ce fidèle garçon ne s'est absenté que pour porter une lettre de l'oncle à M. de Salny , & n'ayant pas pû la lui rendre , il est promptement revenu observer ce qu'on feroit. Il étoit là lorsqu'on a ramené Caroline , & il a très-bien vu que les paroles du Quaker ne tranquillisoient pas entièrement Madame d'Inange sur tous les malheurs dont on se vançoit d'avoir préservé sa fille ; il a été témoin des adieux de ce Quaker , d'Adélaïde & de Bellefont , & m'a redit mot à mot la dernière jérémiade de Perganne , en me remettant toutes les copies arriérées.

Un article que j'enrage de ne pouvoir débrouiller en parcourant & rapprochant ces copies anciennes & récentes , c'est quelles relations à ce M. de Salny avec les d'Inange , avec les d'Ucé , ce qu'il

est ,
venu
je n
danc
rer a
ce q
supp
que
Que
est c
certe
de q
est l
n'en
pête
sans
de m
libles

D'
à d'I
prime
donc

est , & comment & pourquoi il est devenu l'oracle de ces deux familles. Mais je n'ai qu'une partie de leur correspondance. Quels morceaux j'en ai dû dévorer aujourd'hui ! Les lacunes me dérobent ce que je cherche. Votre pénétration ne suppléeroit-elle pas à ce qui me manque ? Cet homme a l'air de se cacher. Que n'est-il vrai que tout ce qui se cache est condamnable ! Si l'on pouvoit sonder cette obscurité , je crois qu'il y auroit de quoi leur causer quelques peines. Il est le pilote de ces deux vaisseaux qui n'en feront bientôt qu'un , auquel la tempête que j'invoque de toutes mes forces , sans voir encore d'où elle naîtra , doit de manière ou d'autre présager d'infail-
libles naufrages.

D'Ucé ! oh , d'Ucé ! j'ai brûlé sa lettre à d'Inange , & je crois la lire ; elle s'imprime sur-tout ce que vois. Quels sont donc ces *aveux* que lui a faits mon in-

time amie ? — *Je voudrois bien que cette femme ne m'eût rien confié.* — Oui , sans doute , il auroit mieux valu pour toi , pour celui à qui tu écris que cette maudite femme ne t'eût jamais parlé. Avec quelle sécurité ils s'excitent l'un l'autre à me placer dans leur opinion au-dessous de la dernière des créatures ! Il faut que j'aie cette réponse du 27. Il me faut tous les papiers de d'Ucé. Comment en faire périr jusqu'à la mémoire qu'il peut en garder ? Raymond se charge de me satisfaire. Je n'examine pas si ce qu'il promet est possible ; il me soulage en me l'assurant. Il agira , il parviendra peut-être à me rendre quelque repos.

Ces papiers écarteroient le voile dont se couvre Salny ; les deux amis n'ont pas de secret l'un pour l'autre , & cet inconnu acquiert tous les jours un ascendant qui m'effraie. Vous verrez que ce sera lui que j'aurai à combattre en chacun d'eux , & qu'il deviendra le refuge du fourbe ou de l'insensé qui a si étrangement

frustr
le re
moi ,
relain
les B
lui-m
au m
éveil
arrive

Je
reçu
doit
teau.
fraye
firer.
on fo
quatr
chez
ne m
avert
la for
appré
que
bien

frustré mes plus chères espérances : je me le représente toujours , & bien malgré moi , comme une espèce de divinité tutélaire pour d'Inange , Claire , Caroline , les Bellefont , d'Ucé , sa fille & Perganne lui-même. Dans ces angoisses indicibles , au milieu de ces songes que je fais toute éveillée , je ne cesse de demander quand arrivera la poste.

Je n'expédierai Laurent qu'après avoir reçu vos lettres & avoir lû celles qu'il doit aller retirer en ville pour le château. La peur les talonne tous ; si leur frayeur me suffisoit , je n'aurois rien à désirer. Des gardes rodent de tout côté , on fouille dans toutes les maisons à trois , quatre , six lieues à la ronde. On est venu chez moi ; j'ai dû attester que mes gens ne m'avoient pas quittée. Je les avois avertis ; on ne les a interrogés que pour la forme. Je n'ai , quant à cela , aucune appréhension ; ce n'est pas à ce sentiment que je me livre. Il s'agit pour moi de bien autre chose que d'un rapt qui n'a

pû être conduit à bonne fin. Encore si l'un des masques eût prévenu tout accident ! Mais il deviendrait dangereux pour nous que la classe subalterne acquît de ces lumières qui font oser tout ce qu'on peut.

Voici l'heure. Les lettres que je vais lire, je crois les tenir ; mon imagination les compose, elle y verse tout ses poisons, & mon cœur s'en abreuve. — J'entends quelqu'un. C'est Raymond. Nous nous renfermons. Je ne vous quitte pas.

Ai-je des tournemens de tête ? Mon œil effaré voit comme de longs traits de sang sur tous ces papiers. Que produira tout ceci ? Lisons. De vous ; après. De *Bellefont* à *Claire* ; Laurent se mettra vite à copier. Voyons le reste. *A la Vaudière* ; ce sera de *Salny*, sa main, son cachet, un antique ; ouvrons, commençons par lui. Quoi ! à peine une page ! je vous la transcrirai, *Marquis*, pour vous apprendre ce dont je tremble que votre longue lettre ne me dise pas le

(157)

mot. Ensuite j'essayerai de vous répondre ; mais une lettre ne fera pas cette fois-ci mon unique réponse.

(N^o. 67.)

L E T T R E L X X X I V.

M. de S A L N Y

à M. de la V A U D I È R E.

DI E U nous protège , mon cher Monsieur. Tout est scû , connu , éclairci. Plus de chagrins puisque nous remontons enfin à leur source.

Je n'ai qu'une minute. Ces lignes ne sont absolument que pour vous.

Les gens de Champcyr vous indiqueront une *Comtesse de Closmarre*. Suspendez toutes poursuites , ne veillez que sur elle , sur ses gens ; mais de près , & sans qu'on s'en doute , sans nommer ni elle , ni moi , ni personne. Je connois votre vigilance , votre prudence , votre amitié.

Je vous embrasse tendrement. Brûlez ceci.

P. S. Donnez tout l'argent qu'il faudra aux bonnes-gens chez qui loge *Thérèse* pour qu'ils la conduisent ici le plus commodément qu'il sera possible ; & faites mes complimens au Curé du village où repose Cécile , en disant de ma part à ce digne Pasteur qu'il peut être tranquille.

LETTRE LXXXV.

La Comtesse de CLOSMARRE

au Marquis d'HERMANCÉ.

QU'EST-CE donc , Marquis ? Salny ! Perganne ! ne m'expliquerez-vous pas cela ? N'aurois-je que Laurent ?

Je supprime ce billet ; la Vaudière ne le recevra pas. La lettre de Bellefont va être fermée & rendue ; j'en interromps la copie ; elle ne vaut pas la peine qu'on la

gard
sa co
faire
mes
parti
la pl
Je
péné
Perga
nous
effort
mais
prend
avoit
nir de
que l
été au
cours
tre m
dés d
lens ,
équiv
vous-
Si j

garde. Raymond va au château achever sa commission , voir ce qu'on y projette , faire ses paquets ; il reviendra prendre mes derniers ordres & la présente , & il partira sur le champ. Je parcours la vôtre la plume à la main.

Je veux croire que vous avez mieux pénétré que moi le fond du caractère de Perganne ; qu'il ne dissimuloit qu'avec nous , qu'avec moi ; qu'il se faisoit un effort pour se mettre à notre niveau ; mais avouez qu'il étoit difficile de ne pas prendre en lui de la confiance , qu'il avoit des instans lucides capables de bannir des doutes , des doutes plus motivés que les miens. Avouez que souvent j'ai été autorisée , non-seulement par ses discours , par ses écrits tout pétillans de notre meilleur esprit ; mais par des procédés décisifs , par des coups de tête excellens , par une suite de démarches non équivoques , à le comparer presque à vous-même.

Si j'ai des torts , je n'ai pas ceux d'une

trop aveugle crédulité. Quelqu'inconstant, quelque peu solide, quelque sujet aux chutes que soit Perganne, n' imaginez point que son âme n'ait pas été entamée par mes leçons & nos exemples; n' imaginez point qu'elle ait pû conserver un fond qui lui laisse aucune ressemblance avec celle des espèces que vous ne citez en parlant de lui, que par une exagération qui vous devient trop familière.

Il se mariera ! je l'aurai marié ! je n'en sçais rien ; mais si cela arrive, ce ne sera pas la moindre marque d'inimitié que je lui aurai donnée, ainsi qu'à ceux dont il rendra la fille, la nièce, l'amie & la protégée malheureuse. J'aurai d'autres armes, ou j'y périrai. Ne croyez jamais au bonheur de Madame la Duchesse.

Je n'ai pas sur lui les droits que j'ai sur vous & sur quelques autres de mes élèves. Soit. Mes relations avec lui n'avoient aussi pour but que lui-même d'abord, que lui considéré non comme

instr
dest
supé
cet
tout
com
P
loit
porte
gré,
jour
Ne l
heur
la fa
ma
M
tout
que
à viv
Si je
née
crète
bien
toujo

instrument de vengeance , mais comme destiné à un certain degré de perfection supérieure qui eût produit naturellement cet effet lorsque le tems en seroit venu , tout en faisant notre gloire & notre joie commune.

Plaisanter , railler , eh ! qui le vouloit plus que moi ! qui s'y prête , qui s'y porte davantage ? Je le pourrai à mon gré , oui , je le pourrai sans trouble un jour ; mais que je souffrirai jusque-là ! Ne l'imputons ni à vous , ni à moi. Malheur à ceux au sort de qui je redevrai la faculté de rire. Encore un mot sur ma conduite à l'égard de Perganne.

Mes confidences ne sçauroient , après tout , évaluées à la rigueur , être prises que pour des avis tendant à lui enseigner à vivre. S'il a mes lettres , j'ai les siennes. Si je me suis trop étourdiment abandonnée quelquefois , dans la chaleur indiscrete d'un intérêt qui avoit aussi son bien pour terme , pensez-vous qu'il ait toujours compté & mesuré ses pas ? Il

m'a confié de ces particularités dont il sçait trop que j'ai le pouvoir & l'art de me servir, pour qu'il me trahisse; de ces traits dont, quand je voudrois, il sera atteint & percé même en fuyant, même dans les bras de sa Dulcinée, même dans l'estime de son Salny, qui n'est pas un asyle où il soit inabordable & où il puisse séjourner.

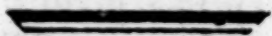
Votre amitié, mon cher Marquis; vous crée des monstres chimériques & détourne votre attention de ceux qui existent, qui m'épient, qui me diffameroient s'ils n'étoient prévenus à tems; monstres qu'aucune imagination ne peut noircir, qu'aucun fiel ne peut salir, qu'à tout prix, à tout risque je dois & prétends punir de ce qu'ils m'ont coûtés de regrets, de pleurs inutiles, & de ce qu'ils m'ont préféré, & de ce qu'ils pensent, & de ce qu'ils trament, & de ce que je pense moi-même.

Je vous ai barbouillé cette feuille à

plus
quien
si je
pitoy
jour
pliqu
malhe
des m
taine
par d
qui se
je me
haïr
tout;

La
J'ap
leur f
dema
dier,
lui,
fille
de ro

plus de trente reprises , tant je suis inquiète. Un seul objet ici me calmeroit , si je n'étois comme écorchée par d'impitoyables furies. Vous souvenez-vous du jour où je vous la montrai , cette réplique à tout , cette recette contre tout malheur , cette puissance qui anéantiroit des milliers de bras prêts à m'écraser , certaine petite boîte d'or que nous ornâmes par dérision du portrait de ce *Clofmarre* qui se croyoit si terrible ? Quand je la vois je me dis : tu ne peux craindre que de haïr sans être assez vengée ; permets-toi tout ; c'est aux autres à frémir.



Laurent revient. Je vais l'expédier.

J'apprends de lui que d'Inange, sa Claire, leur fille Caroline , leur fils aîné partiront demain pour Paris. D'Inange est Brigadier , il y a des affaires ; la cour pense à lui , il avancera son fils , il mettra sa fille dans un couvent. Patrouilles , gens de robe , rien ne le rassure ici , il y lais-

fera ses marmots & le grand oncle. Ils ont fait arrêter un appartement pour eux tous dans un hôtel garni à quelques portes de la maison de d'Ucé.

Puisqu'il en est ainsi, je pars ce soir — dès que j'aurai dîné — avant dîner — dès que Laurent sera parti — dans une heure — le tems seulement de fermer deux coffres, le reste étoit prêt à tout hazard ; je n'étois ici que campée.

Je vais donc agir par moi-même, diriger immédiatement ceux qui agiront pour moi. Ma respiration est plus libre, mon œil plus vif. J'écris à côté d'une glace, je m'y suis presque méconnue. Ma fanté, mes forces renaissent, ma tête se dégage, mon cœur se tait ; il espère. Mes nerfs ont une élasticité, une abondance d'esprits qui me rendent de la plus étonnante légereté.

Les faits vous instruiront de mes résolutions. Raymond me précédera. Il a mes ordres. Voici le billet de Salny à la Vaudière. Plus de correspondance. Ce que

se pr
que
proje
mien

Qu
vous
le S
de l'
super
jour.
Perga
l'une
de m
s'il e
de ce
les â
plus
digne
& qu

Je pressens , ce que je médite , ne pourra que se voir & qu'à peine se dire. Vos projets disparoissent dans l'immensité des miens.

Que je vous envie les progrès que vous me devez , quand vous n'avez pas le *Spleen* ! Que ne suis-je comme vous , de l'or en feuille , toute en brillante superficie ! Nous nous ressemblerons un jour. Je n'ai pas la pusillanimité de Perganne. La *tête* & la *mule* sont faites l'une pour l'autre. Alors plus de bouffées de mauvaise humeur. Oh , Marquis ! s'il est un art de tirer de la joie , même de ce qu'il y a de plus épouvantable pour les âmes vulgaires , je le porterai à sa plus haute perfection & je le croirai digne de vous , vous sur qui je compte & que je vais revoir.

(N^o. 68.)



 LETTRE LXXXVI.

M D E S A L N Y

à M. de la V A U D I È R E. (*)

JE n'eus avant-hier , mon très-cher Monsieur , que le tems de vous écrire quelques mots en toute hâte ; je me dédommagerai aujourd'hui en commentant un texte qui vous aura donné beaucoup à penser. Vos conjectures vous auront probablement plus éloigné que rapproché des faits qu'il est essentiel que je vous communique bien vite. Je m'y détermine après avoir pesé de mon mieux les raisons qui me portoient à les taire en grande partie , & celles qui exigent que

(*) Il manque ici une lettre de M. de la Vaudière à M. de Salny ; la crainte de grossir cette collection en a fait supprimer quelques autres.

je vous les confie sans en rien supprimer. Je ne disposerai ici du secret d'autrui que de son aveu , pour son bien , & pour l'avantage de ceux qui sont intéressés à en être instruits le plutôt possible.

Quoique vous me mandiez que le nouveau rang de M. d'Inange , & son desir de cultiver ses protecteurs l'attirent autant ici que les inquiétudes qu'on a données à sa famille le décident à quitter pour quelques tems le château avec Madame d'Inange , leur fils & leur fille ; je compte que cette lettre-ci vous parviendra avant leur départ. Le peu de succès des enquêtes ne prouvant ni de puissans ennemis cachés ni de nouvelles embûches , & une émigration de Dames ne se préparant pas en si peu de jours , mon calcul me paroît juste. J'espère donc qu'en suivant scrupuleusement nos anciens accords , vous ferez part , de vive voix & en détails , à ces dignes père & mère , de tout ce qui les concernera dans la pré-

sente où vous discernerez aisément ce qui ne sera que pour vous.

Vous m'avez habitué à tel point à l'invariable sûreté de votre commerce, qu'en quelques circonstances que nous soyons, je me dirai toujours, d'après mon cœur, en parlant de vous : *il fera ceci, il dira cela*. Je n'affirme pas que ce soit de la politesse, je ne m'en pique pas plus que de beau style ; mais c'est de l'estime, de l'amitié, de la confiance, que vous préférez. J'entre en matière, & quand vous la connoîtrez, vous ne ferez pas surpris de la longueur des préambules. Un homme qui craint l'eau & qui doit, malgré lui, traverser un large fleuve à la nage, ne se dépêche pas tant à se deshabiller. J'ai dit que je voulois être seul, & j'ai pris par devers moi deux bonnes heures.

M. le Comte de Perganne, aujourd'hui Duc d'Olincourt, est ici maître de biens immenses & de ses volontés. A peine est-il arrivé qu'il est venu me faire une visite, & pourquoi ? Pour implorer

ma

ma
géné
plus
com
en an
plus
ment
le-co
que
veuil
rous
ne ri
fois c
pour

Ce
des m
pour
ciété
de to
les ab
ses pr
ruptio
& fo
nomm

IV

ma protection & me faire sa confession générale. Vous ne vous y attendiez pas plus que moi. Après une pareille surprise, comment se flatter d'être cru en vous en annonçant d'autres incomparablement plus fortes ? Je raconterai tout simplement, & ce sera à vous à faire les hauts-le-corps à votre tour. L'unique demande que je me permettrai, c'est que vous veuillez être bien convaincu que j'ai pris tous les soins dont je suis capable pour ne rien avancer comme vrai que je n'en sois certain, que je n'en aie cent preuves pour une.

Ce jeune-homme formé d'abord par des mains vertueuses, n'en est sorti que pour tomber dans la plus pernicieuse société qu'on puisse imaginer, la sentine de tous les vices, résidu infect de tous les abus d'une civilisation qui pêche par ses premiers élémens, de toutes les corruptions de tous les genres, qu'entassent & fomentent, dans ce gouffre qu'on nomme Paris, une excessive population,

tin luxe effréné , l'opulence & la misère extrêmes , l'irréligion & la futilité.

Une fausse honte , l'envie d'égaliser ses modèles , ont concentré dans cette âme neuve les vertus qu'elle aimoit , les y ont enfouies ; ont perverti celles de ses facultés qu'un combat inégal la forçoit de leur abandonner. La crainte du ridicule , une stupide admiration , le desir d'en inspirer un jour , le désordre des sens , un orgueil assez dupe pour se nourrir de bassesses & de mots vuides , y naturalisoient imperceptiblement les vices & le crime , sans pouvoir encore en chasser les vertus qui y faisoient de tems en tems sentir leur présence par le tranchant du remords. Cette fatale émulation étoit adroitement excitée par une femme qui , d'après ce que j'ai été forcé d'en apprendre pour évaluer la sorte d'empire qu'elle a sçu se créer , pourroit presque être appelée le principe du mal personnifié & revêtu de tous les charmes qui rendent la beauté séductrice.

I
 fille
 vrag
 desir
 accru
 instig
 leurs
 que l
 de ré
 S'il
 loin d
 garoi
 conçu
 dissipe
 voit l
 tenoit
 troien
 noît p
 apperq
 lie qu
 Comte
 empru
 lumier
 fond

Le goût de ce jeune-homme pour la fille de notre ami M. d'Ucé , fut l'ouvrage des sens ; sa violence fut celle du desir contrarié , irrité par des obstacles , accru par la vanité , & enhardi par les instigations de conducteurs prêchant par leurs œuvres , en qui tout ne retraçoit que la facilité de vaincre & l'impossibilité de résister.

S'il n'eût vu Amélie qu'en Province , loin des guides sur les pas desquels il s'égaroit en cherchant le plaisir , il eût conçu pour elle une passion qui auroit dissipé le prestige. Cette vérité , il ne pouvoit la voir dans l'illusion où on l'entretenoit ; mais ses principes la lui montroient , une main invifible qu'il ne méconnoît plus , l'en rapprochoit fans qu'il s'en apperçût. Le portrait d'une autre Amélie qui n'est pas dans le cercle où le Comte ne suivoit que des mouvemens empruntés , ce portrait est un rayon de lumière qui lui fait voir plus clair au fond de son cœur.

Dès-lors il recherche une estime qui lui convient davantage. Une autre crainte succède en lui à celle du ridicule appliqué à des vertus. Il travaille à acquérir des droits dans une autre société que celle qui l'égara. Il s'informe, il apprend que M. d'Inange n'est que Colonel titulaire, que c'est un Officier du plus grand mérite, qui a bien servi son Roi, qui n'a pour lui que sa naissance & ses services, qui ne connoît ni brigues, ni promoteurs, ni protectrices. Il recueille les faits, il use du plus beau privilège que lui donnent un grand nom & de puissantes alliances. Il met un Ministre équitable dans le cas d'accorder sciemment à l'homme modeste ce que la meilleure volonté & le plus vaste génie n'empêcheront jamais l'intrigant avantageux d'obtenir plutôt que lui. M. d'Inange est décoré, fait Colonel, a un régiment, & le Ministre ne lui désigne M. de Perganne comme celui qui a sollicité ces récompenses honorables, que par une

effusio
me qu
juste.

M.

à sa f
qu'un
tions.
que je
le plu
servati
compte
& non
je pour
compl
sur cha

Si C

blées e
l'une se
l'autre
auroit é
ainsi qu
rappeloi
de la B
& Made

effusion de reconnoissance envers l'homme qui lui a fourni une occasion d'être juste.

M. d'Inange présente , recommande à sa famille M. le Comte comme quelqu'un à qui il a d'importantes obligations. — Revenons au cœur de celui-ci, que je puis dire m'avoir offert le champ le plus fertile que j'aie jamais vu d'observations morales & sentimentales. Je compte que vous voudrez bien me suivre & non me devancer. J'irai aussi vite que je pourrai ; mais je vous avertis que je me complais singulièrement à appuyer un peu sur chaque pas.

Si Caroline & Amélie s'étoient ressemblées en tout , les impressions faites par l'une seroient trop rentrées dans celles que l'autre avoit faites , & notre enfant perdu auroit été ramené d'où il partoit. C'étoit ainsi que notre voiture allant en poste rappeloit à votre nièce tous les tourmens de la Berline. Si Mademoiselle d'Inange & Mademoiselle d'Ucé ne se fussent pas

ressemblées du tout ; le goût de M. de Perganne pour Amélie n'eût pas si directement amené le louable besoin d'aimer Caroline. Tout ceci tient à la loi physique du rappel de nos sensations l'une par l'autre.

Amélie devoit être effrayée , pour que l'espoir ne vînt pas rendre la poursuite plus tenace. Caroline , je crois l'avoir devinée , devoit estimer M. de Perganne , pour qu'il vît mieux le prix de l'estime ; être sensible à un véritable amour , pour que l'espoir vînt lui donner cette énergie qui foumet les autres penchans. Enfin le spécifique tient ici son efficace de son exacte proportion avec le mal que tout me persuade qu'il a radicalement guéri. — Mais , arrivé au château , M. le Comte n'étoit pas encore fauvé.

Cette femme étoit dans le voisinage : il retombe plus malade que jamais. Les accès se succèdent. Il perd chez elle ce qu'il gagne au château ; la guerre intestine recommence , & chaque fois qu'il

aborde
deuse
proje
lioit ,
le pro
t-il le
lettre
nouve
che la
pour
Ma
amour
& c'e
les ga
plutôt
pas d'
nature
intére
alléga
rables
& ce
de tou
y a lon
multip

aborde cette *Circé* , il subit la plus hideuse métamorphose , d'autant plus qu'au projet de le maintenir absurde , elle alioit , au gré de ses desirs de vengeance , le projet de le rendre malfaisant. Touche-t-il le seuil de sa porte ? en reçoit il une lettre ? Tous ses travers reprennent de nouvelles forces : c'est *Antée* qui retouche la terre ; il faut le soutenir en l'air pour l'étouffer.

Mademoiselle d'Inange , le véritable amour , les vertus & la raison triomphent , & c'est en mes mains que sont déposés les gages de la victoire & les otages ou plutôt le vaincu lui-même. Vous n'avez pas d'idée , mon cher Monsieur , de la nature des pièces justificatives dont cet intéressant régénéré étaye chacune de ses allégations à la fois humiliantes & honorables , puisqu'elles attestent ce qu'il étoit & ce qu'il est devenu. Je l'ai retourné de tous les côtés ; vous aurez appris qu'il y a long-tems que je l'observe , que j'ai multiplié , à son insçû , les expériences

pour le bien connoître ; nous ne nous quittons presque pas depuis son arrivée.

Nous avons été ensemble chez le Ministre qui nous a reçus en homme sensible que les affaires de l'État n'ont point dérobé à l'humanité & à l'amitié. Il paroît chérir M. de Perganne. C'est cet affable Ministre qui m'a raconté ce que je vous ai dit plus haut des sollicitations faites par le Comte en faveur du Colonel.

Parmi ces pièces justificatives , il y a des lettres qui ne pouvoient être dénoncées que par l'honnêteté la plus véridique, la plus fermement résolue à ne jamais se démentir. Il en est de telles que je n'ai pû les lire sans frissonner , que je ne puis regarder sans attendrissement celui qui est assez épris de la vertu pour l'embrasser avec transport & pour abjurer courageusement des maximes pestilentielles qui avoient pour elles sa jeunesse, toutes ses foiblesses , l'habitude , & la vanité. Si j'avois un fils , je changerois les

noms
serve
en ra
d'ent
M. d
lui av
corre
que
expér
n'am
épar
doule

Il
bon
voit
oncle
plaisi
le C
le C
dema
pour
com
dépar
croir

noms de pareilles lettres & je les conserverois toutes pour les lui faire lire & en raisonner avec lui lorsqu'il seroit en âge d'entrer dans le monde. Je crois comme M. de Perganne , que si son Gouverneur lui avoit mis sous les yeux une semblable correspondance , en accompagnant chaque partie des réflexions que la seule expérience ne suggère pas toujours ou n'amène que trop tard , il lui auroit épargné bien des fautes & bien des douleurs.

Il m'a procuré la connoissance de ce bon vieillard qu'il négligeoit , qu'il n'avoit pas vu depuis trois ans. C'est un oncle des Brivone , qui m'a fait grand plaisir en m'annonçant que son neveu le Chanoine , n'ayant pû venir avec M. le Comte de Blansac , doit arriver ici demain avec *Charles* à qui j'espère qu'on pourra rendre la vue. J'avois donné cette commission à l'Abbé la veille de mon départ , & je lui avois fait l'injustice de croire qu'il l'avoit oubliée. Sa lettre à

son oncle me prouve que j'ai eu tort de prier M. Bellefont de vous en écrire. Je reviens à M. le Duc , que pour éviter la bigarrure & sauf l'étiquette , j'appellerai encore le Comte de Perganne.

Il a répété mot à mot à son Gouverneur ce qu'il m'a confié & le contenu des lettres , tout ce que je viens de vous esquisser. J'ai cru un instant voir cet instituteur expirer de joie dans les bras de son élève qui fendoit en larmes , & à qui il a dit , après s'être long-tems recueilli pour recouvrer la parole :

« Je n'ai pu vous prémunir contre ces dangers dont je ne croyois pas l'existence possible. Si j'avois vu ce que vous m'affirmez , j'aurois imaginé que je me trompois , ou je serois mort de désespoir de vous y sçavoir si malheureusement engagé , vous que j'ai chéri comme un fils. Pardonnez , M. le Duc , poursuivre-il ; votre rang ne m'imposeroit pas le devoir de vous aimer ; qu'il ne me prive pas de la satisfaction de vous témoigner

comb
poise
pour
me p
Tous
qu'à
tin a
crû t
lui o
en vo
ponse
de to
Le
porte
verte
lignit
lorsqu
voir p
donne
lui, n
de nu
vons
venir
nuez

combien je vous aime. Il faut que le poison ait été bien pénétrant , bien actif , pour avoir fait tous les ravages que vous me peignez dans un cœur tel que le vôtre. Tous les replis m'en étoient si connus , qu'à supposer que j'eusse comparu ce matin aux pieds du juge suprême , j'aurois crû toucher pour moi sa clémence , en lui offrant les vertus que j'avois cultivées en vous avec tant de succès. » — La réponse de l'élève nous a émus au-delà de toute expression.

Les jugemens que m'ont obligé de porter ses confidences & mes découvertes , seront aussi purs de toute malignité que ceux que j'ai portés de lui lorsqu'il m'a souvent fait craindre d'avoir perdu tous les soins que je me suis donnés pour l'approfondir. Ni vous , ni lui , ni moi , nous ne nous permettrons de nuire à qui que ce soit , si nous pouvons sans cela détourner le mal de l'avenir & réparer le mal du passé. Continuez , mon cher Monsieur , à veiller

assidûment sur la personne que la plus absolue nécessité m'a forcé de vous nommer dans mon billet d'avant-hier ; sur ses démarches , sur celles de ses Domestiques , & imaginez quelque prétexte plausible pour recommencer auprès de ceux-ci des interrogatoires dont les suites soient à votre disposition , afin que justice soit faite du moins en partie , & qu'on empêche ces gens d'être dorénavant les instrumens gagés de quiconque projetteroit un attentat aussi grave. Il ne s'agit que de les intimider pour cette fois , & leur prouver que ce n'est qu'à l'espoir d'une conduite irréprochable qu'ils doivent attribuer la suspension des procédures. Vous entendrez tout cela beaucoup mieux que moi.

Raymond Laurent a dit vrai en louant le fond du caractère de M. de Perganne dont je répugnois tant à croire le mal qu'on en disoit. Mais comme je n'étois pas sans quelque erreur lorsque je me refusois à ajouter foi à ce qu'on en dé-

bite
vét
vou
plus
que
lors
qui
mon
M.
que
le l
siez
serv
J
l'aîn
pron
moir
trou
qui
qui
donn
infor
faute
il fa

bitoit , & qui avoit aussi son côté de vérité ; il se pourroit que Laurent eût voulu nous en imposer en louant avec plus de justice qu'il ne croyoit. Cette question ne vaut pas qu'on s'y arrête , lorsqu'on en tient une toute décidée & qui n'est sujette à aucune exception. Raymond a ouvert des paquets expédiés par M. d'Ucé ; ses motifs seroient excellens , que ce procédé suffit seul pour que , sans le lui alléguer ni me citer , vous lui disiez que vous n'avez plus besoin de ses services.

J'adresserai la présente à M. Brivone l'aîné , en le priant de vous la remettre promptement & en main propre sans le moindre intermédiaire. Nous pourrions trouver pour ce Laurent une occupation qui ne mettroit à sa disposition que ce qui n'appartiendrait qu'à lui. Je voudrois donner ainsi du pain à gagner à tous les infortunés qui se vendent à l'intrigue faute d'autres moyens de subsister. Mais il faut qu'ils travaillent , d'autres secours

ne sont dus qu'à l'infortune honnête. Ne différez pas à nous envoyer Thérèse le plutôt & le plus commodément qu'il sera possible.

M. Bellefont vous offre ses respects ainsi qu'à M. d'Inange, & ses amitiés à Madame sa sœur & à ses neveux & nièces. Il a chaque jour de nouvelles raisons d'aimer Amélie qui n'en est plus de son côté, qu'à ne pas oser lui en dire autant. L'ami d'Ucé en a écrit sur ce ton à M. d'Ormezan qui a répondu à sa manière, avec cette hilarité des bons-gens si délicieuse pour ceux qui la partagent. Sa réponse à d'Ucé contenoit une incluse bien fermée, adressée : à *Mademoiselle Amélie pour remettre, s'il lui plait, à Monsieur Bellefont. S'il lui plait en grandes lettres.* La commission a été faite très-punctuellement, & à l'ouverture de cette incluse votre neveu y a lu en gros caractères :

« J'aime de tout mon cœur M. Bellefont & je lui donne ma foi. Pour

qu'
acte
qui
cach
A
d'Uc
Roda
le ca
feuil
a be
Le
belle
mêm
M.
ni à
demo
le leu
conno
moign
tent to
le pa
que ce
des ton
qu'il l

qu'il n'en doute pas je lui remets cet acte signé de ma main devant le témoin qui l'a signée aussi & y a apposé son cachet. »

Au bas étoit la signature d'*Amélie d'Ucé* d'une part , & de l'autre celle de *Rodolphe - Félix - Rémi d'Ormezan* , avec le cachet. Vous vous souvenez de la feuille blanche. Cette plaisanterie nous a beaucoup réjouis & vous fera plaisir. Le *s'il lui plaît* de l'adresse ôte à la belle Amélie toute envie de se plaindre, même en riant.

M. le Duc n'ose écrire à M. d'Inange ni à Madame , & tout aussi peu à Mademoiselle Caroline. Je les attends pour le leur présenter comme une nouvelle connoissance à faire. M. d'Ucé lui témoigne la plus sincère estime ; ils rachètent tous les deux on ne peut pas mieux le passé. Pour Bellefont , il ne sçait que ce que je lui dis , & il croiroit avoir des torts à pardonner à M. de Perganne , qu'il les oublieroit dans l'intimité qui

se forme entre eux. Le Duc fait aussi oublier aux Dames combien le seul nom du Comte les effrayoit.

Je suis d'autant plus charmé de la confiance, de la flatteuse préférence dont il m'honore, qu'elles me mettront à même de travailler en personne à l'ouvrage le plus doux à mon cœur, au bonheur de M. & de Madame d'Inange dans celui de leur fille chérie, par une alliance qui ne pourra qu'applanir à leurs autres enfans la carrière de la fortune, & leur ouvrir celle de la gloire dans un monde où celle-ci exige, suppose si nécessairement celle-là. Mon zèle peut seul justifier cette préférence ; il est bien excité par tous les avantages que je m'en promets pour eux & pour un jeune-homme que nous aurons rendu à la vertu, à l'amour, à l'amitié, à la nature, à la patrie.

Vous, mon cher Monsieur, vous le *Nestor* de la famille, vous de la bouche de qui découle la persuasion, dites-leur ce que vous inspirera un sujet si fécond,

si att
que
hos
dem
tion
rorit
séque
tête-

Le
faill
& se
tour.

So
& d
mée
man
deux
rez,
au m
diale
resp

si attrayant , si intéressant pour eux. Faites que le moment de leur arrivée ici réalise nos projets , ceux que je souhaite ardemment qu'ils forment à mon invitation , & sur les paroles que tout m'autorise à leur porter. Ecrivez-moi en conséquence , toujours dans notre amical tête-à-tête.

Le Duc est parti ce matin pour Versailles ; il n'y sera que quelques heures , & se propose de vous écrire à son retour.

Soyez l'interprète de mes sentimens & de ceux d'Adélaïde que j'aurois nommée plutôt si tout ce que je peux vous mander ne venoit pas également de nous deux. Complétez , dès que vous le pourrez , notre félicité en y venant prendre part au milieu de nous. Je vous embrasse cordialement & suis avec le plus tendre respect , mon cher Monsieur , votre &c.



L E T T R E L X X X V I I .

M. B E L L E F O N T

à M. de la V A U D I È R E .

M O N C H E R O N C L E ,

Que d'événemens se sont succédés ou pour mieux dire , entassés depuis quelques jours ! aucun de nous n'a pû vous écrire. Plus calme enfin , je me hâte de vous en détailler tout ce qu'une lettre pourra vous apprendre , en me félicitant beaucoup de ce qu'une lettre ne sçauroit vous faire éprouver les vives douleurs dont vous n'aurez qu'une image extrêmement affoiblie par la certitude qu'elles sont passées.

Jeudi , nous soupâmes en famille , c'est-à-dire , sans étrangers , & de meilleure heure qu'à l'ordinaire parce que M. d'Ucé devoit prendre le lendemain

de grand matin une potion que le médecin lui assuroit devoir achever de décider sa convalescence. M. de Salny devoit sortir dès qu'il seroit levé pour diverses courses utiles à votre affaire , & pour rendre la visite de l'abbé Brivone arrivé depuis peu chez son Oncle , & y conférer avec l'occuliste sur les yeux de Charles à qui l'on vouloit faire l'opération dans la matinée. Pour moi , j'avois donné parole à M. le Duc , ci-devant Comte de Perganne , d'aller le réveiller pour nous promener ensemble en chenille , en chapeau rond , & revenir tous les deux déjeuner avec M. de Salny qui avoit promis de rentrer le plutôt qu'il pourroit , afin de tenir compagnie à son ami M. d'Ucé, obligé de garder la chambre ou même le lit jusqu'à midi.

Le vendredi , chacun se leva & tira de son côté , selon le plan de la veille , en laissant le malade dormir , & sans se douter le moins du monde de ce qui arriva. Eh ! qui pouvoit le pressentir ?

A notre retour, du bout de la rue, M. le Duc & moi nous voyons un fiacre sortir de la porte cochère de la maison de M. d'Ucé, les planches levées; un homme de la Police étoit sur le siège à côté du cocher, quelques gens armés étoient montés derrière. Nous dûmes nous arrêter à quatre portes de-là pour laisser passer ce triste cortège & la foule qui l'entouroit. Nous n'y concevions rien; nous demandâmes ce que c'étoit : c'est, dit-on, un assassin, un empoisonneur qu'on mène en prison. Nous ne pouvions concilier ce rapport d'un homme du bas peuple, avec le lieu d'où sortoit la voiture. Nous doublons le pas pour entrer dans la maison.

L'escalier, la cour, les corridors, jusqu'aux antichambres, tout est rempli de gens qui parlent à ne pas s'entendre. Des suppôts de la Justice sortent de l'appartement de M. de Salny. Ils y ont apposé le scellé, & font emporter deux cassettes, un porte-feuille, tout ce qu'ils

ont t
idée
la ma
de Sal
ma so
que c
tout
nous
coniq
en s'
achev
No
cham
y son
de D
ne sç
conne
Nos
autou
que
comm
quie
Je
Dubr

ont trouvé sur la table. Notre première idée fut que quelque scélérat caché dans la maison avoit menacé les jours de M. de Salny , de M. d'Ucé , de sa fille , ou de ma sœur. Nous prions qu'on nous explique ce que nous voyons. Je tremble de tout mon corps ; le Duc est aussi troublé ; nous n'entendons rien aux réponses laconiques que nous font ces Messieurs en s'en allant. Les récits de la populace achevèrent de nous désorienter.

Nous passons précipitamment dans la chambre voisine ; Amélie & Adélaïde y sont étendues , évanouies , entourées de Domestiques qui pleurent , crient , ne sçavent ce qu'ils font & ne nous reconnoissent pas , tant ils sont consternés. Nos regards attirés par le bruit qu'on fait autour du lit , y découvrent M. d'Ucé que deux médecins vont abandonner comme déjà frappé de la mort ; c'est lui qui est empoisonné.

Je sens mes forces défaillir , le Duc , Dubreuil en pleurs accourent , me sou-

tiennent ; nous tombons le Duc & moi dans les bras l'un de l'autre en demandant ensemble à Dubreuil , aux Domestiques , où est M. de Salny ? Un gémissement universel mêlé des cris perçans de ma sœur revenue à elle , nous apprennent ce que personne ne peut nous dire , ce que vous ne pourrez croire , mon cher oncle : c'étoit lui , c'étoit M. de Salny qu'on avoit emmené dans ce fiacre si ignominieusement escorté.

L'horreur & la fureur nous coupent la parole , nous empêchent même de comprendre ce qu'un des médecins nous rapporte de ce qu'il sçait. Je me traîne vers Amélie , vers ma sœur , que leurs femmes-de-chambre secourent , & qui en recouvrant tout-à-fait l'usage de leurs sens me navrent mille fois plus encore par l'expression inarticulée de leur désespoir que par l'insensibilité qu'elles regrettoient. Enfin , dès que nous pûmes attacher une signification aux mots qui jusque-là n'avoient été pour nous que

des
avoir
drog
tel ;
j'étoi
qu'au
les p
son ,
avec
me q
quidan
signale
traits
aux h
lui-mê
aussi-tô
Vain
maison
on a ,
dans s
son adr
d'une p
papier c
formell

des sons ; on nous dit que M. d'Ucé avoit pris , avec sa potion , quelque drogue inconnue dont l'effet étoit mortel ; qu'on avoit appelé du secours , que j'étois déjà sorti & M. de Salny aussi ; qu'au milieu de l'alarme que répandoient les premiers signes des ravages du poison , des gens de justice étoient entrés avec main - forte , cherchant un homme qu'ils qualifioient injurieusement de *quidam* sans aveu , dont ils avoient le signalement qui ne pouvoit , quant aux traits , à la taille , à l'âge , au maintien , aux habits , qu'indiquer M. de Salny lui-même , qu'ils ont saisi *de par le Roi* aussi-tôt qu'il est rentré.

Vainement a-t-il , ainsi que toute la maison , protesté qu'on se méprenoit ; on a , poursuivit ce médecin , trouvé dans ses poches une lettre ouverte , à son adresse , qui jointe à quelques prises d'une poudre suspecte que renfermoit un papier qui y étoit contenu , a déposé assez formellement contre lui pour qu'on se

crût en droit de s'assurer de sa personne & de le transférer en prison , ce qu'on a exécuté sur le champ. Il n'y a apporté d'autre retard , il n'y a opposé d'autre résistance que les plus paisibles déclarations qu'il étoit innocent , & d'instantes prières pour qu'on lui laissât embrasser son ami & voir comment il se trouvoit, M. d'Ucé avoit perdu toute connoissance. On a dressé un procès-verbal , ajouta le Docteur ; on a spécifié les meubles fermés de l'appartement de cet étranger , on a appliqué le scellé par-tout , emporté ses portes-feuilles & cassettes. Le reste , nous en étions témoins.

Après nous être informés du lieu où l'on croyoit qu'il avoit été conduit , nous allions sortir le Duc & moi , quand M. d'Ormezan est entré dans la chambre où nous étions réunis , & dont le seul aspect a failli lui causer la plus dangereuse révolution. On l'a conduit près du lit où son ami gissoit sans aucune apparence de vie que celles qui pronostiquent

une

une
nétr
rieu
qu'e
voul
son
bouc
man
curio
ouis
d'inc
poiso
expres
état d
ses ye
l'autre
M.
& lui
de vo
ble , j
heurs
— Il
curieux
aux D
IV

une mort prochaine. Ce spectacle le pénétrait d'une douleur morne & silencieuse qui serroit tous les cœurs ; & lorsqu'en sortant d'un long abattement , il a voulu sçavoir de quelle maladie expiroit son ami ; lorsqu'il a vu que toutes les bouches étoient muettes ; lorsqu'il a demandé pourquoi cette foule , cette avide curiosité du public ; ces mots qu'il avoit ouïs en passant , de prison , d'aventurier , d'inconnu , de criminel , d'assassin , d'empoisonneur ah , mon oncle ! quelles expressions pourroient vous peindre notre état & celui où fut ce vieillard quand ses yeux nous eurent parcourus l'un après l'autre !

M. le Duc s'avance , lui serre la main , & lui dit : — « Nous avons tous besoin de vous , Monsieur ; descendons ensemble , je vous en prie. Il est d'autres malheurs que le courage doit faire cesser. » — Il ordonne à Dubreuil d'écarter les curieux inutiles , au cocher d'atteler , aux Domestiques oisifs de fermer les

portes après avoir fait sortir la voiture. Nous arrachons les Dames d'un lieu de désolation , & pourvoyons à ce qu'elles soient secourues en cas de nouveaux accidens. Après nous être efforcés de leur présager quelque changement favorable dans les cruelles circonstances qui nous accabloient , nous revînmes , avant de partir , baigner de nos larmes le corps inanimé d'un malade qu'aucun de nous ne se flattoit plus de revoir , & nous exigeâmes des médecins qu'ils ne le quittassent pas que nous ne fussions rentrés, le trépas fût-il indubitable. Le desir , un espoir confus d'être utile donnoient des forces à M. d'Ormezan qui n'interrogeoit plus que par ses regards ; nous le soutînmes sous les bras pour lui aider à descendre l'escalier & à monter dans la voiture.

Nous n'étions pas à dix portes , que nous dûmes attendre que des équipages de voyageurs qui venoient d'arriver dans un hôtel garni , nous eussent fait place ,

& nous entendîmes un valet de louage qui disoit à un cocher de remise: *chez M. d'Ucé & vite.* Nous n'eûmes aucun regret de n'avoir pû voir qui c'étoit , parce que M. le Duc en sortant de l'hôtel avoit défendu au portier de laisser entrer personne.

M. d'Ormezan nous dit , en chemin , qu'il venoit de recevoir de vous une lettre alarmante, dans laquelle il y en avoit une pour M. de Salny , qu'il s'étoit empressé de rendre lui-même d'après tout le bien que vous & M. d'Ucé lui disiez depuis quelques mois de cet honnête-homme. — « Votre Oncle , ajouta-t-il en s'adressant à moi , me mande que la famille d'Inange est partie pour Paris , & il me paroît tourmenté de je ne sçais quelles craintes pour vous tous dont j'espérois découvrir la cause en en raisonnant avec d'Ucé. » — Nous arrivions alors à l'endroit où étoit renfermé comme un scélérat le plus respectable des humains.

On nous refusa d'abord la permission

de le voir , de lui parler. M. le Duc écrivit deux lignes à un Magistrat , & Dubreuil , qui avoit absolument voulu nous suivre , revint avec un ordre de nous laisser entrer.

Avec la voiture qui ramenoit Dubreuil pour qu'il y eût moins de tems perdu , nous vîmes arriver le carosse de remise que nous avions apperçu , & notre surprise fut extrême lorsque nous reconnûmes M. d'Inange qui en descendoit & que le Duc nomma M. le Brigadier. Il salua affectueusement celui-ci & M. d'Ormezan , m'embrassa & nous dit que ce qu'il avoit appris chez M. d'Ucé l'avoit porté à suivre nos traces ; il remercia le Duc de ce qu'il lui avoit envoyé un exprès pour l'informer de sa promotion , ce qui s'étoit fait à mon insçu ; & nous fumes introduits tous quatre ensemble dans une chambre vouée dont la fenêtre étoit fermée d'une double grille , la porte ferrée , l'air infect , les murs humides , & où il n'y

avoit , pour tous meubles , qu'un grabat couvert de paille , un table & une chaise.

C'est-là qu'étoit M. de Salny. Il étoit assis , tournoit le dos à la porte , avoit le coude droit appuyé sur la table , & sa tête reposoit tranquillement dans sa main. — « Mon ami , apportez-moi de l'eau fraîche , dit-il de l'air le plus serein en se retournant vers nous. » Voici une de ces scènes dont l'imagination ne supplée rien. Mon cher Oncle , que n'étiez-vous avec nous !

« M. d'Ormezan , s'écrie le prisonnier ! — Dieu ! ô Dieu ! est-ce vous ? est-ce vous , mon cher d'Inange , s'écrie M. d'Ormezan en serrant dans ses bras affoiblis & tremblans , ce même prisonnier que ce nom & ces traits font reconnoître au Brigadier pour le frère dont il a tant pleuré la mort ? — Mon frère ! Alphonse ! mon frère , disent-ils à la fois ! & se précipitant dans le sein l'un de l'autre , ils ne pouvoient , dans ces premières &

longues étreintes , proférer que ces mots ,
Alphonse ! mon frère ! entrecoupés de
véritables sanglots d'une tendresse &
d'une joie auxquelles toutes leurs facultés
succomboient. Alphonse ! mon frère !

Oh ! quelle impression firent sur nous
ces accens de la nature , lorsque les mou-
vemens du prisonnier y mêlèrent le bruit
de ses fers que nous n'avions pas vus !
M. d'Ormezan ne respiroit plus ; ses
jambes fléchissoient : à peine le Duc &
moi pûmes nous , tant nous étions émus ,
porter , placer la chaise & y asseoir ce
vieillard dont les mains mouillées des
pleurs de tous & des siens , pressoient
toutes celles qui en approchoient pour
tout témoignage alors possible des senti-
mens qui remplissoient son âme.

« Alphonse m'est rendu , dit enfin
le Brigadier ; & c'est ici ... ici que je
le retrouve ! — Vous ! vous ici , dit M.
d'Ormezan ! Ah ! je n'en sortirai qu'avec
vous. J'ignore sur quels faits on vous ac-
cuse d'un crime horrible ; vous en accu-

fer ! nous ne sommes pas plus coupables l'un que l'autre. Des fers ! un cachot ! Je reste ici ; je ne vous quitte pas. Alphonse , la calomnie , l'intrigue peuvent nous égorger tous les deux , poursuivre-il avec une véhémence incroyable ; j'ai vécu , je connois ce qu'elles peuvent. J'ai toutes les frayeurs du bon la Vaudière. Vos juges sont des hommes , & l'innocent peut périr sous le glaive des loix ; mais l'injustice ou l'erreur vous conduiroit sur un échaffaud , que je vous y tiendrois embrassé comme je le fais , & l'opprobre seroit pour qui ne vous estimeroit pas. De l'opprobre ! toutes les puissances terrestres ne peuvent en imprimer sur le front de l'ami que je presse contre mon cœur. »

La poste va partir. Il me seroit horrible de finir là cette lettre pour vous l'envoyer plutôt. J'aime bien mieux perdre deux jours & vous écrire encore : vous ne vous plaindrez pas d'avoir beaucoup à lire.

On nous annonça un Magistrat dé-

nommé Commissaire pour instruire le procès criminel , & qui vouloit commencer le premier interrogatoire , sans doute afin de ne pas laisser aux complices le tems de fuir , ou peut-être d'après ce qu'avoit écrit l'homme de qualité qui avoit demandé à entrer dans la prison avec nous. M. le Duc alla au-devant du Magistrat qui reconnut aussi-tôt ce jeune Seigneur & M. d'Ormezan , & fut fort étonné de voir la tête blanchie de ce vénérable octogénaire appuyée sur la poitrine du *quidam* accusé d'un crime atroce.

« Monsieur , dit le Duc , voici M. d'Ormezan , M. le Brigadier d'Inange , M. Bellefont son beau-frère , & c'est ici M. son frère aîné. Oserai-je demander qu'on produise les délateurs ou les délations qui ont pû nous réunir dans cette prison ? On nous connoît , je pense. Nous croirions faire injure à Monsieur en répondant de lui. S'il est détenu à la réquisition du Ministère public , c'est sur des indices. La Justice ne sçauroit vouloir les taire. »

« Un seul de vos noms , Messieurs , a plus de poids que de simples indices , nous dit le Magistrat. Vous ne pouvez qu'être satisfaits que les formes de la Justice soient observées. Je vois ici le prix le plus onéreux de la sûreté publique. Voici les pièces , ajouta-t-il avec toute l'aménité que comportoient des fonctions aussi redoutables pour lui que pour les autres. »

Il nous donna à lire une lettre remise le matin même , par l'un des plus dignes prêtres & confesseurs de la ville , à M. le Procureur-général. Le prêtre , en la remettant , avoit déclaré l'avoir reçue fermée comme elle étoit , avoir été chargé de ce message sous le sceau de la confession , & qu'indépendamment de ce qu'il devoit à cette sorte de confiance , il ignoroit quelle étoit la personne qui , en lui donnant cette lettre close , lui avoit assuré qu'il préviendrait un grand crime s'il la faisoit parvenir sans le moindre retard à sa destination.

Cette lettre , dont nous n'avons pu reconnoître l'écriture , avertissoit qu'un homme âgé de quarante-cinq ans , de taille moyenne , ayant le visage brun , hâlé , les yeux noirs , grands , bien fendus , le port noble quoique naturel & sans prétention , peu de cheveux , dont beaucoup de blancs ; portant presque continuellement un habit gris , de drap , uni , doublé de soie , vestes & culottes de même couleur , une bague au doigt ayant un solitaire qu'il montre pour échantillon des diamans qu'il prétend fabriquer ; & portant toujours une canne à pomme d'or en bec de corbin ; que cet homme sans aveu , arrivé de l'Amérique , se disant très-riche & n'ayant que ce qu'il pouvoit devoir à la plus adroite & à la moins scrupuleuse industrie , s'étoit introduit chez le sieur d'Ucé , particulier opulent , dont l'esprit avoit sensiblement baissé depuis quelque tems ; que cet homme s'étoit insinué dans sa confiance au point de se loger chez lui , de

se mêler de toutes ses affaires , de détourner des capitaux placés par ledit sieur d'Ucé & autrement placés depuis au profit de ce fripon ; que l'engouement du Sieur d'Ucé pour un intrigant si artificieux , étoit allé jusqu'à l'instituer , par testament fait dans les premiers jours d'une forte maladie , son légataire & tuteur d'une fille unique très-éloignée de sa majorité ; que cet aventurier ne s'occupoit plus que des moyens de se défaire du bienveillant testateur , & qu'à sept heures du matin du jour de la date , il empoisonneroit une potion destinée au malade dont la vie lui paroît trop longue.

Sur la lecture de cette lettre , remise par la voie la moins propre à réveiller l'idée d'une dénonciation mensongère , le Magistrat ayant attribué l'avis à quelque remords de complice , & son ministère lui faisant un devoir de tout ce qui peut détourner un crime ou en assurer la punition , les ordres ont été donnés , & M. de Salny arrêté au moment où il ren-

troit ; avec d'autant plus de rigueur qu'on a trouvé dans ses poches & dans ses papiers des lettres qui confirmoient l'imputation. Dans l'une , un anonyme lui indiquoit la manutention de la drogue qu'on lui envoyoit & la dose nécessaire ; dans l'autre , qu'on supposoit antérieure , on marchandait avec lui , on exigeoit cent pistoles de plus , on lui renvoyoit un de ses diamans comme n'étant pas de la grosseur promise , on doutoit que les bijoutiers le prissent pour fin , on lui recommandoit de brûler soigneusement & les lettres & ce qu'il n'emploieroit pas.

D'après l'offre que nous fîmes de nous reproduire à la première réquisition , & sur notre garantie unanime & solidaire pour tout ce qui pourroit s'ensuivre , on a écrit , on est allé & venu plusieurs fois , & enfin les juges étant assemblés ce jour-là & à ces heures , il est arrivé un ordre qui a rendu la liberté au prisonnier & à nous tous ensemble.

Dubreuil avoit pris les devants pour annoncer à Amélie & à Adélaïde ce que nous espérons , sans leur dire un mot de la reconnoissance des deux frères qu'il ignoroit n'étant pas entré avec nous. Il est revenu nous apprendre que M. d'Ucé alloit mieux , que l'obstination des médecins & le dernier remède auquel ils avoient recouru , avoient changé les symptômes.

Notre retour a fait pleurer tout le monde de joie dans la maison. Il étoit tard ; nous avons dîné ou plutôt soupé en malades de peur de le devenir. M. d'Ormezan ne quittoit pas le bras du cher Alphonse que nous nommerons encore M. de Salny & que M. le Brigadier embrassoit à tout instant. Adélaïde & Amélie nous suivoient des yeux , nous interrogeoient , étoient enchantées de cette tendresse , & ne faisoient plus de vœux que pour M. d'Ucé. Les médecins nous disent que le danger cesse ; l'allégresse est au comble , & le Brigadier nous

quitte pour aller en faire part à Madame d'Inange ou nous l'amener.

Landron montoit l'escalier , qui est un peu obscur , tandis que son maître le descendoit. — « Qu'est-ce , Landron ? où cours-tu d'un air si affairé ? — Ah , Monsieur ! Madame & Mademoiselle se meurent. » — Nous entendons ces paroles & presque en même tems le bruit que fait ce mari , ce père effrayé , déjà si fortement ému : il est tombé & a roulé jusqu'au tournant de l'escalier.

« Quelle journée , s'écrie M. de Salny en volant vers le bruit ! — Je mourrai ici , dit M. d'Ormezan. » — On accourt ; les contusions ne sont pas dangereuses , la tête n'a pas porté. — « Eh ! qu'ont-elles , dit M. le Brigadier avant même d'être relevé ? — Je crois , Dieu me pardonne , quelles sont empoisonnées , répond Landron en aidant à soutenir son maître. » — Nous remontons vite , & j'envoie à l'hôtel garni l'un des deux médecins à qui M. de Salny recommande

d'employer d'abord le dernier contre-poison qu'on a administré à M. d'Ucé.

« Vous verrez que ces deux crimes se tiennent , observe M. d'Ormezan. — En devinerois-je la cause , dit M. le Duc en se jettant dans le sein de M. de Salny qui l'embrasse & dit : — Mes amis , voici un empoisonné aussi qui est revenu de bien plus loin. Ne nous séparons pas , Messieurs , que tout ne soit éclairci. Ne mangez , ni ne buvez à votre hôtel , mon cher frère. — Son frère , s'écrient ces Dames ! — Oui , c'est Alphonse. » Ici , mon oncle , je suis forcé d'omettre mille choses que je ne sçaurois vous raconter même de vive voix.

Le Brigadier a été transporté dans son hôtel , son frère l'y a suivi , & les Domestiques n'ont cessé toute la nuit de courir d'une des deux maisons à l'autre. De si violentes secousses & de si longues fatigues paroîtroient excéder les forces humaines , si nous ne les avions éprouvées sans suites fâcheuses.

J'ai beau vouloir continuer pour ne vous laisser rien ignorer ; on se tue de me dire qu'on a besoin de moi , qu'on m'attend. Dès que j'aurai un moment je reprendrai mon récit. Dites-vous seulement que nous nous portons bien , que les malades se rétablissent , que nous souhaiterions tous que vous fussiez ici , que nous vous aimons comme toujours , plus que toujours , & que , quoique tombant de lassitude , je n'en suis pas moins, mon cher oncle , votre tendre & respectueux serviteur & neveu.

L E T T R E L X X X V I I I .

L E M Ê M E A U M Ê M E .

Anous deux , mon cher oncle , je reprends le fil de mon histoire.

Ce n'a été que samedi au matin à cinq heures que M. d'Ucé a pû parler , & ses premiers mots ont été : *Amélie ! M. de Salny !* Nous nous sommes tous

approchés de son lit ; il nous a dit que c'étoit pour nous voir qu'il étoit bien-aise de vivre encore. Nous lui avons appris l'arrivée de M. d'Inange & de sa famille , & lui avons dit qu'une chûte que celui-ci avoit faite l'empêchoit de venir , & que M. de Salny alloit rentrer. Madame d'Inange a recouvré ses sens au moment où l'on venoit faire à son mari & à elle les complimens de M. d'Ucé , commission que Dubreuil n'auroit pas souffert pour cent louis qu'on donnât à un autre. Caroline avoit déjà demandé comment se trouvoit sa mère. Quelle infernale drogue leur avoit-on préparée , & quel démon invisible semoit ainsi la mort autour de nous !

Les nouvelles qui circuloient d'une maison à l'autre , devenoient dès-lors plus consolantes d'heure en heure. Le soin de choisir & de cuire les alimens pour les deux ménages qui n'ont pas tardé à n'en faire qu'un , a été confié par M. de Salny à une seule cuisinière qui est

chez notre hôte depuis son retour des Indes , la surintendance des vins au valet-de-chambre du malade & à Dubreuil : pour l'eau , le fidèle Landron va la chercher lui-même & il en répond.

M. d'Ucé nous a beaucoup surpris tous en nous disant : — « Puisque mon ami M. de Salny tarde tant à venir voir d'Ucé ressuscité , il faut qu'il ait reconnu son frère. Je voudrois tant les embrasser tous les deux ! Pourquoi ne pas se loger tous chez moi ? Qu'on mette encore un lit ici. Je dois en avoir assez. Qu'on en place , s'il est nécessaire , par-tout. Ne vaut-il pas mieux se gêner un peu & être ensemble ? Père , mère , enfans , frères , amis , tous ensemble ? » — Je suis allé moi-même faire ce rapport aux deux frères à qui il tardoit de revoir leur ami , à ma sœur Claire à qui il ne tardoit pas moins de sortir de cet hôtel garni , où elle ne croyoit pas qu'il y eût de sûreté pour elle , pour son mari , pour ses enfans. En moins d'une heure ils furent

tous
qu'a
nièc
lui d
dans
que
l'un
U
men
de c
n'éto
à tab
vint
pitain
à M.
frère
impo
que
cet C
bien
insista
que M
n'eût
instan

tous réunis chez M. d'Ucé , qui ne sçut qu'alors que Madame d'Inange & sa nièce avoient été empoisonnées comme lui & qu'elles avoient été remises au lit dans l'appartement le plus voisin , pour que le Brigadier pût passer facilement de l'un à l'autre dans l'état où il étoit.

Une douce espérance renaissoit , commençoit à répandre son charme sur la fin de cette pénible journée , & ceux qui n'étoient pas couchés alloient se mettre à table pour souper , quand Dubreuil vint nous dire qu'un Officier , qu'un Capitaine demandoit à parler en particulier à M. le Brigadier d'Inange. Mon beau-frère fit d'abord répondre qu'il lui étoit impossible de recevoir qui que ce fût , que ce n'étoit pas l'heure ; qu'il prioit cet Officier de l'excuser , & de vouloir bien revenir un autre jour. Le Capitaine insista en disant qu'il ne se retireroit pas que M. le Brigadier en personne & seul n'eût eu la bonté de lui accorder un instant d'audience. M. d'Inange impa-

tienté alloit répliquer désagréablement pour cet Officier dont la visite lui paroissoit si déplacée , M. de Salny toujours le même , chargea Dubreuil de prier l'Officier de monter , d'entrer , & de lui dire que , malgré d'excessifs embarras , M. le Brigadier l'écouteroit volontiers.

On introduisit le Capitaine qui fut fort étonné lorsqu'il nous vit tous & aussi défaits qu'on peut-l'être après une longue bataille. M. de Salny l'ayant aussi-tôt reconnu pour celui qui s'étoit battu avec mon neveu , celui-ci l'entendit de la chambre voisine où il étoit entre sa mère & sa sœur qui ne prenoient plus rien que de sa main ; il accourut & ils s'embrassèrent.

Quand on pria l'Officier de s'expliquer sur le motif d'une visite faite si tard & si singulière : — « Messieurs , dit-il en rougissant , tout m'assure qu'on m'en a imposé. » — Enfin ne pouvant se défendre de satisfaire une curiosité qu'il

avoi
exc
qu'u
ayan
cher
n'av
soir
dit
écrit
aussi
tena
volé
ajou
qu'u
avec
lû l
affir
ses
voyo
pour
“
lorsq
je m
l'éta

avoit fait naître & que mille réflexions excitoient davantage , il nous apprit qu'une Dame arrivée jeudi au soir , ayant sçû qu'il étoit en ville , l'ayant fait chercher par-tout & inviter à dîner , il n'avoit pû se rendre chez elle que ce soir même ; qu'en soupant elle lui avoit dit que M. le Brigadier d'Inange avoit écrit que si lui Capitaine n'eût pas été aussi fortement blessé par le Sous-lieutenant , la satisfaction auroit été une volée de coups de canne : qu'il n'avoit ajouté aucune foi à ce propos ; mais qu'un homme de qualité qui étoit alors avec cette Dame & qu'elle disoit avoir lû le billet , n'ayant voulu ni nier ni affirmer l'avoir lû , avoit confirmé par ses subterfuges polis un rapport qu'on voyoit qu'il ne refusoit d'attester que pour que cela ne devînt pas son affaire.

« Monsieur , répondit le Brigadier , lorsque je suis allé chercher mon fils , je me suis soigneusement informé de l'état de votre santé , & j'ai écouté avec

intérêt le bien que mon fils m'a dit de vous. J'ai scû que vous vous rétablissiez. Tranquille sur vos jours , je n'ai pas voulu vous faire de visite , parce qu'il est dans mon caractère de ne jamais me permettre aucune de ces démarches qui ne sont que polies à l'égard de ceux dont , soit par principe soit par état , je ne dois pas approuver certains procédés. Vous ne vous attendez pas , sans doute , à ce que je vous applaudisse d'avoir mieux aimé exposer mon fils à périr de votre main ou à vous tuer , que de lui donner l'utile & honorable exemple de rétracter un propos inconsideré. Mais je vous tiens pour homme d'honneur & suis incapable de dire ou d'écrire rien d'indigne de l'état d'un Officier. Ce billet n'existe donc pas ; vous avez eu très-grand tort d'y croire. Vous le réparerez en me nommant la Dame & cet homme de qualité. »

Le Capitaine a nommé la Comtesse de Clofmarre & le Marquis d'Hermancé.

M. de Salny a pâli en les entendant citer ensemble. — Elle est ici , a demandé M. le Duc ! où loge-t-elle ? Quand l'Officier eut répondu qu'elle logeoit dans cet hôtel garni d'où étoient sortis M. d'Inange , sa femme & leurs enfans , M. le Duc & M. de Salny tombèrent dans la plus profonde rêverie. Le premier voulut écrire , le second l'en empêcha en lui observant que nous étions tous réunis , que nous ne risquions rien à attendre , que sûrement le jour suivant apporteroit sa nouvelle. M. d'Ormezan entretenoit le père d'Amélie , & ces Dames étoient auprès de Madame d'Inange & de Caroline.

On avertit le Duc que sa voiture étoit à la porte. Il voulut absolument passer la nuit avec nous pour être informé plutôt de la guérison de ma sœur Claire & de ma nièce , & dit que s'il étoit trop fatigué il coucheroit avec mon neveu ou sur un canapé. Il étoit minuit ; il offrit sa voiture au Capitaine qui logeoit fort

loin, & qui l'ayant acceptée partit peu de tems après.

Nous allions nous coucher, en ayant tous le plus pressant besoin ; on frappa de rudes coups à la porte de la maison ; le pottier ouvrit & reçut des mains d'une vieille femme qu'il put à peine entrevoir & qui disparut en un clin d'œil, un paquet à remettre à M. le Brigadier. L'écriture de la suscription étoit visiblement déguisée ; le cachet représentoit un oiseau pris dans un piège, avec cette devise : *Tôt ou tard il s'y prend.* Mon beau-frère jeta ce paquet sur la table, en protestant qu'il ne l'ouvreroit pas ne sçachant d'où cela venoit : — « Nous n'avons eu, dit-il, que trop de chagrins ; ce paquet suspect en contient d'autres. »

Le cachet devint l'objet des remarques du Sous-lieutenant & de Dubreuil. Celui-ci descendit pour remplir quelques ordres de son maître. M. de Salny s'empara du paquet dans l'intention de le lire quand il seroit seul : — « Je promets,

mets , dit-il , que ce que j'y trouverai ne fera de mal à personne. — Nous nous souhaitions mutuellement une bonne nuit , quand Dubreuil rentra avec un des Domestiques de M. d'Ucé , en disant : — « Messieurs , Messieurs , *tôt ou tard un coquin se prend & il est pendu ou roué.* Ecoutez bien ceci. Comme une bagatelle peut avoir des conséquences ! J'ai regardé ce cachet ; j'en ai parlé aux gens d'en-bas : en voici un qui a reconnu l'oiseau , la devise & leur propriétaire. »

Ce garçon regarda le cachet , & nous assura qu'il en avoit vû un pareil entre les mains de Raymond Laurent avant qu'il partît d'ici ; qu'ils avoient souvent plaisanté de la devise ; qu'il la lui avoit même rappelée en badinant , lorsqu'il revint jeudi après-dîner. — « Est-il ici ? a-t-il remis le pied dans la maison , demandèrent à la fois le Duc & M. de Salny ? »

« Oh ! oui bien , répondit ce valet ; il est venu voir son père qui est très-

malade , paralytique , nous a-t-il dit. En qualité de ses anciens camarades & amis , nous le traitâmes jeudi au soir quand nous eûmes desservi & que nous n'eûmes plus rien à faire. Nous bûmes un peu tous , & lui aussi , même plus que nous. Comme il ne nous avoit pas dit où il logeoit , lorsqu'il en eut pour son compte , il ne lui faut pas grand'chose , il ne put retrouver le nom de sa rue. Il fallut bien qu'il couchât avec nous qui avions tous beaucoup plus d'envie de dormir que de le reconduire. Jamais je ne fus si accablé de sommeil ; aussi m'en suis-je donné , & on n'a pas eu peu de peine à me réveiller vers les sept heures. Pour lui , il s'en est allé chez son père qui loge je ne sçais où. C'est un cœur de roi ce Raymond. Il est revenu le soir , en passant , pour nous remercier du traitement & nous offrir revanche. Le bouleversement d'ici nous a fait refuser , comme de raison ; mais je suis sûr qu'il reviendra. »

« Est-ce de son écriture , demanda

M. de Salny ? — Non , je ne crois pas , reprit ce garçon. Ce fera peut-être celle de son père. — Je n'en lirai pas davantage , dit le Brigadier. — Je n'en lirai pas moins , dit son frère. » — Nous n'en pouvions plus de sommeil , chacun alla s'y livrer de son côté.

Permettez moi de terminer ici ma lettre avec l'abrégé des faits de cette journée , pour saluer l'Abbé Brivonne qu'on annonce & que je n'ai pas encore eu le plaisir de voir depuis son arrivée. Agréez , mon cher oncle , les assurances réitérées du respectueux attachement &c.

P. S. d'Adélaïde.

Ce méchant Bellefont ! si je n'étois accourue lui prendre sa plume , il n'aurait pas plus été question de nous tous que si la douleur ou la joie nous eût enlevés de ce monde. M. de Salny & M. d'Ucé me chargent expressément de vous faire mille amitiés de leur part ; ils ne

cessent de penser à vous , de parler de vous. Claire , Caroline , Amélie , Adélaïde & Casimir embrassent leur cher oncle de tout leur cœur ; & M. de Perganne ,... oh ! venez , venez le voir pour en être aussi persuadé que nous.

LETTRE LXXXIX.

M. BELLEFONT

à M. de la VAUDIÈRE.

Vous comptiez certainement sur moi, mon cher oncle ; vous rendiez justice à mon empressement , & j'imagine quel est le vôtre.

L'Abbé est parti. Il avoit été malade. On lui a tout dit. Il nous a parlé de Charles ; l'opération a réussi parfaitement. Thérèse est ici ; elle est venue nous voir. M. le Comte de N*** a eu, sous nos yeux , avec elle , une scène si attendrissante ! Tout est l'ouvrage du

bienfaissant Alphonse. Je me dépêche ; je resserre , j'indique à peine ce dont je sens que vous souhaiteriez ne pas perdre la moindre partie ; mais n'ai-je pas aussi à revenir à dimanche ? Je sçais avec quelle impatience vous m'attendez-là.

Au point du jour le Capitaine étoit déjà à la porte. Il fut introduit ; on réveilla M. de Salny à qui le bonheur d'obliger doit tenir lieu de sommeil , de repas , de tout ; que l'homme ! voici ce que l'Officier lui raconta.

Les gens de M. le Duc voyant que ce n'étoit pas leur maître qu'ils avoient à ramener , n'avoient pas jugé à propos de faire cette course , & s'étoit rendus à son hôtel à pied. Le cocher étant resté seul , la voiture avoit été facilement arrêtée par des coquins , qui , selon toute apparence , en vouloient à la vie de ce Seigneur , & avoient pris le Capitaine pour lui. Cet Officier obligé de se défendre , tandis que le cocher & lui-même appeloient la garde de toutes

leurs forces , avoit blessé l'un de ces scélérats à la cuisse de manière à l'empêcher de fuir comme ses compagnons à l'approche du guet à cheval qui l'avoit ainsi pris & conduit chez un commissaire. Le capitaine y avoit fait sa plainte d'assassinat en son nom & au nom de M. le Duc que les propos de ces brigands annonçoient qu'ils croyoient tenir. L'homme arrêté se nommoit Raymond Laurent.

M, le Duc & moi nous étions accourus dans la salle où parloient ces Messieurs. L'Officier nous ayant quitté pour se rendre chez le Marquis d'Hermancé à qui il avoit une explication à demander , le nouvel événement de la nuit devint le sujet de nos délibérations ; & sur l'exposé de ce qu'étoit ce Raymond , nous mêmes en question s'il ne seroit pas expédient de requérir qu'on s'assurât aussi de la Comtesse de Closmarre & de ses gens. M. de Salny exigea qu'on lui accordât une heure pour y réfléchir. —

» A propos , M. le Duc , dit-il ensuite , j'ai pensé cette nuit au paquet qu'on nous remit hier ; prenez - le , je vous prie , & ne m'en laissez que l'enveloppe & le cachet. — Ne produisons que cela , si vous voulez , lui répondit le Duc ; mais j'ose attendre de votre amitié que nous lirons le reste ensemble vous & moi. » — Madame de Saint-Phar arrive.

Elle n'a rien sçu & elle nous montre un billet du Marquis. On l'a réveillée avant le jour , pour lui remettre ce billet , qui dit que M. d'Hermancé est parti cette nuit pour ne plus revenir. La bonne Dame passe de surprise en surprise , s'écrie cent fois : est-il possible ! & finit par aller s'établir dans la chambre où couchent Amélie & Adélaïde. Nous nous habillons , & dès que les rues sont plus peuplées , le Duc dispaçoit sans nous en avertir.

Madame d'Inange nous fait dire qu'on déjeûnera chez elle , que M. d'Ormezan vient de lui faire annoncer une visite , &

que nous devons tous entrer par son antichambre ; on obéit ponctuellement , & avec quels transports ne voyons-nous pas que cette visite est M. d'Ucé conduit par son vieil ami ! Caroline & sa mère s'étoient trouvées assez rétablies pour se lever , & les réponses qu'on avoit faites aux diverses informations que nous avions prises sur l'état des fantés , avoient été concertées , de l'avis de M. d'Ormezan , de manière à nous ménager la plus agréable surprise.

Nous étions tous rangés autour d'une table ronde ; M. d'Ucé & M. d'Ormezan étoient du côté de la cheminée ; nous nous réunissions tous pour prier M. de Salny de nous raconter l'histoire de sa longue absence , que tant d'agitations successives n'avoient laissé à aucun de nous le tems de lui demander. Caroline applaudissoit des yeux au regret que je témoignois de ce que M. le Duc n'étoit pas de ce charmant déjeûner. Nous prêtions tous une oreille attentive à ce que le

meilleur des hommes se préparoit à nous dire en ferrant d'une main celle de son frère & de l'autre celle d'Adélaïde ; une servante qui a vu la chaise-à-porteurs de Madame de Saint-Phar au pied de l'escalier , qui a dit être à son service & avoir à lui parler pour affaire très-presfante , la fait prier de venir l'écouter dans l'antichambre.

Cette personne fuit le Domestique chargé du message , passe après lui l'unique porte qui la séparât de nous ; tandis qu'il parle bas à cette Dame , elle vient avec une légèreté , une rapidité incroyables , se placer , par derrière , entre ma sœur Claire & le Brigadier assis l'un près de l'autre du côté d'où elle venoit , & tenant un couteau dans chacune de ses mains , elle les en auroit frappés tous les deux à la fois si , par le mouvement le plus subit , M. de Salny d'abord , moi ensuite & le Domestique , nous ne nous fussions précipités sur elle & ne l'eussions fait tomber à la renverse

au moment où elle disoit : — *Reconnoissez Sophie.*

On défarme cette furie ; M. le Duc rentre , & la voyant se débattre contre nos efforts réunis pour la jeter dehors : *Madame de Clofmarre*, s'écrie-t-il ! C'étoit elle , mon cher oncle , qui sous ce déguisement , s'étoit sauvée de l'hôtel garni où , sur un ordre obtenu par le Duc lui-même , on n'avoit pris , nous dit-il , qu'une femme-de-chambre nommée *Louise*, deux grands laquais & la veuve Souchaie.

Vous concevez aisément que je suis obligé , malgré moi , d'omettre ici plus de particularités que je ne vous en raconte. Comment vous rapporter tout ce qui se dit , & vous peindre les marques de frayeur que donnèrent tous les assistans !

Le Capitaine survint ; son Marquis étoit parti. Dès que la diabolique créature que nous entourions ne menaça plus , nous crûmes qu'il seroit bon de l'écouter en la surveillant de près avec le renfort

des gens de la maison attirés par cette alarme. La furie n'eut pas plutôt les mains libres , que tirant de son sein un papier qu'elle porta à sa bouche , & le déchirant avec ses dents , elle avala ce qu'il contenoit ; puis dirigeant ses yeux hagards & ses gestes d'énergumène vers ceux qu'elle put voir de notre famille , elle vomit des torrens d'imprécations , & finit par ces paroles . — « Je n'ai pu vous causer plus de maux ; il n'est plus en votre pouvoir de m'en faire. »

Elle fut dès lors en proie à des tourmens épouvantables ; elle se rouloit sur le parquet , s'arrachoit à poignées les plus beaux cheveux du monde ; elle se tordoit les mains , se dévorait les bras , appeloit tous les fléaux imaginables sur nos têtes , & accusoit la mort de lenteur. — « Claire ! ô Claire , s'écrioit-elle ! tu vivras , tu vivras estimée , chérie ! & ta fille le fera ! quoi ! je n'expire pas encore ! J'ai pris trois fois plus de poison que leur maladresse ne t'en a donné. Ne

puis-je donc périr ? Eh ! je n'ai pas la satisfaction de les voir tous ou nager dans leur sang ou couverts d'infamie ? Perganne , achève-moi , dit-elle au Duc en se traînant pour s'accrocher à lui ; je t'ai fait connoître , & d'Inange & Salny t'estimeront ce que tu vaux. » — Ce monstre de jalousie & de haine nous étonnoit presque autant par ses attraits que par ses fureurs. L'enragée ne crut-elle pas pouvoir , à force de calomnies , rendre le plus vertueux des frères & des amis , suspect tout-à-la-fois à l'amour de M. d'Inange pour sa Claire , à celui du Duc pour Caroline , au mien pour Amélie , au cœur même d'Adélaïde ?

Cette scène abominable n'est point susceptible d'être rendue en son entier. Les Dames n'y purent tenir ; M. d'Ormezan en avoit écarté M. d'Ucé. M. de Salny nous y retenoit tous , fit faire place à mon neveu pour que ce jeune-homme n'en perdît pas un coup-d'œil , & y fixa aussi M. le Duc dont son bras droit

pressoit affectueusement le côté contre son sein. Venez, mon Oncle, nous vous en conjurons ; venez entendre ici des détails que je suis condamné à retrancher par la nécessité de finir.

Les secours de tout genre sont arrivés trop tard. Cette malheureuse est morte sous nos yeux, exemple horrible, mais utile à contempler, des excès & des ravages que peuvent causer les odieux principes qui font régner les passions déchaînées & le délire des sens sur les ruines de la religion & de la morale. Délivrés de ce spectacle déchirant, nous n'avons obtenu que peu à peu de nous-mêmes cette tranquillité dont nous étions privés depuis si long-tems. Raymond Laurent, instruit des horreurs qui avoient accompagné les derniers momens de la Comtesse, & voyant qu'il ne sçauroit échapper à son juste châtiement, s'est porté à des aveux qui font frémir, & qui nous dégagent d'une procédure sans motifs.

Raimond & le Marquis l'avoient aidée à

faire périr le mari qui l'a enrichie. A la crainte d'être dénoncé par une femme capable de tout contre tous & contre elle-même , à cette crainte , l'infâme corruptrice avoit ajouté l'espoir d'une fortune , & ses charmes & ceux de sa Louise avoient fait également partie des salaires dont la promesse excitoit ce scélérat à tous les crimes. Connoissant tous les êtres & muni de clefs imitées d'après de fidèles empreintes , il s'étoit introduit dans l'appartement de M. d'Ucé & dans celui de M. de Salny tandis que les Domestiques cuvoient un vin drogué dont il s'étoit abstenu en feignant de boire plus qu'eux ; il avoit ainsi placé les lettres composées par sa maîtresse & écrites par Louise. Il s'étoit trompé quant aux doses du poison , ou la potion médicinale en avoit diminué la force. Le Comte de Clofmarre en a fait autrefois le fatal essai. Louise en avoit mis dans le café préparé pour Madame d'Inange & pour Caroline , en faisant le chocolat de la

Comtesse au foyer de la cuisine du Traiteur qui tient l'hôtel garni ; & Casimir n'avoit pas pris de café selon sa coutume & les ordres de son père.

D'ailleurs quand ce Raymond seroit chez M. d'Ucé ou chez vous , mon cher oncle , c'étoit toujours pour obéir à Madame de Closmarre. On a trouvé votre cachet , ceux de M. d'Ucé & de M. de Salny dans le bureau , ou dans la table à écrire de l'appartement qu'occupoit celle-ci. Pour le cachet à la devise , Laurent en avoit fait présent à la femme-de-chambre Louise. Cette dernière convient d'avoir écrit la dénonciation anonyme que la Souchaie a remise au prêtre. Mais effaçons les impressions désagréables que laisse un pareil tableau quoique foiblement esquissé avec une célérité presque égale à celle de la parole. Que je ramène vos idées sur des objets auxquels votre cœur voudra s'attacher : je regretterai de ne pouvoir qu'à peine vous les faire entrevoir.

Je dois, & j'en suis bien fâché, différer encore ce plaisir. Ce qu'il me reste à vous écrire fera le sujet d'une autre lettre. On a tant de choses ici à faire, à dire, à écouter ! les jours se passent comme des heures. Très-certainement je n'attendrai pas le départ de la poste. Vous recevrez toutes les parties de mon récit presque en même tems. Je suis, &c.

LETTRE XC, & dernière.

à M. de la VAUDIÈRE,

commencée par M. BELLEFONT

& finie par M. de SALNY.

JE remplis ma promesse, mon cher oncle, & je vais tâcher de vous faire oublier la Comtesse de Clofmarre, tout en pensant avec la famille & ses amis, qu'il peut être très-profitable à des jeunes-

gens d'avoir vu cet affreux spectacle & de s'en souvenir.

Charles conduit par l'Abbé Brivone ; & Thérèse conduite par ses hôtes des champs , attendoient dans l'autre appartement M. de Salny , à qui l'on vint annoncer en même tems une visite du Comte de N***. Au nom de Charles : — *L'a-t-on prévenu* , demanda M. de Salny qui par une réflexion née du même principe que toutes ses actions , vouloit éviter à ce vieillard la trop forte émotion que pouvoit lui causer la vue inopinée du fils de son maître , de ce fils dont il avoit pleuré la mort ? — Le trouble où nous étions nous empêchant de saisir ce mouvement d'humanité , nous accourons ; l'aveugle guéri auquel on avoit ôté ce matin ses compresses , s'avance pour remercier celui à qui on lui dit qu'il a obligation de la vue ; & tandis que M. de Salny , en se reculant , en se détournant , nous répète : *prévenez-le , prévenez-le , je vais rentrer* ; le bon-homme em-

brasse déjà les genoux de son bienfaiteur, & presqu'aussi-tôt il s'écrie : — » Dieu ! O mon Dieu ! oui , c'est le fils aîné de mon cher maître. » — Nous crûmes pendant quelque tems qu'il expireroit d'une si agréable surprise. Mais ses nouveaux transports écartant toute idée de danger, nous partageâmes ses sentimens sans aucun mélange de crainte.

Quand nous pûmes nous regarder plus attentivement les uns les autres , Thérèse apperçut le Comte de N*** & s'écria : — « Ciel ! n'êtes vous pas l'ami de Cécile ? n'est-ce point vous qu'elle a aimé jusqu'à mourir ? » — Le jeune Comte se couvrant le visage de ses deux mains, ne sçût que répondre à ces mots qui lui brisoient le cœur. — » Comme vous êtes beau , poursuivit Thérèse ! Mais vous la cherchez trop tard , & je ne vous menerai plus chez elle. Oh ! j'en ai tant pleuré ! Elle a tant souffert ! Elle est morte. On me l'a emportée pour toujours. Nous voulions mourir ensemble , & je vis en-

core
rend
d'ell
mor
sans
ne
Pou
mèn
Vou
bien
ne v
que
M
lent
mais
flées
piro
l'ob
âme
choi
mur
filer
tout
M.

core. Cécile étoit si douce , si bonne , si rendre ! on étoit si heureux d'être aimé d'elle ! J'ai tout perdu. Ils sont tous morts. Seule au monde , sans famille , sans appui , sans amie , comment la tête ne ma-t-elle pas tourné de désespoir ? Pourquoi ne m'a-t-on pas mise sous la même pierre avec ma chère Cécile ? Vous qui étiez son bon ami , vous allez bien pleurer sur cette pierre. Hélas ! on ne veut pas que je la revoye ; on craint que je n'en devienne imbécille. »

M. de N*** étoit dans un état violent ; il cachoit toujours son visage , mais les veines de son front étoient gonflées , ses mains trembloient , il ne respiroit qu'à peine. Caroline & le Duc l'observoient dans le recueillement des âmes profondément sensibles , & se cherchoient des yeux comme pour se communiquer tout ce que leur retraçoit ce silence expressif. Le Comte l'interrompt tout-à-coup : — « Je vous dois , dit-il à M. de Salny , oui , Monsieur , je vous

dois tout ce qu'un homme qui a eu le malheur de commettre un crime , peut devoir à celui qui le rend à la vertu. — C'est à me sauver , dit le Duc au Comte , c'est à notre bonheur , ajouta-t-il en prenant la main de Caroline & en parlant de M. de Salny , que sa sagesse fit servir les fautes que vous voudriez pouvoir réparer. — Tendre amie de Cécile , reprit le Comte en s'adressant à Thérèse , nous sommes parens vous & moi , & vous devez compter sur un sort digne de vous. — Si vous avez quelque égard à mes prières , dit M. de Salny à M. de N*** , vous n'en direz pas davantage. Nous sommes persuadés que vous ferez avec nous tout ce qui sera possible pour que Thérèse soit heureuse. »

Thérèse attendrie a volé dans les bras de Caroline. — « Mademoiselle , lui a-t-elle dit , lorsque nous étions si tristes , si tristes , nous nous plaisions tant à être ensemble ! Maintenant que vous êtes si contente , permettez que je ne vous quitte pas ,

Vous
bien
embr
a pro
lui ,
chem
dit l
ferra
autre
mais
le co
dem
dren
& a
M.
moi
bra
cou
M
mit
de
trè
leu
ses

Vous m'avez consolée ; je me garderai bien de vous attrister. » — Caroline l'a embrassée ; le Duc , proche allié du Comte , a promis à Thérèse qu'elle logeroit chez lui , & le Comte de N*** la dotera richement. — « Voilà mon Alphonse , a dit le Brigadier avec enthousiasme en serrant ce cher frère contre son sein ; un autre pouvoit lui ressembler par les traits , mais quel mortel lui ressembla jamais par le cœur ! — Homme unique , disoit à demi voix Adélaïde en regardant tendrement M. de Salny ! » Claire d'abord , & aussi-tôt mon beau-frère , le Duc , M. d'Ucé , M. d'Ormezan , Amélie & moi , nous avons tous exigé qu'ils s'embrassassent , & des larmes de joie ont coulé de tous les yeux.

Nous espérons que les soins de l'amitié feront cesser la démence paisible de Thérèse , qui ne vient que d'une extrême sensibilité & d'une trop forte douleur. Charles veut absolument , en oubliant ses années , reprendre auprès du chef

de la famille , les fonctions qu'il avoit auprès de feu son maître : — « Laissons lui croire qu'il peut les remplir , nous a dit M. de Salny , afin que son contentement ne soit pas diminué par son grand âge. »

Dès que nous avons été rendus à nous-mêmes , le vertueux Alphonse , cédant à nos sollicitations , nous a raconté ce que nous circonftancieront un jour ses *Mémoires* , dont il s'occupoit avant ces troubles , depuis son retour en Europe , & qu'il se promet de reprendre lorsque nous ferons auffi heureux que tout nous permet d'espérer de l'être.

Voyant qu'un mariage de pure inclination avoit aliéné à son puîné l'amitié d'un père qui n'avoit pas consenti à cette union ; voyant qu'une famille nombreuse multiplioit déjà des besoins que le sort d'un cadet Officier ne pourroit jamais fatisfaire ; il prit le parti de voyager , de s'expatrier , de se déshériter lui-même , sans communiquer son dessein à personne.

Il parcourut les principales cours de l'Europe , & déterminé par des occurrences favorables à ses vues , il passa aux Indes où il se lia à M. d'Ucé que des devoirs y avoit appelé , & enfin en Amérique. Un enchaînement de faits aussi honorables qu'intéressans & peu connus , l'ayant conduit à s'embarquer pour cette partie du monde , le vaisseau qui le portoit fit naufrage , & il se sauva seul. Il changea de nom pour accomplir son projet chéri ; ainsi l'on tint en France sa mort pour certaine , & son père , en mourant peu de tems après , n'eut qu'à pardonner à un fils devenu unique & qui fut son héritier.

Le ciel bénit l'homme généreux que l'amitié fraternelle avoit déterminé à se dévouer pour assurer une existence aisée , une excellente éducation , des établissemens dignes de leur naissance , aux enfans d'un frère que la loi eût réduit à ne pouvoir qu'à peine les substantier. Il essaya de former quelques jeunes gens à

la vertu ; cette noble vocation que de fots & barbares préjugés avilissent , ne lui donnant pas ce qu'il en desiroit le plus , un succès utile aux autres , lui procuroit une fortune qu'il ne voulut plus devoir au déplaisir de tentatives infructueuses sur des fils dont il auroit fallu régénérer les père & mère , toute la parenté , les amis & les voisins ; sur des citoyens dont il auroit fallu , dit - il , changer toutes les relations anti-sociales , puisqu'ils avoient des esclaves.

Né pour se devoir tout à lui-même , il ne demande qu'un vaste terrain inculte ; & las de ne pas réussir à son gré à défricher des hommes , il obtint , sans effort , d'un Gouvernement éclairé d'immenses landes à défricher. Ses propositions & ses promesses attirent bientôt des bras ; la fécondité naît du travail bien dirigé , un avantage en produit cent autres , & au bout de dix ans , il a nourri des milliers d'hommes , fait de nombreux ingrats , accru les revenus & la force réelle de sa patrie ,

patrie, & se voit propriétaire d'une des plus belles plantations. Il charge un correspondant d'acheter pour lui une terre en Bourgogne; il en prend le nom de *Salny*, vend ce qu'il possède en Amérique, & vient gagner, un à un, par ses vertus, des cœurs que lui donnoient les droits du sang.

Comme nous étudierons ses Mémoires lorsqu'ils seront achevés! Mes enfans y apprendront à lire. Vous connoissez, mon cher Oncle, les maximes rigides du Brigadier; elles n'ont cédé qu'à toutes les armes dont son bienfaiteur a scû se prémunir; & M. de *Salny* ne devient deux fois notre frère qu'à condition que tout reste, quant aux biens paternels, comme s'il étoit mort.

Si nous ne craignons de retarder encore l'express qui vous apportera la présente, la société grossiroit mon paquet, alongeroit sans fin ma double & triple lettre, ou chacun vous feroit la sienne. Il n'y a pas jusqu'au Sous-lieutenant qui ne brûle

de vous écrire quatre bonnes pages , ne fut-ce que pour gémir avec vous de ce que son père vient de refuser pour lui une compagnie en priant que cette grâce fût différée jusqu'à l'époque où son fils l'aura méritée. Quant aux Dames , elles vous enverroient des *in-folio* & ils vous parviendroient quand ils pourroient.

Venez vous faire raconter ce dont ces feuilles ne sont , en vérité , que l'étiquette. Nous vous attendons pour fixer en famille le jour qui doit vous rendre heureux de la plénitude de notre bonheur. Vous voyez qu'en sentant l'état de nos cœurs , nous rendons justice au vôtre. C'est au nom de nous tous que je vous en presse. Quand vous embrasserons-nous ? J'allois vous offrir nos respects , M. de Salny m'enlève la plume & prend ma place. Je suis , mon cher Oncle , &c.

Et moi aussi , mon très-cher Monsieur ,

je prétends à l'honneur d'être votre neveu.

Tandis que Bellefont vous écrivoit ses longues lettres, où je le défie d'avoir tout mis, je terminois avec mon frère & ma belle & bonne sœur la grande affaire de M. le Duc, à qui j'ai obtenu la main de notre aimable nièce Caroline qui l'auroit bien tenu quitte de son rang & de sa fortune ; mais cela ne gâte rien quand on a autant de mérite qu'eux.

Comme Bellefont n'a pû vous mander ce qu'il ignore, je m'empresse de suppléer à son silence à certains égards, en vous prévenant que la confession générale de *feu le Comte de Perganne*, ses accessoires & dépendances sont un secret à jamais enseveli entre vous, M. le Duc & moi. Le paquet remis par la vieille inconnue qui étoit la Souchaie, étoit la correspondance de ce M. de Perganne & de la Comtesse de Closmarre, correspondance que M. le Duc si différent aujourd'hui du Comte (*que nous tenons pour*

bien mort) avoit le droit de supprimer sans qu'aucun de nous en prît lecture. Il n'a pas voulu user de ce droit , & la communication qu'il m'a donnée de tout , en transcrivant entre les lignes ce qui étoit en chiffres , m'a confirmé dans mon estime pour un jeune-homme capable de revenir d'un pareil égarement. Enfin je ne veux pas plus qu'un autre retarder l'exprès qui doit vous attirer ici où vous ne sçauriez arriver assez-tôt au gré de mes souhaits.

Venez assister à trois nôtres à la fois. Ces Dames , mon frère & M. le Duc vous en prient avec instances , en vous faisant mille amitiés. M. d'Ucé & M. d'Ormezan me chargent de vous signifier qu'ils sont fort pressés. L'intendant , le Gouverneur , la Gouvernante & les Domestiques que vous laisserez au château , sont , dit mon frère , des personnes sur lesquelles on peut compter. Confiez-leur les plus jeunes enfans pour quelques semaines , & amenez - nous

Victor afin qu'il juge si M. le Duc & Caroline , Bellefont & Amélie , Adélaïde & votre serviteur & ami ont ensemble un air de mari & femme. Amenez aussi George pour qu'Annette soit plus joyeuse encore & pour faire les quatre couples.

M. le Président de Grissol , M. le Comte de Blansac , & le cher Abbé Brivone accourus au bruit de nos malheurs , ne sont arrivés que pour partager notre satisfaction ; ils vous font leurs complimens & vous attendent. Le lendemain du quadruple mariage nous irons tous à Salny. Dites , en passant , au Curé de * * * * * que nous tiendrons notre parole. Prenez la poste pour toute réponse. C'est avec toute la tendresse imaginable que nous embrassons ensemble le cher oncle à tout le monde.

F I N.

FAUTES A CORRIGER.

ON lit, quelquefois, dans le cours de
cet Ouvrage : le Marquis d'*Hernancé*,
& plus souvent d'*Hernancé*. — *Lisez* tou-
jours d'*Hernancé*.



1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100